

LA PETITE

CHOUANNERIE

OU

HISTOIRE D'UN COLLÉGE BRETON

SOUS L'EMPIRE.

PAR A. F. RIO

Potius mori quam fœdari.

Devise des Bretons.



PARIS

OLIVIER FULGENCE, LIBRAIRE

8 RUE CASSETTE

1842

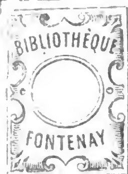
cette époque de la vie où l'on a besoin de toutes les consolations de la piété, de tous les secours de la religion, et ils lui manquaient! car l'interdit, si formidable en lui-même, avait des résultats terribles en ce temps où l'antique droit ecclésiastique n'était pas encore modéré comme il le fut plus tard sous les pontificats de Boniface VIII *, de Martin V ** et d'Eugène IV ***.

Qu'on se figure au milieu de cette société du treizième siècle, ce qu'était la mort spirituelle dont l'interdit la frappait. Plus d'ornements sur les autels, plus de chants sacrés, plus de cérémonies religieuses, plus d'instructions ni de consolations divines puisées dans la parole sainte et dans la participation au mystère de l'autel! l'Église close et vêtue de deuil, les prêtres priant en silence, couverts d'ornements funèbres ainsi qu'aux jours des grandes désolations. La publication solennelle de l'interdit préparait les âmes à cette situation accablante. Au milieu d'un concert lu-

* 1294. — ** 1417. — *** 1431.

gubre, les prêtres descendaient les reliques sacrées sous les voûtes souterraines des églises, voilaient l'image de Jésus-Christ aux yeux des indignes, brûlaient les restes du pain consacré, puis le légat du Saint-Siége revêtu d'une étole violette prononçait le retranchement des coupables. Les lumières étaient éteintes, les images des saints cachées aux regards : des pierres jetées de la chaire au moment où l'église allait se clore sur la foule lui indiquaient Dieu la repoussait de sa présence. — La porte se fermait enfin, et tout le peuple ne pouvait plus que gémir en dehors du temple, dont l'intérieur offrait désormais le silence et la nuit du tombeau.

Les cloches sacrées n'invitaient plus les fidèles à la participation du sacrifice qui obtient la grâce, ni des Sacrements qui l'entretiennent et la renouvellent dans les âmes. Elles étaient muettes sur le berceau comme sur la tombe. Le baptême était dépouillé de ses cérémonies pleines d'espérances : le viatique, consacré le vendredi matin en l'absence



HISTOIRE

D'UN

COLLÉGE BRETON

SOUS L'EMPIRE.

Imprimerie de H. FOURNIER et Ce, rue Saint-Benoit, 7.

LA PETITE
CHOUANNERIE

OU

HISTOIRE D'UN COLLÉGE BRETON

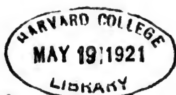
SOUS L'EMPIRE.

PAR A. F. RIO

Potiùs mori quam fœdari.
Devise des Bretons.

PARIS
OLIVIER FULGENCE, LIBRAIRE
8 RUE CASSETTE

1842


HARVARD COLLEGE
MAY 19 1921
LIBRARY

HISTOIRE

D'UN

COLLÉGE BRETON

SOUS L'EMPIRE.

CHAPITRE PREMIER.

> Quant à moi, j'avouerai naïvement que je n'ai jugé de la grandeur du géant que lorsqu'il a été couché ; mais je suis fort excusable de ne l'avoir pas plus tôt mesuré du regard : il avait le pied sur ma tête.
>
> CH. NODIER.

Lorsque les populations Armoricaines, après dix années de résistance opiniâtre, firent la paix avec la République française, il ne faut pas croire qu'elles prissent vis à vis d'elle l'humble attitude d'un parti vaincu. La campagne de 1799 leur avait donné, plus

qu'aucune des précédentes, la conscience de leurs forces, et les concessions faites aux insurgés par les consuls dans les différents arrêtés qui suivirent leur proclamation du 7 nivôse, concessions que la justice et l'humanité seules ne leur auraient jamais arrachées (1), prouvent assez qu'ils partageaient l'opinion de ce général républicain qui avait appelé la chouannerie une *guerre de géants*.

Le traité de pacification ne rendit pas aux Bretons tout ce que la révolution leur avait ôté; ils ne recouvrèrent ni leurs états provinciaux, ni les priviléges stipulés par le contrat de mariage de la duchesse Anne, ni la dynastie royale doublement légitime pour eux depuis le martyre de Louis XVI; mais ils obtinrent ce qu'ils avaient toujours présenté comme leur *ultimatum* à chaque nouvelle prise d'armes, c'est-à-dire la restauration du Christ, de ses autels et de ses ministres.

Le spectacle qu'offrit alors la Bretagne devait ressembler beaucoup à celui qu'avaient offert certaines villes romaines après les grandes persécutions. Les

(1) Les églises non aliénées furent rendues au culte catholique; on cassa les arrêtés des administrations départementales qui, pour se conformer à l'annuaire républicain, avaient ordonné que les églises ne seraient ouvertes qu'aux jours de décade; amnistie entière fut accordée à tous les chouans qui rentreraient chez eux et livreraient leurs armes; enfin, on substitua au serment si impolitiquement exigé des prêtres, la simple promesse de fidélité à la constitution, sans parler de la concession plus importante faite par le Directoire, qui exempta les départements de l'ouest de la levée de deux cent mille hommes ordonnée par lui.

pasteurs qui avaient tout bravé pour être à portée de bénir et de consoler leurs ouailles, sortaient de leurs réduits bien autrement tristes que les catacombes, et reparaissaient au grand jour, décharnés et vieillis, mais tout resplendissants des stigmates de la persécution. On se pressait sur leurs pas dans des églises sans images, sans cloches, sans autel, souvent sans toiture, et les bonnes âmes étaient obligées de fixer leurs yeux à terre pour ne pas voir les figures et les inscriptions obscènes tracées sur les murailles. Mais ces ruines et ces insultes furent précisément ce qui inspira les allocutions les plus sublimes; presque partout le premier sermon fut sur le pardon des injures, et cela se prêchait à des vieillards, à des femmes et à des orphelins blessés dans leurs affections les plus chères, et dont les blessures étaient encore saignantes.

Après les pasteurs restés à leur poste pendant la tempête, vinrent ceux qu'un raffinement de barbarie républicaine avait privés de la palme du martyre pour les laisser pourrir dans des cachots infects. Ceux-là pouvaient se vanter, si leur humilité n'eût égalé leur patience, d'avoir épuisé la coupe de la souffrance humaine; et s'ils avaient voulu faire vouer leurs persécuteurs aux divinités infernales, certes la matière ne leur eût pas manqué, surtout à ceux qui avaient survécu aux tortures inouies des pontons de Rochefort (1); mais ce n'était pas ainsi que ces glorieux dé-

(1) Voir la relation très-détaillée de tout ce qui fut souffert

bris de la milice la plus sainte et la plus éprouvée qui fut jamais, comprenaient le dernier acte de leur apostolat : au point où ils étaient parvenus, l'oubli du mal qu'on leur avait fait n'était même plus un sacrifice.

Un peu plus tard arrivèrent les prêtres déportés en 1792 ; ceux-là étaient proportionnellement plus nombreux, parce que les vengeances républicaines n'avaient pu les atteindre. Leur rentrée dans leurs paroisses fut un véritable triomphe. Il y eut des scènes attendrissantes dont le récit, dans la bouche des témoins oculaires, émeut encore aujourd'hui jusqu'aux larmes. Il semblait qu'au contact de ces hommes de Dieu toutes les âmes devinssent héroïques. On priait d'abord pour ceux qui les avaient persécutés, puis pour ceux qui les avaient accueillis et consolés sur la terre étrangère ; puis on entonnait de tout son cœur le cantique d'action de grâces :

Benedictus Dominus Deus Israël, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ...
Salutem ex inimicis nostris et de manu omnium qui oderunt nos...

Une réflexion attristante venait troubler toutes ces joies, c'est que le nombre des prêtres rentrés était loin de suffire aux besoins des fidèles, et qu'il n'y avait plus de pépinière où le sacerdoce pût se recruter. Il

par les prêtres bretons et vendéens à bord des vaisseaux *les deux Associés* et *le Washington*, dans la rade de l'île d'Aix. Cet opuscule, l'un des plus précieux pour l'histoire de cette horrible époque, peut très-bien servir de pendant à celui de Lactance sur la dixième persécution.

y en avait tant qui avaient prématurément vieilli dans l'exil, et qui, en revenant avec leurs glorieuses infirmités au milieu de leurs ouailles, avaient excité autant de pitié que d'admiration !

Ainsi les ruines matérielles du sanctuaire n'étaient pas les seules ni les plus pressantes qu'on eût à réparer. Le pain de vie pouvait manquer un jour à la génération naissante, si les vieux pasteurs ne pourvoyaient d'avance à ses besoins, en choisissant et instruisant eux-mêmes leurs successeurs futurs; car ce n'était pas sur les hommes qui gouvernaient alors la France, que la vigilance pastorale pouvait se reposer d'un pareil soin.

Les presbytères, ou les masures qui en tenaient lieu, devinrent donc autant d'écoles préparatoires où les candidats affluèrent, parce qu'ils pensaient que l'Église pouvait d'un jour à l'autre devenir militante et offrir à ses ministres de nouvelles palmes à cueillir. C'étaient surtout les mères qui ambitionnaient pour leurs fils cette périlleuse candidature. La préférence fut naturellement accordée aux enfants auxquels la République n'avait laissé ni père ni patrimoine, et quand le collége de Vannes fut rouvert en 1804, ceux d'entre ces orphelins dont l'éducation était assez avancée, vinrent l'y achever sous des maîtres dont le choix rassurait les familles chrétiennes.

On vit alors un rapprochement curieux entre les fils des victimes et les fils des dénonciateurs, des spoliateurs et des assassins juridiques, les uns et les

autres assis sur les mêmes bancs, et s'agenouillant devant le même autel dans des attitudes qui faisaient contraste : les uns, pauvres et pas toujours assez humbles pour n'être pas fiers de leur pauvreté ; les autres, incorporés depuis peu à la riche bourgeoisie et montrant, comme leurs pères, les inconvénients attachés à une opulence trop subitement acquise : ceux-là, pour la plupart laborieux, intelligents et recueillis; ceux-ci, tout imbus des théories républicaines en matière d'obéissance, et trop habitués à voir l'ignorance brutale passer avant la science et le talent; les premiers, répondant fièrement à l'appel quand ils portaient un nom illustré dans les dernières guerres, les seconds, quelquefois embarrassés du leur quand il fallait le prononcer au milieu d'un morne silence plus expressif que toutes les paroles.

Les vieilles traditions du collége de Vannes, si florissant avant sa dissolution en 1791, ne périrent pas tout entières, grâce à quelques professeurs qui avaient été déportés loin du territoire de la république, et qui, en entrant en fonctions, commencèrent par fouler aux pieds toutes les absurdes méthodes nouvellement écloses. D'une autre part, la chaîne traditionnelle se trouvait fortement renouée par un groupe d'écoliers plus imposants pour les maîtres que les maîtres n'étaient imposants pour eux. C'était une douzaine de chefs de chouans dont les études avaient été brusquement interrompues par la révolution, et qui, après dix ans de guerres civiles durant lesquelles

leur vocation primitive n'avait été que suspendue, venaient achever humblement leur apprentissage, pour avoir ensuite le droit de servir pacifiquement le Dieu pour lequel ils avaient naguère si vaillamment combattu. A leur chevelure grisonnante et aux rides qui sillonnaient déjà leurs fronts hâves, on les eût pris volontiers pour les pères de leurs condisciples.

On comptait dans cette petite phalange jusqu'à quatre chefs de bataillon : Le Glouanic de Crach, qui édifia ses compatriotes par ses vertus ecclésiastiques autant qu'il les avait jadis électrisés par sa bravoure; les deux Guillôme, dont le souvenir ne s'est jamais effacé du cœur de ceux qui furent leurs paroissiens ou leurs soldats; enfin celui que les chouans appelaient le *grand Alexandre*, et qui, à cause du rôle marquant qu'il avait joué dans le canton le plus formidablement organisé, eut besoin de la caution toute spéciale du nouvel évêque, M. de Pancemont, pour lever les obstacles que le pouvoir local mettait à son ordination.

Au reste, ces vétérans de la chouannerie ne firent qu'une très-courte apparition dans le collége. La vie de sacrifice et de dévouement qu'ils avaient menée depuis dix ans, avait élevé leurs âmes à la hauteur de leur vocation, et leur noviciat fut abrégé autant par respect pour leur caractère que par la nécessité de pourvoir aux besoins spirituels du diocèse.

Bientôt le nombre des élèves envoyés par les villes et par les campagnes du Morbihan, devint si consi-

dérable, qu'il fallut dédoubler les classes et prolonger le cours d'études bien au-delà du terme qui avait été fixé d'abord. Cette prolongation et les relations quotidiennes que cinq ou six cents jeunes gens unis par des sympathies communes eurent entre eux pendant six années consécutives, développèrent en eux une sorte d'esprit de corps qui se nourrissait non pas de rivalités puériles, mais des impressions que chacun rapportait du foyer domestique.

Pendant les premières années, ce fut simplement un enseignement mutuel d'histoire contemporaine, dans les limites de la ville ou du canton auquel le narrateur appartenait; et comme il n'y avait pas une seule paroisse du Morbihan qui ne fût bien ou mal représentée, il n'y avait pas un fragment des annales de la chouannerie qui ne laissât son empreinte dans ces imaginations ardentes. Comme les souvenirs de l'antiquité classique pâlissaient auprès de ceux qu'évoquaient ainsi de naïfs enfants, sur les berceaux desquels avaient coulé tant de larmes et de sang! Heureux était celui qui, ayant eu un chef de chouan ou un prêtre-martyr dans sa famille, était assez éloquent pour faire valoir les exploits de l'un ou le sacrifice de l'autre; sa supériorité une fois reconnue lui assurait un ascendant analogue à celui qu'exercent les grands poëtes sur tous ceux qui sont capables d'admiration.

Outre les faits de résistance militaire et les détails de persécutions locales contre tout ce qui n'avait pas fléchi le genou devant l'idole révolutionnaire, il y

avait, dans la mémoire des hommes et des enfants de la Bretagne, une multitude de légendes, les unes touchantes, les autres terribles, qui avaient surgi des différents points du sol comme une grande moisson de poésie contemporaine; et chaque écolier, en arrivant au collége, apportait pour ainsi dire sa gerbe; et ces communications réciproques, roulant presque toujours sur les rapports mystérieux entre le monde visible et le monde invisible, il s'en formait, autour de ces intelligences candides, une radieuse atmosphère de foi qui défiait pour longtemps toute la puissance du rationalisme.

On chercherait en vain, même dans les actes des martyrs ou dans les légendes du moyen-âge, des récits plus touchants que ceux qui circulaient ainsi dans le collége, et qui avaient, pour des enfants si poétiquement crédules, tout le parfum de fleurs fraîchement écloses. Avec quelle naïveté de foi ils s'associaient au sentiment qui avait proclamé comme une sorte de supplément aux croyances publiques ces belles formules de canonisation populaire! Mais aussi avec quelle âpreté ils propageaient toutes ces légendes qu'on aurait pu appeler *vengeresses*, et qui, comme les Euménides du paganisme, s'attachaient à tel personnage ou à telle famille réputée maudite! Et avec quelle dureté ils interprétaient certains passages de la Bible sur les châtiments solidaires, quand, montrant du doigt deux pauvres jeunes filles qui travaillaient tout le jour dans l'embrasure d'une fenêtre,

ils se disaient les uns aux autres, d'après un bruit trop accrédité parmi le peuple, qu'en expiation du crime paternel elles étaient tenues là comme prisonnières, et que quand elles voulaient sortir de la maison elles trouvaient toujours leurs souliers remplis de sang.

De cette manière toutes les traditions locales aboutissaient au collége de Vannes, comme à un foyer commun d'où elles circulaient ensuite de ville en ville et de bourgade en bourgade, aussi sûrement que si elles avaient été propagées par des journaux affranchis de toute entrave. C'était peut-être un mince avantage pour le pays, tant qu'il s'agissait seulement d'anecdotes et de légendes relatives au passé; mais quand le despotisme militaire se fut mis en hostilité ouverte avec les consciences délicates et les nobles cœurs, le rôle des écoliers, qui colportaient les nouvelles du jour dans leurs paroisses respectives, acquit tout à coup une grande importance. C'était par leur intermédiaire que les vieux prêtres se confiaient leurs sinistres pressentiments sur le dénouement de la crise qui travaillait cette pauvre Église de France. Les précautions de la police impériale étaient trop bien prises pour qu'on sût en Bretagne toutes les avanies que le chef du gouvernement continuait de faire au souverain Pontife (1); mais on en savait assez pour

(1) On commença par soumettre les journaux ecclésiastiques à la surveillance de la police; puis on les supprima en février 1806, et on les réunit en un seul sous le titre de *Journal des curés;* mais

comprendre que c'était le prélude d'une nouvelle persécution, et ceux qui avaient été témoins de la première, confirmaient ces sombres pronostics.

L'année même où les prêtres bretons apprenaient les premiers torts de l'Empereur envers le Pape, c'est-à-dire en 1806, on leur transmettait ce fameux catéchisme impérial auquel Napoléon lui-même avait, disait-on, voulu mettre la main, pour rédiger, dans des termes bien serviles, tout ce qui concernait les devoirs de la génération naissante envers lui-même et envers sa dynastie, qu'il voulait qu'on aimât sous peine de damnation éternelle.

Bien que ce catéchisme officiel fût revêtu de l'approbation du cardinal-légat et enseigné sans opposition dans le reste de la France, il fut accueilli avec une telle défaveur dans certains cantons de la Bretagne et particulièrement dans le diocèse de Vannes, qu'il fallut tout d'abord renoncer à le faire apprendre aux enfants dans les paroisses rurales, où le traducteur d'une pareille œuvre, qu'il fût maître d'école ou curé, n'aurait pas été moins odieux qu'un agent de police ; et comme la répugnance des villes, sans être aussi unanime, était cependant assez forte pour que le nouvel évêque désespérât d'en triompher, on prit

il fallait éviter soigneusement les allusions les plus éloignées aux affaires du jour, et ne jamais parler des querelles entre le Sacerdoce et l'Empire, entre la cour et le parlement, etc., puis, au bout de quelque temps, on saisit la première occasion pour suspendre la publication du journal.

le parti d'imprimer, sous le titre respectueux d'*Extrait du catéchisme de l'Empire*, un manuel bien inoffensif assurément, mais dont on avait élagué toutes ces phrases serviles qui faisaient monter le rouge au visage des catéchumènes. Le scandale fut grand parmi les adulateurs du pouvoir quand ils apprirent cette audacieuse mutilation, et le directeur de l'imprimerie, en donnant l'ordre de mettre l'ouvrage au pilon, leur parut n'avoir sévi qu'incomplétement; il aurait fallu que le châtiment s'étendît à l'auteur.

Comme le général Foy a raison de dire quelque part qu'on avait alors en France la carcasse politique de Constantinople, et qu'il ne restait plus ni dans les mœurs ni dans les lois aucun moyen de résistance aux erreurs ou aux abus de l'autorité !

La position du clergé Breton devenait de jour en jour plus critique; car ce n'était pas seulement contre les prétentions tracassières de la puissance impériale qu'il avait à se débattre; il avait de plus à soutenir une sorte de guerre intestine contre les prêtres anticoncordataires qui avaient leurs ouailles et leur culte à part, et qui, sous le nom de *petite Église,* entretenaient un malheureux schisme dans le pays. Leurs partisans n'étaient pas nombreux; mais ils étaient opiniâtres, enthousiastes, et assez rancuniers contre quiconque les traitait de schismatiques ou les menaçait d'excommunication. Ceux qui avaient accepté l'amnistie se contentaient d'une opposition passive; mais ceux qui avaient encore les armes à la main, et

qui se cachaient dans les campagnes, auraient fait un mauvais parti à tout prêtre concordataire qui aurait poussé trop loin son dévouement au pouvoir. Mais cet excès n'était pas à craindre parmi nos prêtres indigènes.

Le nouvel évêque, M. de Pancemont, enhardi par la soumission de la très-grande majorité de son clergé, commit quelques imprudences qui ne lui furent pas pardonnées. Il déplaça de vieux pasteurs qui n'avaient d'autre tort que celui d'être en trop grande vénération parmi leurs paroissiens, et dans ses instructions pastorales, il se montra trop dominé par sa reconnaissance pour son auguste bienfaiteur. Tous ces griefs furent envenimés par la scandaleuse affaire du catéchisme, et l'année même où éclata ce scandale, une bande de chouans insoumis arrêta le pauvre évêque au milieu d'une lande, le dépouilla de ses habits épiscopaux pour l'affubler d'un costume de meunier, lui fit payer une rançon de trente mille francs, montant d'une gratification qu'il avait, disait-on, reçue de l'Empereur, et enfin le renvoya tellement terrifié par son aventure, qu'il en mourut quelque temps après.

A quelques jours de là les écoliers aperçurent, en sortant du collége, une charrette où des morts et des vivants étaient entassés pêle-mêle. C'étaient les auteurs de l'attentat dont l'évêque avait été la victime. Surpris dans un grenier par un détachement de gendarmes, ils se défendirent comme des lions. L'un

d'eux se fit tuer sur place; les autres ne furent pris qu'après avoir été criblés de blessures.

Les habitants leur témoignèrent assez peu de sympathie; le clergé fut à peu près unanime dans son improbation, et ne refusa pas de lire au prône de la grand'messe une circulaire des vicaires généraux où ceux qui avaient porté leurs mains sacriléges sur l'oint du Seigneur étaient traités de brigands, de scélérats et de monstres. La *petite Église*, qui venait de se montrer si terriblement militante, mérita de plus en plus son nom en s'amoindrissant tous les jours, et les vieux chouans, pour n'être pas confondus avec les auteurs d'un acte si impopulaire, exprimèrent hautement leur désaveu à qui voulut l'entendre. Enfin il y eut une réaction manifeste dans l'opinion des villes et des campagnes, réaction dont profitèrent habilement les autorités locales pour exécuter le décret qui avançait la conscription de six mois, et pour lever le contingent voulu sur les populations armoricaines jusqu'alors si récalcitrantes. Une lettre de l'évêque, écrite en janvier 1807, annoncait que les levées s'opéraient, dans le Morbihan, avec tranquillité, que le nombre des désertions diminuait tous les jours, et que dans la ville du Faouet, douze conscrits réfractaires s'étaient présentés à la municipalité après le prône de la grand'messe (1). Il ne faut pas oublier que six mille nouvelles succursales venaient d'être mises à la

(1) Cette lettre se trouve aux archives du ministère des cultes.

charge du trésor impérial, et que huit mille bourses venaient d'être réparties entre les séminaires diocésains. De plus, on avait fini par laisser aux curés la liberté d'enseigner et d'expliquer le catéchisme comme ils l'entendraient, et on leur avait fait croire que l'arrivée du cardinal de Bayanne à Fontainebleau, allait mettre un terme aux démêlés qui avaient scandalisé la France et irrité la Bretagne. A ce prix, cette pauvre Bretagne, encore tout épuisée par ses guerres civiles, voulait bien verser une bonne partie du sang qui lui restait, pour aider à l'accomplissement des grandes destinées vers lesquelles le chef de l'Empire marchait à pas de géant. Elle ne voyait ni injustice, ni impiété dans les guerres qu'avaient terminées les victoires de Friedland et d'Austerlitz, et c'était tout au plus si elle croyait l'Autriche assez châtiée pour avoir jeté sur la Vendée les trente mille soldats républicains qui composaient la fameuse garnison de Mayence. Tout ce que les Bretons demandaient, c'était pleine liberté de conscience pour eux, pour leurs pasteurs, et surtout pour le chef visible de l'Église; mais dans cette liberté de conscience ils comprenaient le droit de n'être les complices d'aucune iniquité flagrante, et celui de ne point adresser à Dieu des prières absurdes ou hypocrites.

On disait alors, et on a répété bien souvent depuis, que c'était le clergé qui travaillait sourdement ces populations ignorantes, et que, sans la domination cléricale elles auraient obéi comme les autres. Sans doute le clergé breton ne s'est pas tu devant les

grandes choses qui se faisaient alors, comme la terre s'était tue devant Alexandre, et c'est là précisément ce qui fait sa gloire; car il n'a élevé la voix ni par esprit de faction ni par esprit de vengeance, et certes personne n'aura l'impudence de dire que nos prêtres aient abusé de leur influence pour dégrader nos caractères. Ne dirait-on pas que Benjamin-Constant a voulu nous laver d'avance de ce reproche, quand, après avoir flétri tous ces hommes soi-disant éclairés qui cherchaient dans l'impiété un misérable dédommagement de leur servitude, il écrivait ces paroles remarquables :

« Pour moi, je le déclare, s'il faut opter, je pré-
« fère le joug religieux au despotisme politique. Sous
« le premier, il y a du moins conviction dans les
« esclaves, et les tyrans seuls sont corrompus; mais
« quand l'oppression est séparée de toute idée reli-
« gieuse, les esclaves sont aussi dépravés, aussi ab-
« jects que leurs maîtres (1). »

Ainsi, même au point de vue philosophique, et indépendamment de la vérité intrinsèque de leurs croyances, les Bretons faisaient bien de mettre le Sacerdoce avant l'Empire, et l'autorité ecclésiastique avant l'autorité préfectorale. Il est vrai qu'on avait contre eux la ressource des baïonnettes, et qu'on ne s'en faisait pas faute; à quoi l'on peut répondre avec madame de Staël que tous les hommes médiocres ap-

(1) *De l'Usurpation et du Droit de conquête.*

pellent volontiers les baïonnettes à leurs secours, afin d'agir par quelque chose qui soit aussi machine que leurs têtes.

On peut dire qu'à dater de 1809 il y eut rupture entre l'élite des populations bretonnes et le gouvernement impérial. La confiscation des états pontificaux, sous prétexte que le Pape ne voulait pas déclarer la guerre aux hérétiques Anglais, aurait suffi pour susciter de sérieuses résistances dans un pays où la religion catholique était aimée en raison de ce qu'on avait souffert pour elle; mais indépendamment de cette insulte et de tant d'autres faites à toute l'Église dans la personne de son chef, la Bretagne avait, depuis l'année précédente, un grief qui l'avait blessée au cœur, et ce grief était la guerre d'Espagne.

Un des spectacles qui reposent le plus délicieusement l'imagination de ceux qui lisent ou qui écrivent l'histoire, c'est de voir des sympathies séculaires subsister, sans autre racine que de vagues traditions, entre des peuples qui se connaissent à peine, et faire pour ainsi dire explosion de loin en loin, en dépit des injures que se disent et du mal que se font les gouvernements respectifs. Ce n'est pas la communauté d'intérêts matériels qui peut établir ce genre de relations : l'histoire des vicissitudes du commerce européen prouve assez que rien ne s'use aussi vite que les amitiés mercantiles. Pour les nations comme pour les individus, il ne saurait y avoir de sympathie durable que celle qui se rattache à un principe spirituel.

Or c'était pour la défense d'un grand intérêt spirituel que les Bretons et les Espagnols s'étaient donné la main au XVIe siècle, et quelque insidieuse que pût être la politique de Philippe II, ses soldats ne furent pas avares de leur sang, et même ils laissèrent des souvenirs très-honorables parmi leurs co-religionnaires armoricains (1).

Peu d'années après la mort de Louis XIV, à l'époque où le régent voulut briser en France toutes les résistances parlementaires, les Bretons tournèrent encore les yeux vers l'Espagne, et même ils envoyèrent à Madrid des plénipotentiaires chargés de traiter avec Philippe V des conditions de l'alliance; car les négociations se faisaient comme de puissance à puissance, et elles avaient pour base l'indépendance absolue du duché de Bretagne (2). Les négociateurs apportaient un acte fédératif signé par presque toute la noblesse, qui promettait l'armement immédiat de ses vassaux, et ils montraient les décisions des jurisconsultes et des parlementaires, qui, se fondant sur ce que les franchises provinciales avaient été violées, déclaraient nul l'acte d'union qui les avait garanties. Avec des dispositions si prononcées parmi les gentilshommes et les paysans (3), le cardinal Albé-

(1) Voir les Mémoires du chanoine Moreau.

(2) C'était à cette occasion que madame de Maintenon écrivait à madame de Caylus : « J'admire les Bretons : toute la sagesse « des Français est donc dans cette province-là. »

Lettre CXLVI.

(3) Voir sur cette insurrection les curieux détails donnés par

roni ne douta pas du succès de son intervention, et il promit qu'une flotte partirait incessamment des ports de Cadix et du Passage, avec des armes fabriquées en Estramadure et trois mille hommes de débarquement.

On sait avec quelle vigueur le vieux maréchal de Montesquiou étouffa cette insurrection du premier coup ; on sait avec quel dur mépris de toutes les formes judiciaires, les principaux chefs furent livrés à une cour martiale, parce que le régent désespérait d'obtenir une condamnation capitale de leurs juges naturels. Il y eut, à Rennes et à Nantes, des scènes presque aussi tragiques que celles qu'on y vit soixante-quinze ans plus tard, et il fallut toutes les horreurs de cette dernière époque pour effacer dans la mémoire des Bretons le souvenir de la *chambre royale* de Nantes.

Ceux qui purent échapper aux tribunaux extraordinaires et aux dragonnades (1), se réfugièrent en Espagne où ils trouvèrent tous les adoucissements qu'une nation délicate et généreuse pouvait apporter à leur infortune; mais ni la sympathie populaire ni la munificence royale ne put rien contre cette

Capefigue, *Histoire de la régence*, vol. II; la bourgeoisie était dévouée au régent, et déjà presque toute étrangère au pays. Les mots de *droit* et de *liberté* n'étaient inscrits que sur le gonfanon des gentilshommes ; il se trouva parmi eux des traîtres vendus au maréchal de Montesquiou,

(1) On fit venir les dragons à cause des services qu'ils avaient rendus dans la guerre contre les Camisards des Cévennes.

triste maladie dont l'exilé breton ne guérit jamais, et qui dans les plus riants pays du monde le fait soupirer après ses landes incultes et son ciel nébuleux. Dans les rues de Séville et de Madrid, on reconnaissait les émigrés Armoricains à la fierté de leur démarche, à la pâleur de leur teint et à la profonde tristesse empreinte sur leurs rudes physionomies.

Ce n'était pas la faute des Espagnols si leur sympathie pour les Bretons avait été stérile; aussi la reconnaissance de ces derniers subsista-t-elle en dépit de leur défaite, surtout dans les familles dont les chefs ou les membres avaient été si hospitalièrement accueillis en Espagne, et plusieurs de ces nobles exilés avaient laissé des fils qui vivaient encore au moment où éclata la révolution française; de sorte que la tradition qui les concernait était encore toute vivante.

Quand l'assemblée législative eut rendu, sur la demande des administrations locales, le brutal décret qui ordonnait la déportation des prêtres insermentés, les uns cinglèrent vers le Nord et les autres vers le Midi, suivant que leurs paroisses étaient situées plus près de la Manche ou de l'Océan. Certes, ceux qui abordèrent en Angleterre ne furent pas à plaindre; cependant ils ne trouvèrent pas un enthousiasme tout à fait aussi unanime que celui qui éclata dans la catholique Espagne; ils ne trouvèrent pas cette magnifique hospitalité ecclésiastique qui fut exercée envers notre clergé armoricain par les ordres

religieux, par les chapitres, par tous les grands dignitaires de l'Église espagnole, et principalement par l'évêque d'Orense et par l'archevêque de Tolède. Mais surtout ils ne trouvèrent pas l'identité de culte, et ils n'eurent pas, comme leurs confrères exilés dans la Péninsule, la consolation de chanter les louanges de Dieu dans une langue commune aux deux peuples.

Après leurs huit années d'exil, nos pasteurs revinrent le cœur plein au milieu de leurs ouailles. Il va sans dire qu'ils parlèrent de leurs bienfaiteurs avec l'enthousiasme et la prolixité de la reconnaissance; il y eut même des prières publiques pour ceux d'entre eux qui étaient trépassés. Dans les presbytères, dans les écoles, et quelquefois même en chaire, les Espagnols étaient représentés comme un autre peuple de Dieu, préservé par lui du grand naufrage où tant d'institutions chrétiennes avaient péri, et destiné à donner tôt ou tard à l'Europe un spectacle qui la dédommagerait de celui qu'elle avait sous les yeux depuis dix ans. Et comme la France était alors en paix avec la nation à qui on pronostiquait de si grandes choses, les prédicateurs pouvaient hasarder ces prédictions, sans que la police en prît ombrage.

A Vannes, parmi les prêtres qui exerçaient quelque influence sur les écoliers soit par l'enseignement soit par la confession, il n'y en avait pas un seul qui n'eût été en Espagne et qui n'aimât à attendrir

ses pénitents ou ses élèves par le récit des consolations qu'il y avait trouvées partout. Aussi la partie de nos études géographiques qui nous intéressait le plus et qui se gravait le mieux dans notre mémoire, était la description de la péninsule espagnole. Il y avait une ville, je crois que c'était Santander, dont le nom seul faisait venir les larmes aux yeux de notre vénérable abbé Gayet, et à cette occasion il ne manquait jamais, lui le moins communicatif des hommes, de nous raconter deux ou trois anecdotes qui nous faisaient tressaillir d'admiration. Le saint abbé Basset en parlait sur un autre ton ; il ne demandait pas mieux que d'ouvrir son cœur à qui voulait l'entendre, et une fois lancé il ne tarissait plus ; et il joignait les mains, et il levait les yeux vers le ciel comme pour en faire descendre des bénédictions sur ses bienfaiteurs. Hors du collége, nous avions le bon abbé Goujon, le père spirituel des trois quarts d'entre nous, lequel avait passé plusieurs années à Salamanque et en était revenu engoué de tout ce qu'il y avait vu.

De pareils enseignements, sortant si fréquemment de bouches aussi pures, et par conséquent reçus par nous comme des oracles, devaient nécessairement porter leurs fruits. Aussi la guerre d'Espagne nous parut-elle quelque chose de pis qu'une guerre civile; et quand plus tard on eut l'imprudence d'envoyer sept à huit cents prisonniers espagnols au milieu de nous, l'empressement tout fraternel que nous leur témoi-

gnâmes, leur fit voir que nos affections étaient restées libres. Nous partagions tout avec eux, argent, vêtements, nourriture, et nous nous donnions une peine incroyable pour nous préparer d'avance aux conversations que nous avions avec eux en latin. Cet échange parfois si difficile et toujours si cordial avait pour nous un charme qui contrastait singulièrement avec notre indifférence glaciale pour des prisonniers allemands arrivés presqu'en même temps qu'eux dans la ville de Vannes. Il est vrai que la différence de religion était pour beaucoup dans ce contraste. Non-seulement les prisonniers espagnols étaient catholiques comme nous, mais ils nous édifiaient et même édifiaient nos maîtres, les prêtres comme les laïcs, par leur attitude pieuse et recueillie soit au pied des autels soit auprès des confessionnaux où on les voyait se presser en foule, les officiers comme les soldats. Des officiers à confesse et à la sainte table! nous eussions dit volontiers, comme Mirabeau, que ces mots hurlaient de se trouver ensemble. C'était la première fois que nous avions un tel spectacle sous les yeux. Et nous trouvions doux de penser qu'il y avait un pays où l'on pouvait encore lever des légions chrétiennes; mais aussi nous trouvions bien dur qu'on voulût armer nos bras pour les combattre, et contraindre nos prêtres à prier pour le succès d'une guerre si impie; et les choses en vinrent au point que la voix du patriotisme fut étouffée par celle de la conscience.

Tant que nous n'étions pas appelés au service des autels ou à celui des camps, notre hostilité n'avait rien de bien dangereux pour le pouvoir; mais en attendant que notre tour vînt de lui résister en face, il avait d'un bout à l'autre de la Bretagne, et particulièrement dans le Morbihan, des ennemis plus mûrs que nous pour le combattre et pour le maudire, des ennemis que leur nombre et leur énergie rendaient de jour en jour plus formidables. Les prêtres poussés à bout commencèrent à ne plus tenir compte des circulaires épiscopales qui leur enjoignaient de prêcher l'obéissance aux lois de l'Empire et surtout à celles qui grossissaient chaque année l'impôt du sang; et lorsqu'en dépit des précautions de la police, ils surent enfin d'une manière certaine que le Pape avait lancé une bulle d'excommunication non-seulement contre l'usurpateur de ses états, mais aussi contre les fauteurs et complices de l'usurpation, leur résistance prit un caractère bien autrement grave. On ne gagnait rien à leur dire que l'obéissance à l'Empereur était le plus saint des devoirs; cette maxime ne convenait pas plus aux pasteurs qu'à leurs ouailles, et ni les uns ni les autres n'étaient disposés à comprendre les préceptes du christianisme dans le sens du catéchisme impérial (1).

(1) L'auteur du livre intitulé *l'Arbre des batailles*, qui fut écrit par ordre du roi Charles V, dit qu'un soldat qui est tué dans une guerre injuste, n'a pas de salut à espérer. Denis le chartreux (*De*

La question à résoudre était celle-ci : maintenant qu'il n'y avait pas d'attentat dont un soldat de l'Empereur ne fût exposé à devenir le complice, ne courait-on pas risque de perdre son âme en se faisant un instrument d'oppression entre ses mains tantôt sanglantes et tantôt sacriléges? Qui pouvait répondre à un conscrit chrétien qu'il ne serait pas chargé de quelque expédition honteuse comme celle du fossé de Vincennes ou du mont Quirinal (1)? Aurait-il le courage de monter à l'assaut d'une ville espagnole, au risque de porter le fer et le feu dans ces maisons hospitalières qui avaient abrité si longtemps les pères de la patrie bretonne?..... Non, mieux valaient la désertion et la vie sauvage dans les plus sombres forêts du pays, mieux valait la ruine des familles et la présence perpétuelle des garnisaires au foyer domestique, mieux valait la mort, ou par la carabine des gendarmes, ou par l'épuisement, ou même par le fer de la guillotine quand on était pris avec une arme quelconque à la main.

Tel fut le cri qui sortit de presque toutes les consciences, et auquel répondirent tous les caractères

vitâ et regimine principum) se prononce tout aussi fortement. Voir les maximes de l'Europe catholique au moyen-âge sur la légitimité des guerres, dans le volume IX du bel ouvrage de Digby : *Mores catholici.*

(1) Ce fut de son palais du mont Quirinal que le saint Père fut brutalement arraché par le général Radet, dans la nuit du 5 au 6 juillet, au moment où l'Empereur venait de remporter la victoire de Wagram.

qui se trouvèrent assez fortement trempés pour y obéir. Les cantons de Bignan et de Baud ne démentirent pas leur vieille renommée. Dans le premier, le nombre des déserteurs se compta bientôt par centaines, et il y eut plus d'une rencontre fatale aux gendarmes chargés de les poursuivre. A Baud, le signal fut donné par un beau et brave paysan, nommé Constantin Le Poitevin, qui, dans son enfance, avait servi les messes clandestines qui se disaient de nuit dans les granges, où il arrivait ordinairement porté sur les épaules du fameux Jean-Jan. A quatorze ans, il s'était battu seul contre six gendarmes dans une auberge, et le jour où on le fit tirer à la conscription, il entra dans une telle fureur contre les officiers chargés de cette odieuse opération, qu'il les mit tous en déroute après avoir brisé les bancs sur lesquels ils siégeaient dans l'église.

Plusieurs scènes du même genre, indiquant sinon la même vigueur, du moins le même esprit, se passèrent en Bretagne dès 1808, et, dans le courant des six années qui suivirent, la résistance devint la règle, et l'obéissance aux lois, l'exception. Les forêts étaient plus peuplées que les villages, et le pays, occupé ou parcouru en tout sens par la force armée, avait un aspect presque aussi sombre que dans les mauvais jours de la révolution.

Madame de Staël a dit qu'il n'y a rien de si violent que la colère qu'on a contre ceux qui s'avisent de résister sans être les plus forts. On le vit bien à la ma-

nière dont les déserteurs et les conscrits réfractaires étaient traités dans les proclamations des autorités civiles et militaires et devant les tribunaux. On les assimilait à des malfaiteurs et à des brigands, et cette assimilation n'était pas une figure de rhétorique, c'était un signe fait au bourreau de leur trancher la tête. La plus intéressante de ces victimes fut un pauvre soldat qui, pour ne pas servir un Empereur excommunié, avait déserté des environs de Vittoria, et avait regagné, à travers mille périls, son village natal, où il avait été dès le lendemain saisi par des gendarmes. C'était durant le violent accès de colère qu'avait donné aux agents du pouvoir impérial le chétif résultat de l'amnistie pompeusement offerte aux coupables, à l'occasion de la naissance du roi de Rome (1).

Au reste, il y aurait eu de quoi consoler les Bre-

(1) En 1811, il y eut un déluge de circulaires civiles, militaires et épiscopales. On annonçait l'arrivée de colonnes mobiles, composées de troupes d'élite, qui feraient une battue générale dans le pays. Pas un coupable ne devait échapper. Le pauvre évêque invitait ses curés à aller dans les bois *chercher les brebis égarées*, et à l'appui de son invitation, il leur citait le texte de saint Luc: *Vadit ad illam quæ perierat, et cùm invenerit eam, imponit eam in humeros suos gaudens.* Il va sans dire que le chap. XIII de la fameuse épître de saint Paul aux Romains était toujours mis en réquisition. La circulaire épiscopale de mars 1813 surpassa toutes les précédentes: « La France est tranquille... Le « monarque vient d'assurer la prospérité de la religion... Si nous « avons essuyé quelques désastres dans la dernière campagne, *ne « doit-on pas se féliciter d'être appelé à les réparer?* » Je n'ai pas besoin de dire que l'auteur était étranger à la Bretagne.

tons de toutes leurs souffrances, s'ils avaient pu savoir combien de nobles cœurs sympathisaient avec eux dans leur amour, ou au moins dans leur pitié pour les Espagnols. La presse était trop bien surveillée pour pouvoir servir d'organe à une opinion hardie sur quelque question que ce fût; mais la vérité se faisait jour par d'autres issues, et le loyal Caulincourt, entre autres, n'avait pas épargné à son maître les sinistres avertissements. Madame de Staël faisait indirectement un bel éloge des Bretons quand elle écrivait de son lointain exil « que les Français ne « pouvaient ni ne devaient ignorer qu'ils immolaient « une nation en Espagne (1); » et on dirait qu'elle voulait justifier leur résistance passive, quand elle ajoutait ces paroles remarquables : « Plus on aime « la liberté dans son pays, plus il est impossible de « se réjouir des victoires dont l'oppression d'autrui « doit être le résultat. » Il est vrai qu'elle a osé dire dans le même ouvrage « que les Vendéens ont montré « le caractère qui fait les hommes libres, et que quand « on leur offrira la liberté sous ses véritables traits, « ils s'y rallieront (2). »

Même parmi les officiers qui combattaient sous le drapeau impérial en Espagne, il y avait de nobles âmes à qui leur portion de gloire pesait comme une complicité. Un seul a mis la postérité dans la confidence des remords qui tourmentaient sa conscience;

(1) *Dix années d'exil*, 4e partie, chap. XIV.

(2) *Considérations sur la révolution française*, 6e part., ch. I.

c'est le général Foy, l'historien le plus impartial et le plus éloquent de cette guerre malheureuse, celui peut-être qui a su le mieux allier dans ses écrits l'amour de la patrie à l'amour de la justice. Suivant lui, les choses en étaient venues à tel point, et les lauriers cueillis dans la Péninsule étaient tellement noyés dans une mer de sang, qu'il n'était plus permis aux cœurs généreux de palpiter au récit de la victoire. Il allait même jusqu'à craindre que la nation qui secourait le plus efficacement les Espagnols contre l'usurpateur étranger, ne fût trop complétement vaincue. « Nous-mêmes, dit-il quelque part avec une franchise dont lui seul peut-être était capable, « nous-mêmes, embarqués à la merci du conquérant « sur cette mer sans rivages, ne nous est-il pas arrivé « de désirer en secret, non que l'Angleterre triom- « phât, un vœu si impie n'entra jamais dans notre « cœur, mais qu'elle ne fût pas tout à fait écrasée, « parce qu'elle se présentait à nous comme le boule- « vard de la civilisation et le dernier refuge de la li- « berté? »

Et ce mot de liberté n'avait pas pour lui le sens rétréci que lui avaient donné nos démagogues. Il s'avouait à lui-même que les Espagnols combattaient pour elle; et, tout en admirant les exploits des premières armées de la république, il osait mettre en regard ceux des armées vendéennes, qui avaient, selon lui, revêtu d'une splendeur incomparable quelques pages de notre histoire, « laquelle n'offre nulle part

« ailleurs tant de noble vaillance et une pareille una-
« nimité de dévouement. » Ce sont ses propres paroles.

Mais cette sympathie du général Foy pour la cause espagnole n'éclata que vingt ans après la lutte, et ce sont surtout les sympathies contemporaines de l'événement que nous cherchons à constater. Le sort tragique du libraire Palm, de Nuremberg, comprimait toutes les manifestations de ce genre en Allemagne : les temps n'y étaient pas encore mûrs pour l'éruption volcanique de la poésie nationale par les chants belliqueux de Kœrner et par la prose encore plus formidable de Gœrres. En Italie, même silence et même servitude. Dans les Etats du Nord, qui n'avaient pas encore subi le joug du protectorat ou de la conquête, il y avait des sentiments d'indignation, mais point de génie pour les exprimer.

L'Angleterre était alors le seul pays du monde qui offrît l'alliance du génie et de la liberté. Ses plus grands poëtes avaient jusque alors flétri de tout leur pouvoir la politique, suivant eux, illibérale et tortueuse de Pitt et de ses continuateurs, et surtout l'acharnement avec lequel on avait poursuivi la révolution française dans toutes ses phases. Eh bien, ce furent précisément les voix les plus habituées à critiquer, soit en prose, soit en vers, les actes du gouvernement britannique, qui s'élevèrent le plus fortement contre les prétentions insolentes que les armées françaises allaient appuyer en Espagne. A la nouvelle

de l'insurrection en masse du peuple espagnol, lord Holland s'écria dans la chambre des lords que jamais événement ne lui avait fait éprouver un si vif enthousiasme, pas même la révolution française quand elle était encore sans tache. Et cependant lord Holland était le neveu de Fox, l'héritier de ses doctrines politiques et de son attachement pour la France, attachement auquel, malgré la crise survenue avant sa mort, il est resté fidèle jusqu'à son dernier soupir, et dont la plus généreuse manifestation se trouve dans la persévérance qu'il mit à procurer au prisonnier de Sainte-Hélène tout ce qui pouvait adoucir les misères de sa captivité.

Southey, Moore, Landor, Wordsworth, tous appartenant à cette opposition extra-parlementaire qui avait pris le contre-pied des idées dont Burke s'était proclamé le patron, saluèrent de leurs lointaines acclamations les vainqueurs de Baylen et les défenseurs de Saragosse.

Southey fit plus : il fut si frappé du caractère de grandeur que l'élan populaire imprimait à cette lutte, qu'il entreprit d'en écrire l'histoire, et cette tâche même, que, malgré sa longueur (1), il ne trouva jamais ingrate, le confirma de plus en plus dans sa prédilection pour les Espagnols, celui de tous les

(1) Southey s'est principalement attaché à faire valoir les détails poétiques de la guerre péninsulaire, tout ce qui a été fait par le clergé, par le peuple et surtout par les moines. La narration est animée d'un bout à l'autre par un souffle poétique. Celle de Napier, qui a traité le même sujet, convient mieux aux tacticiens

peuples qui, selon lui, a donné la plus haute idée de ses sentiments d'honneur dans les relations commerciales ou hostiles qu'il a eues avec eux. Sa prédilection s'étendit de la nation à la littérature, et de la littérature aux vieilles chroniques, contemporaines du Cid et de Pélage, et à force de remuer la poussière de ces temps héroïques, il en fit sortir une épopée qu'il est impossible de lire sans admiration, surtout quand on arrive au dernier chant, qui est peut-être le plus bel élan poétique qui se trouve dans le volumineux recueil des compositions de Southey (1).

La muse de Moore avait une vocation trop magnifique en Irlande pour se laisser longtemps distraire par des inspirations venues d'une terre étrangère, quelque grandes choses qu'on y fît. Aussi n'a-t-il consacré qu'une seule page à la cause, pour lui si sainte, de la liberté espagnole; mais cette page, inspirée par une douloureuse ressemblance entre la destinée de sa patrie et celle qu'on voulait alors faire subir à l'Espagne, respire un patriotisme à la fois si mélancolique et si exalté, un amour si pur de cette liberté pour laquelle son île chérie soupirait en vain, qu'il est impossible de ne pas assigner à cette composition ravissante la première place parmi celles du barde irlandais (2).

et aux détracteurs de la nation espagnole. On pourrait comparer le premier à Tite-Live, le second à Polybe.

(1) Roderic, le dernier des Goths.

(2) Sublime was the warning which liberty spoke
And grand was the moment when Spaniards awoke, etc., etc.

Mais de tous les poëtes de cette époque, Wordsworth fut le plus hardi dans ses prophéties, le plus inépuisable en consolations et en encouragements pour les vaincus. Lui aussi, il avait salué avec enthousiasme la révolution française, et cru à ses magnifiques promesses, et le poëme qu'il composa sur ce sujet, quand déjà le charme était rompu depuis longtemps, montre à quel point il avait partagé l'ivresse générale (1). Comme Beethoven, il attendit, pour guérir de son illusion, que le premier Consul donnât le coup de grâce à la république (2), puis, à dater de ce jour, il voua un ressentiment implacable à celui qui avait renversé sa chère idole. Bientôt la marche des événements européens fournit de nouvelles inspirations à sa verve vengeresse. Les chants qu'il composa sur la triste fin de Venise, sur la guerre du Tyrol et sur la résistance opiniâtre d'André Hofer, servirent, pour ainsi dire, de prélude à ses compositions dithyrambiques sur les Espagnols. Il se fit l'interprète de tous les sentiments qui exaltaient leur foi et leur courage, et il ne craignit pas de choquer l'orgueil de ses compatriotes en louant,

(1) Bliss was it in that dawn to be alive,
But to be young was very heaven! oh times
In which the meagre, stale, forbidding ways
Of custom, law, and statute took at once
The attraction of a country in Romance.
Not favoured spots alone, but the whole earth
The beauty wore of promise.

(2) On sait que Beethoven, qui avait composé sa symphonie héroïque pour le premier Consul, la déchira de colère quand son héros se fit empereur.

presque à leurs dépens, des vertus dont ils n'étaient pas doués au même degré que cette nation héroïque. « J'aime mieux, leur disait-il, une brusque insou-« ciance, une froideur qui se respecte et qui ne « pense pas à me gagner à première vue, surtout si « on joint à cette réserve hautaine la patience, la « tempérance, l'honneur, qui, sachant son chemin, « ne s'en écarte jamais, les affections du cœur, qui « se vivifient dans les épreuves, et surtout la piété « envers Dieu. De tels hommes étaient jadis le « produit habituel du sol britannique; aujourd'hui, « il y en a des forêts dans toute l'Espagne. Soyons « donc hardis dans nos espérances pour cette noble « contrée (1).

Puis il défend en détail le caractère des Espagnols, leur dédain pour le luxe, leurs habitudes contemplatives, et même les escarmouches irrégulières de leurs guérillas, auxquelles il trouve que l'état-major britannique n'a pas attaché assez d'importance. Il aurait voulu que la sainte cause pour laquelle tout un peuple s'était armé comme un seul homme dans la Péninsule, devînt celle de tous les amis de la liberté en Europe, et il n'épargnait pas le blâme sévère aux hommes d'état qui mettaient de la tiédeur à la défendre. Ce fut surtout à l'occasion de la convention de Cintra, qu'il frappa d'une réprobation énergique les demi-mesures qui, en faisant tout

(1) *Sonnets to liberty*, p. 151, éd. de Paris 1828.

avorter, rendaient stériles tous les sacrifices. Selon lui, il fallait jeter, tout d'un coup, dans le cœur de l'Espagne, des forces assez imposantes pour y entamer des opérations militaires sur une grande échelle, et ôter à l'ennemi commun les avantages que lui avait donnés sur certains points la supériorité de nombre et de discipline (1).

Je ne sache pas qu'à cette époque Landor ait plaidé la cause des Espagnols dans des compositions en vers ou en prose. Celles dans lesquelles il a consigné son admiration pour ce peuple, qu'il étudia de très-près dans cette grande crise nationale, sont d'une date postérieure au dénouement. Mais, s'il ne paya pas alors son tribut à la manière des poëtes ses contemporains, il le paya à la manière de ces gentilshommes anglais, qui, dans les premières années du règne d'Henri VIII, allaient, sans autre motif que la fraternité de croyances, rompre des lances contre les Maures pour leurs co-religionnaires d'Espagne (2). Quiconque était armé contre le despotisme était un co-religionnaire pour Landor, et à ce titre le

(1) Wordsworth avait ignoré, ou du moins très-imparfaitement connu jusqu'à l'année dernière, la résistance opposée par la Bretagne au despotisme impérial. Il a déclaré depuis que, s'il avait eu sous sa main les matériaux nécessaires, il aurait composé une ode sur ce sujet aussi neuf que fécond. Son poëme aurait pu être plus long, mais assurément pas plus beau que celui par lequel se termine le deuxième chapitre de cet ouvrage.

(2) Ce fait curieux n'est raconté que dans la chronique de Stow, la plus naïve, la plus intéressante, la plus catholique, mais aussi la moins consultée de toutes les chroniques anglaises du XVIe siècle.

sacrifice de sa vie ne lui coûtait pas plus que la composition d'un poëme. Il vint donc offrir ses services au général Blake, puis il organisa une compagnie franche à ses frais, et malgré les dégoûts inséparables d'une organisation vicieuse qui parfois paralysait le dévouement, il emporta de sa courte croisade une estime si profonde pour le caractère espagnol, que près de vingt ans après il écrivait, dans une de ses *Conversations imaginaires*, la phrase suivante qui est à elle seule le plus beau des panégyriques :

« Le chêne est, chez les Anglais, l'arbre de prédi-« lection, celui qu'ils ont adopté comme arbre « national. L'arbre qui conviendrait le mieux à l'Es-« pagnol, c'est le cèdre, dont il réunit toutes les « qualités : il supporte le chaud et le froid, se nourrit « de peu, est sombre et altier, et pas plus facile à « plier qu'à corrompre (1). »

(1) The Spaniard has the qualities of the cedar : patient of cold and heat, nourished ou little, lofty and dark, unbending and incorruptible.

Les *Conversations imaginaires* de Landor sont un des monuments les plus remarquables de la littérature anglaise au XIXe siècle, tant pour la verve et la pureté du style que pour la profondeur et l'originalité des vues. Il y a, dans la *seconde série*, un dialogue entre Barrow et Newton qui est un chef-d'œuvre. La stoïque indifférence de l'auteur pour la gloire littéraire a été cause que ses ouvrages n'ont pris que lentement la place qui leur appartient parmi les productions contemporaines.

On trouvera, à la fin du chapitre X, une touchante élégie de Landor sur les écoliers tués au combat de Muzillac.

CHAPITRE II.

Mœsti simul et infensi.
TACITE.

Les dernières années de l'Empire furent encore plus fécondes que les précédentes en douleurs amères pour nos pasteurs, pour nos familles et pour nous-mêmes. Tous les chrétiens, dans les villes et dans les campagnes, savaient désormais à quoi s'en tenir

sur les promesses mensongères par lesquelles le gouvernement impérial avait cherché à modérer leur indignation; et beaucoup de vieux prêtres, qui avaient contracté jadis l'habitude des résistances énergiques, étaient tout prêts à recommencer. Quelques-uns même furent dénoncés au ministre de la police, pour avoir prêché ouvertement l'insurrection contre le pouvoir impérial, pendant une mission qui avait eu lieu au bourg de Guern. Il est certain qu'on y avait discuté hardiment et à haute voix la plus dangereuse de toutes les questions, à savoir, si les catholiques étaient plus liés envers l'Empereur que l'Empereur n'était lié envers le Pape? Déjà l'on avait fait circuler des rumeurs vagues sur les dispositions et les manifestations de plus en plus hostiles du clergé breton; et, dès 1809, un décret impérial avait supprimé toutes les missions, en même temps qu'une pénalité sévère était décrétée par le nouveau code contre tout prêtre qui critiquerait une loi ou un acte quelconque du gouvernement, et contre toute association de plus de vingt personnes, qui se réunirait pour délibérer sur des affaires religieuses. En 1811, la persécution prit un caractère de violence qui fit croire aux fidèles qu'elle allait devenir sanglante. Un prêtre alors fameux, l'abbé d'Astros, ayant eu le courage de remplir un devoir difficile, l'Empereur le menaça de son épée, en présence de toute sa cour, et voulut le faire mettre en jugement. Le Saint Père et ses adhérents furent traités avec un surcroît de rigueur; les arres-

tations se multiplièrent sur divers points de l'Empire, et un décret impérial prescrivit aux tribunaux de poursuivre, comme provocateur à la guerre civile, quiconque serait convaincu d'avoir transmis ou communiqué le bref lancé par le souverain Pontife. Enfin, la démence du despotisme fut poussée si loin, que, sans tenir compte de la réclamation des évêques, on proscrivit la théologie de Bailly, ainsi que tous les ouvrages religieux où la suprématie du Saint-Siége était formellement reconnue; les livres d'église qui, sur la demande de Bossuet, avaient été exemptés, sous Louis XIV, des règlements relatifs à l'imprimerie, furent eux-mêmes englobés comme les autres dans les serres de la censure impériale.

Avec tout ce luxe d'entraves et de persécutions, que pouvait-il y avoir de plus ridicule au monde que le règlement organique de l'Université, par lequel on déclarait que l'enseignement public devait avoir pour base, d'abord la religion, et ensuite la fidélité à l'Empereur, à la monarchie impériale, dépositaire du bonheur des peuples, et à la dynastie Napoléonnienne, conservatrice de toutes les idées libérales proclamées par la constitution (1). Je ne sais pas si toutes ces déclarations, et tant d'autres non moins dérisoires par leur contraste avec les faits, furent jamais prises au sérieux dans quelque portion du grand Empire; ce qu'il y a de certain, c'est que les

(1) *Règl. organ.*, art. 38.

Bretons n'en furent pas dupes, pas plus les enfants que les hommes. Les jeunes et les vieux s'exaspérèrent de plus en plus contre le pouvoir qui, comme l'a fort bien remarqué le général Foy, accouplait ensemble la ruse qui déconsidère et la force qui fait haïr, et l'on comprend d'avance que le collége de Vannes ne dut pas tarder à devenir l'écho fidèle, et même, à quelques égards, le foyer de cette exaspération.

Nos vacances étaient devenues, pour plusieurs d'entre nous, de véritables jours de deuil. Dans les paroisses maritimes, on ne trouvait que des femmes, la plupart veuves, et des enfants, la plupart orphelins : les maris et les pères servaient sur des escadres bloquées ou encombraient les prisons d'Angleterre. Dans les paroisses éloignées de la mer, c'était plus triste encore. Ceux qui avaient des frères prochainement menacés par la conscription, trouvaient la consternation peinte sur tous les visages, particulièrement sur celui des mères, qui voyaient avec désespoir croître sous leurs yeux des générations asservies d'avance. Quant à ceux qui avaient dans leurs familles des conscrits réfractaires, ils avaient à dévorer d'indicibles douleurs. Tantôt des coups de fusil, tirés dans le lointain, leur serraient le cœur pendant le jour, ou les réveillaient en sursaut pendant la nuit; tantôt ils avaient à subir leur part des avanies suscitées à leurs parents par les garnisaires installés en permanence au foyer domestique; car le

pouvoir impérial était tombé, de chute en chute, jusqu'aux abus les plus dégradants du despotisme oriental (1), et, à force de créer des devoirs et des délits factices, il avait fini par se mettre en opposition avec les plus saintes lois de la nature.

Et quand nous retournions au collége, le cœur ulcéré par tout ce que nous avions vu et entendu, il fallait quelquefois nous mettre le cerveau à la torture pour en tirer des amplifications en vers ou en prose sur le génie ou sur les exploits du Grand Napoléon. Nous avions un professeur de rhétorique qui traduisait en latin toutes les proclamations militaires et les faisait ensuite retraduire en français par ses élèves, non sans se récrier sur les sublimes beautés de l'original. Son admiration pour l'éloquence impériale atteignit son apogée en 1812. Non content de donner les bulletins de la grande armée pour sujets de composition à ses propres élèves, il se prévalait de son autorité comme Principal, pour les imposer à ceux des classes inférieures, de sorte que nous fîmes à notre manière la grande expédition de Russie, jusques et y compris l'incendie de Moscou, qui fut chanté par lui avec un enthousiasme tout particulier comme le point culminant de cette campagne (2).

(1) « Punir les pères pour les enfants, usage du Pérou et de la « Chine, tiré des idées despotiques. » Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. VI, chap. 20.

(2) Voici un échantillon de cette poésie semi-officielle qui était

Ce fut à peu près vers la même époque qu'on nous mit entre les mains un recueil de poésies intitulé : *L'hymen et la naissance*, recueil non moins remarquable par la pauvreté que par la platitude des compositions qu'on y avait réunies. Mais quand même elles eussent été irréprochables sous le rapport du goût, nous nous intéressions trop peu et à l'impératrice Marie-Louise et au petit roi de Rome, pour jeter un regard même superficiel sur des poëmes inspirés par la mère ou par l'enfant (1).

Par une bizarre coïncidence, on nous faisait traduire en même temps la magnifique histoire des Maccabées, qui semblait avoir été rédigée tout exprès pour des écoliers Vendéens ou Bretons. Quelle éloquente exégèse un professeur qui aurait su chercher le beau ailleurs que dans les formes, aurait pu nous faire sur ce livre, le plus précieux de tous les livres de l'Ancien Testament pour des chrétiens persécutés !

fort encouragée par ceux de qui dépendait l'avancement universitaire :

Maxime Napoleo, tibi Russia victa quotannis
Parturit insignes, Anglo frendente, triumphos.
Nec satis est, inimica tuis nisi mœnia flammis
Ardescant, hostisque suos perterritus ignes
Adspiciat, secumque ferat certæ omina cladis.
At non magnificis spondebat talia verbis
Vanus Alexander, cùm sese diceret audax
Francigenûm in cladem, fato poscente, vocari.
Demens qui fatis speravit Gallica fata
Vinci posse suis, Gallosque impunè lacessi !

(1) L'inspiration vint d'une source assez équivoque. Bourienne dit dans ses mémoires : « Les vers qui inondèrent Paris au mariage « de l'Empereur, furent commandés par Fouché et rétribués par « Savary, son successeur à la police. » Vol. IX, p. 32.

Trop bornés pour apercevoir autre chose que de vagues rapports de ressemblance entre les héros juifs et les nôtres, nous nous enflammions cependant au récit de ces luttes opiniâtres entre une vieille religion qu'on voulait éteindre et une civilisation nouvelle qu'on voulait élever sur ses ruines; et malgré nos préventions inévitables en faveur des grands hommes de l'antiquité classique, nous n'avions pas encore le goût assez païen pour placer aucun d'eux au-dessus de Judas Maccabée. Nous le regardions en quelque sorte comme le chef de la plus ancienne chouannerie dont il fût fait mention dans l'histoire (1).

Je ne sais pas si on comprit un peu plus tard l'inconvénient qu'il y avait à nous offrir des enseignements si opposés à ceux du catéchisme impérial, ou si on craignit de gâter notre goût en nous familiarisant trop avec une latinité très-inférieure à celle des auteurs classiques; ce qu'il y a de certain, c'est que cet aliment fut ôté à notre enthousiasme inné pour toutes les résistances énergiques et consciencieuses à des pouvoirs persécuteurs.

Avec une admiration si prononcée pour les insurrections qui avaient la liberté religieuse pour objet, il n'est pas étonnant que les écoliers du collége

(1) Le protestantisme n'a pas voulu que l'histoire des Maccabées fît partie des livres saints. Il y a eu des pays où cette exclusion était très-logique. Que serait devenue la suprématie spirituelle d'Henri VIII et de ses successeurs, si le livre des Maccabées avait été traduit en langue vulgaire, comme le reste de la Bible, et lu par les dissidents d'Angleterre et d'Irlande?

fissent, sur une petite échelle, des tentatives du même genre, toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Or, il s'en présentait régulièrement deux tous les ans, l'une à la fête de sainte Catherine pour les élèves de philosophie, l'autre à la fête de saint Nicolas pour tout le collége.

Depuis qu'il y avait eu des universités en France, le sixième jour de décembre y avait été chômé comme un jour de fête, en l'honneur de saint Nicolas, que les écoliers et les petits enfants étaient dans l'habitude immémoriale de vénérer comme leur patron, et la même chose avait lieu, pour la classe de philosophie seulement, dans les derniers jours de novembre, quand on célébrait la fête de sainte Catherine à laquelle l'église avait dû, dans un temps où de pareilles acquisitions étaient rares, la conversion de quatre-vingts philosophes tous couronnés par le martyre.

Quand l'enseignement universitaire fut organisé en France, sous les auspices d'un chimiste fameux qui, si l'on en croit un témoin auriculaire dont la véracité n'est pas suspecte (1), appela un jour la religion catholique une religion *infâme,* il était naturel qu'une si forte tête songeât à toute autre chose qu'à renouer la chaîne des traditions scolastiques. D'ailleurs, l'homme dont la main puissante se faisait sentir partout, dans l'organisation des

(1) Voyez les mémoires de l'abbé Grégoire.

colléges comme dans celle des armées, voulait donner pour patron à son université impériale le saint sur les traces duquel il avait la prétention de marcher, non pas comme propagateur de la foi, mais comme fondateur d'un grand Empire. En un mot, Saint Charlemagne fut substitué à saint Nicolas.

Nous ne comprenions pas en vertu de quel droit on se permettait de destituer ainsi des puissances qui ne relevaient d'aucun trône terrestre, et comme personne ne nous avait appris à invoquer saint Charlemagne, et que nous ne trouvions pas son nom dans les litanies de l'Église, nous le répudiâmes nettement comme un usurpateur.

Cette répudiation s'exprimait par une insurrection qui se renouvelait d'année en année parmi les élèves de philosophie, auxquels on eût imputé à déshonneur de n'être pas sur ce point aussi récalcitrants que leurs devanciers; de sorte qu'on pouvait compter sur le congé illicite du 25 novembre, aussi régulièrement que sur le retour de l'équinoxe. Le lendemain il y avait une harangue très-menaçante, mais dont on s'effrayait peu, parce que, tous étant coupables, le châtiment ne pouvait tomber sur aucun élève en particulier.

La protestation annuelle contre la suppression de la fête de saint Nicolas, ne se faisait pas avec la même unanimité, d'abord parce que les enfants des classes inférieures n'étaient pas encore assez hardis pour braver les menaces de leurs maîtres; ensuite, parce que le 6 décembre devint en 1809, un jour néfaste

dans le collége, par suite de la mort tragique et mystérieuse d'un écolier que ses ennemis et les nôtres avaient surpris seul, près du cimetière de Saint-Patern, à une heure très-avancée de la nuit

Ces ennemis, dont je n'ai pas encore parlé, et contre lesquels nous avions à guerroyer quelquefois d'une manière sanglante, appartenaient pour la plupart sinon à la bourgeoisie, du moins à la populace révolutionnaire qui se recrutait d'ouvriers étrangers employés dans une manufacture de tabac. L'esprit de corps était poussé si loin parmi nous, que la moindre insulte faite par un bourgeois ou par un *courtaut* à n'importe quel écolier, fût-ce à un enfant de dix ans, était considérée comme une déclaration de guerre et donnait lieu, dès le lendemain, à des hostilités assez acharnées pour rendre quelquefois nécessaire l'intervention des gendarmes et des autorités municipales.

Quelquefois on choisissait les deux plus braves champions de part et d'autre, et on fixait le lieu où on irait les voir combattre en champ clos; mais le plus souvent on se provoquait dans les promenades publiques soit en faisant chaîne, de manière à en occuper toute la largeur, soit en demandant directement raison des propos ou des actes qui avaient déterminé la provocation. Alors les plus hardis combattants, qui étaient toujours des lutteurs expérimentés, s'élançaient sur leurs adversaires qu'ils terrassaient en un clin d'œil, pendant que les fils

de marins, dressés dès leur enfance à manier le bâton, faisaient pirouetter cette arme avec une volubilité qui déconcertait toute résistance.

Ce fut en 1805, à l'époque où il y avait encore de vieux chouans dans le collége, que cette espèce de guerre civile qui, à certains égards, était une petite continuation de la grande chouannerie, prit tout à coup un caractère alarmant. Un élève, assailli sur le quai pendant la nuit, allait être jeté à l'eau par ceux qui croyaient l'avoir blessé à mort; quand des soldats, attirés par ses cris, vinrent fort à propos pour le sauver. Il n'y eut ni recherches ni poursuites dirigées contre les assassins; mais parmi les camarades de la victime, il y eut des cris et des projets de vengeance, d'une vengeance aveugle qui s'en prenait à tous leurs ennemis à la fois. La police locale fut en émoi, comme aux approches d'une émeute, ce qui n'empêcha pas une rencontre d'avoir lieu au Pargo, où les parties belligérantes s'étaient donné rendez-vous, et où elles furent séparées à temps par un piquet de gendarmerie que le principal du collége avait dirigé sur le champ de bataille pour suppléer à son autorité méconnue.

Outre ces hostilités intermittentes qui coûtèrent la vie à plus d'un combattant, il y avait parmi nous une autre cause de turbulence, bien autrement difficile à détruire, c'était la *soule*, gymnastique formidable, depuis longtemps tombée en désuétude dans la plus grande partie de la Bretagne, mais

conservée au pays de Vannes comme une coutume éminemment nationale, qui était pour nos jeunes paysans ce qu'était la prise de la robe virile pour les jeunes Romains : ce qui ne veut pas dire que cet exercice fût spécialement réservé à la jeunesse : les hommes mûrs s'y livraient avec tout autant d'ardeur, et l'on peut dire que c'était la dernière passion dont se dépouillaient les vieillards.

La *soule* est un énorme ballon de cuir, très-dur et très-fortement bourré, qu'on jette en l'air à distance égale de deux paroisses ou de deux points quelconques. Les joueurs sont partagés en deux bandes dont chacune fait des efforts incroyables pour emporter la *soule* de son côté. Jadis ce partage donnait quelquefois l'occasion de satisfaire de vieilles animosités, soit entre des cantons rivaux, soit entre les villes et les campagnes. Mais en général c'était l'émulation et le point d'honneur bien plus qu'aucun sentiment haineux, qui précipitait le paysan breton dans les hasards de cette lutte presque toujours meurtrière. Un fameux *souleur* était un personnage qu'on se montrait avec une sorte d'admiration dans les foires et dans les pardons; et un écolier qui avait une notabilité de ce genre dans sa famille était traité avec plus de respect par ses camarades. Georges Cadoudal, le même qui devint depuis si célèbre dans l'histoire de nos troubles civils, était fils du champion le plus redouté qu'il y eût dans le pays de Vannes vers l'année 1780. Celui-ci avait fait ses preuves dans

plusieurs rencontres terribles qui avaient eu lieu près de la mer, où plus d'un combattant s'était noyé par suite de l'acharnement avec lequel de mauvais nageurs avaient plongé les uns sur les autres, à une grande profondeur, pour s'arracher la *soule*. Le même héros s'était signalé dans une autre rencontre plus récente, dont les témoins oculaires parlaient avec une sorte d'effroi. Seize paroisses des environs d'Auray s'étaient partagées en deux camps, et c'était dans l'intérieur même de la ville, sur la place qui en occupe le centre, qu'on avait vu ces deux masses compactes, haletantes, échevelées, se confondre, se presser, se tordre l'une sur l'autre avec des cris qui rendaient ce spectacle presque aussi terrible à entendre qu'à voir. Les lutteurs amoncelés, entrelacés, et décidés à se laisser suffoquer plutôt que de lâcher prise, finirent par rouler pêle-mêle sur la pente rapide de la rue du Château et jusque sur le pont de Saint-Goustan, où quarante des plus obstinés arrivèrent débraillés, sanglants et meurtris.

Les pères attachaient trop de prix à ce genre d'illustration, pour qu'il fût possible aux enfants de s'en passer pendant les six années qu'ils consacraient à leur cours d'études classiques. Aussi, dès que le collége compta un assez grand nombre d'élèves pour fournir deux troupes de combattants, la *soule* devint-elle leur amusement favori, mais sans presque aucun des inconvénients qui ailleurs le faisaient dégénérer en une sorte de combat de gladiateurs. Malgré tous les

adoucissements que nous y apportions, il était rare que le lendemain du jour où nous avions *soulé* sur la lande de Luscanen, l'absence d'un écolier blessé la veille ne fût pas remarquée sur les bancs, et quoique ces blessures fussent rarement dangereuses, on ne manquait jamais de nous faire à cette occasion des allocutions très-paternelles, qui étaient complétement oubliées dès le jeudi suivant.

Au reste, notre passion héréditaire pour cette gymnastique violente qui, au premier abord, pouvait paraître brutale à des spectateurs civilisés, ne nuisait ni à nos études, que nous poursuivions aussi consciencieusement que des séminaristes, ni à nos exercices spirituels, qui, sans que personne nous y contraignît, occupaient une très-grande place dans notre éducation. La masse des élèves qui suivaient les cours du collége était répartie par chambrées, dans d'assez tristes maisons des faubourgs, tenues pour la plupart par de pieuses femmes, qui prenaient autant de soin des âmes que des corps, et qui prêchaient la piété par leurs actions encore plus que par leurs paroles. Leur autorité, fondée tout simplement sur le respect qu'inspiraient leurs vertus, suffisait presque toujours pour maintenir l'ordre parmi les plus turbulents; le plus souvent elles la déléguaient à l'élève que sa supériorité d'âge ou d'intelligence désignait comme le plus digne, et alors c'était lui qui fixait les heures de travail et de récréation, qui disait la prière matin et soir à ses camarades, et les

conduisait à la messe et à la promenade. Il va sans dire qu'il était chargé de la répression des propos indécents, aussi rares alors parmi nous que peuvent l'être ailleurs les propos édifiants. Quant aux mauvais livres, je puis affirmer qu'on arrivait au terme de son adolescence sans avoir acquis l'instruction nécessaire pour les comprendre, et que les écoliers les plus criminels en ce genre ne s'élevaient pas plus haut ou ne descendaient pas plus bas que la *Jérusalem délivrée*. La confession mensuelle, à laquelle nous étions astreints, rendait toute autre police presque superflue. Nous prenions tellement au sérieux le sacrement de la pénitence! Outre les préparations habituelles, nous avions tous les jeudis, hiver comme été, à six heures du matin, les instructions du grand séminaire, auxquelles nous assistions de notre propre mouvement, tout simplement pour satisfaire un besoin spirituel. Dans l'année 1813, quand l'horizon s'assombrissait de plus en plus autour de nous, nous devînmes plus avides que jamais de ce genre de consolation; puis, pendant l'hiver de 1814, nous eûmes notre part de la terreur qui pesa sur toute la France, et nous partîmes pour nos vacances de Pâques sans trop savoir si à notre retour le collége de Vannes et toute la Bretagne n'auraient pas passé sous une domination étrangère.

Huit jours après, un groupe d'écoliers, partis des environs de Lorient le surlendemain de la fête de Pâques, cheminait d'assez bon matin sur la route

du Port-Louis à Merlèvenez, et chantait à tue-tête, pour être entendu de loin par les condisciples qui avaient promis de se trouver ce jour-là sur leur passage. Tout à coup, nous vîmes venir vers nous, au grand galop, un courrier dont le chapeau était couvert de cocardes blanches, et qui, se démenant comme un forcené sur son cheval, dont il avait lâché la bride, semblait nous adresser de loin des cris inarticulés, auxquels nous ne pouvions rien comprendre. Enfin, nous entendîmes distinctement le cri de *vive le roi!* Notre ébahissement fut tel, que nous ne répondîmes rien d'abord. La famille dont il nous annonçait le retour était si complétement étrangère à notre génération, que nous dûmes demander avant tout si Louis XVIII était un Bourbon. Mais à mesure que nous avancions, nous nous éclairions de plus en plus; puis les éclaircissements furent embrouillés par l'enthousiasme qui nous gagnait à mesure que nous le voyions éclater dans tous les hameaux qui bordaient la route. Les habitants d'Auray, hommes, femmes et enfants, semblaient agités par une joie presque délirante, dont les transports redoublèrent à notre vue; car nous marchions en bon ordre, sur une double file assez longue, et enseigne déployée, c'est-à-dire avec un mouchoir blanc au bout d'une perche; et nous venions de recruter, dans un élève de Guiscriff nommé Le Tiec, un infatigable chansonnier, qui accélérait et régularisait notre marche.

Nous formions alors un détachement assez nom-

breux et assez électrisé pour n'avoir pas peur de nous compromettre. Aussi, malgré l'aspect sinistre et presque menaçant que nous offraient les abords de Vannes, où la bourgeoisie révolutionnaire, très favorisée sous l'Empire, n'avait pas encore abdiqué son pouvoir, entrâmes-nous hardiment dans la ville, avec les mêmes chants et la même bannière qui nous avaient fait traverser si triomphalement la foule joyeuse dont les rues d'Auray étaient encombrées. Arrivés sur la grande place, nous apprîmes que le *Domine salvum fac regem* allait être chanté à la cathédrale, après la bénédiction du soir, et, sans prendre le temps de secouer notre poussière, nous allâmes prêter le secours de nos voix, et au besoin celui de nos bras, à cette inauguration, qu'on menaçait d'interrompre par des cris ou même par des voies de fait : l'interruption annoncée n'eut lieu ni ce jour-là ni aucun des jours suivants, et les progrès de l'opinion publique furent si rapides, qu'on vit un bon nombre de citoyens qui nous étaient suspects, figurer dans les réjouissances et dans les fêtes avec une effervescence de zèle qui promettait un long avenir de dévouement.

Ce fut alors que les écoliers du collége eurent pour la première fois l'idée de s'organiser militairement, pour figurer avec plus d'ensemble dans toutes les occasions solennelles. Chaque classe forma une compagnie, dont les officiers étaient élus par les soldats ; et ces officiers réunis formaient une espèce de con-

seil, qui tenait ses séances en plein champ, et dont les décisions étaient quelquefois en conflit avec l'autorité, encore intacte, de notre Principal, ou avec les exigences turbulentes de leurs commettants. Qui de nous peut avoir oublié les deux factions qui divisèrent le collége quand il fut question de nommer un général en chef, et l'explication si orageuse qui eut lieu un certain soir sur la route du Bondon? Aliz avait pour lui le droit de premier occupant, et le souvenir de ses harangues populaires; le grand Nicolas, assez pauvre orateur, mais plus grave de caractère, et plus digne à tous égards de marcher à notre tête et de nous représenter dans les grandes circonstances, avait pour lui les suffrages de la faction qu'on aurait pu appeler aristocratique, à cause de l'importance qu'elle attachait à une certaine dignité extérieure, dont il ne fallait pas chercher le moindre vestige dans la personne ni dans les manières du pauvre Aliz. Et cependant on annonçait la prochaine arrivée d'un Prince du sang, devant lequel notre général aurait à paraître en notre nom, et auquel il nous importait beaucoup de ne pas donner une idée trop désavantageuse des enfants de la Bretagne. Ce fut surtout cette considération qui fit pencher la balance en faveur du grand Nicolas.

Le duc d'Angoulême fit son entrée dans notre ville; mais nous jouâmes un assez triste rôle dans les fêtes auxquelles son arrivée donna lieu. Notre harangue ne fut pas débitée, notre musique, que

nous avions eu tant de peine à organiser, ne fut pas entendue, et nos manœuvres militaires, auxquelles nous nous étions exercés deux mois d'avance sans y manquer un seul jeudi, ne furent pas exécutées.

Au reste ce ne furent pas les réjouissances ni les manifestations de joie qui firent la plus profonde impression sur nos esprits; ce fut une cérémonie funèbre à laquelle nous assistâmes avec des dispositions qui auraient été bien au-dessus de notre âge, si des circonstances personnellement douloureuses pour un grand nombre d'entre nous ne nous y avaient pas préparés longtemps d'avance.

Depuis bientôt vingt ans, les ossements des victimes de Quiberon gisaient épars sous une légère couche de terre ou de sable. Toutes n'avaient pas été fusillées sur la Garenne. L'administration municipale, dans sa tendre sollicitude pour le bien-être de la bourgeoisie révolutionnaire qui chantait, dansait et faisait exécuter des solos de violon dans la nuit où on amenait Sombreuil (1), avait obtenu, pour des raisons purement hygiéniques, que la fin de cette sanglante tragédie fût jouée à une plus grande distance de la ville. Et c'était par suite de cette concession que trois ou quatre cents prisonniers avaient été immolés sur le

(1) L'ouvrage de M. Duchâtelier, de Quimper, sur l'histoire de la Bretagne pendant la révolution, contient une foule de petits détails de ce genre dont l'insertion fait honneur à son impartialité. Il y a beaucoup de pièces, dans les archives de Vannes, qui n'ont été communiquées qu'à lui.

bord de la mer, non loin de l'Hermitage. Les écoliers qui venaient des îles du Morbihan, en savaient plus long que leurs camarades sur cette dernière partie de la catastrophe, d'abord parce que les vieux marins passaient rarement devant cette plage sans dire un *requiescant in pace*, ensuite parce qu'on apercevait quelquefois à marée basse des débris d'ossements humains qui perçaient le sable ou la vase, et auprès desquels il n'était pas rare de voir échouer un chien galeux qu'on avait noyé dans le port. Qu'on se figure ce que cette vue devait faire éprouver à un enfant dont le père ou l'aïeul partageait avec tant d'autres cette sépulture profane et superficielle; et qu'on se figure aussi tout ce qui dut se passer dans son âme en 1815, quand il suivit les fossoyeurs chargés d'exhumer tous ces restes qu'on allait enfin déposer dans une terre bénite.

C'était une scène qui rappelait à plusieurs d'entre nous celle que Tacite a si admirablement décrite dans le premier livre de ses Annales, quand Germanicus va rendre les derniers devoirs aux ossements blanchis des soldats de Varus, qui jonchaient depuis six ans le sol sur lequel ils avaient péri; car nous aussi, nous ignorions si telle dépouille mortelle qu'on remuait devant nous, n'avait pas appartenu à quelqu'un des nôtres, et peut-être puisions-nous dans cette incertitude et dans les réflexions qui en naissaient, autant de colère que de tristesse (1).

(1) *Nullo noscente, alienas reliquias, an suorum, humo tegeret,*

Les vieillards n'assistèrent pas avec plus de recueillement que nous au service funèbre, qui se fit dans la cathédrale de Vannes. L'éloge des victimes fut prononcé par l'évêque, qui ne s'éleva pas à la hauteur d'un si magnifique sujet. Le texte qu'il choisit valait mieux que tout son discours : *Et exultabunt ossa humiliata.* Ces paroles produisirent une vive commotion dans l'auditoire, et firent venir des larmes dans tous les yeux. Toute l'éloquence du monde n'aurait pu rien ajouter à l'impression qu'elles avaient produite.

Le 21 janvier 1815, une cérémonie du même genre, mais plus solennelle, fut célébrée dans la même église, en mémoire ou plutôt en expiation du crime que la France avait laissé commettre à pareil jour, vingt-deux ans auparavant. Nous y assistâmes avec autant de dévotion que s'il s'était agi de la commémoration ou de la canonisation d'un grand saint; ce qu'on n'aura pas de peine à croire, quand on saura que nous venions de lire pour la première fois le récit des tortures qu'avait subies la victime royale avant d'être immolée. Tous les ouvrages qui auraient pu nous mettre au courant des crimes commis à cette époque, avaient été si soigneusement exclus des bibliothèques auxquelles nous avions accès, et particulièrement de celle du collége, que peu de nous savaient au juste ce que c'étaient que

omnes, ut conjunctos, ut consanguineos, auctâ in hostem irâ, mœsti simul et infensi condebant. Annal., lib. I, 62.

la Convention et le Comité de salut public. Mais pendant les dix mois qui suivirent la première restauration, la sphère de nos connaissances historiques s'agrandit rapidement, et l'histoire de Louis XVI, par l'abbé Proyard, monta tellement la tête aux élèves de rhétorique, que, non contents d'en préférer la lecture à celle des chefs-d'œuvre de la littérature française, ils composaient, en sus de la tâche quotidienne imposée par leur maître, des amplifications flamboyantes, toutes tissues de citations empruntées aux discours de Cicéron contre Catilina et Marc-Antoine. Le sujet de prédilection de notre plus éloquent compositeur, était le monologue de Robespierre avant de partir pour l'échafaud.

Ceci formait le côté comique de notre enthousiasme; mais il se manifestait d'une tout autre manière pendant nos promenades du jeudi, que nous consacrions habituellement et pendant cette année-là surtout, à nos lectures favorites. Arrivés au lieu du rendez-vous, nous nous dispersions dans les bois et dans les prairies d'alentour, et quand on avait trouvé une niche bien solitaire et bien embaumée, dans un buisson de genêt ou d'aubépine en fleurs, on y faisait sa lecture tout haut et on sanglotait à son aise; puis, au signal convenu, on rejoignait ses camarades, sans chercher à se remettre de son émotion ni à cacher ses larmes; car on était sûr que celui qui n'avait pas encore pleuré, pleurerait à son tour.

C'était après avoir payé bien des fois ce pieux tribut à la mémoire du Roi-Martyr, que nous venions assister à la cérémonie funèbre du 21 janvier, et entendre lire, du haut de la chaire chrétienne, ce testament immortel, que nous comprîmes tout aussi bien et peut-être mieux que la plupart des assistants. S'il est un âge qui soit à la portée d'une si sublime vertu, c'est celui de l'enthousiasme et de l'innocence.

Cette commémoration fut vue de très-mauvais œil par la bourgeoisie révolutionnaire, de laquelle la Convention nationale, pendant et après le jugement de Louis XVI, avait reçu des encouragements et des félicitations dont toutes ces pompes funèbres réveillaient l'importun souvenir. L'exhumation des victimes de Quiberon suscita des embarras du même genre aux signataires d'une certaine requête (1) dictée par une immense peur ou par une immense cruauté; de sorte que, quand l'événement du 20 mars vint nous rejeter dans notre ancien rôle de parti vaincu, le parti vainqueur, très-lent à pardonner le mal qu'il avait fait aux pères, eut un grief de plus contre les fils.

A la nouvelle du débarquement de Napoléon dans

(1) Cette requête, dont la lecture fait dresser les cheveux sur la tête, est au nombre des pièces dont je n'ai pas pu obtenir communication. Mais M. Duchâtelier, qui a été plus heureux, l'a imprimée tout au long parmi ses pièces justificatives.

le midi de la France, nous nous assemblâmes tumultueusement dans la cour du collége, et, après une courte délibération, nous décidâmes que l'élève réputé le plus éloquent rédigerait sur-le-champ une pétition par laquelle nous demanderions au ministre de la guerre de donner les ordres nécessaires pour armer et équiper trois cents d'entre nous, et pour tirer parti de nos bras et de nos cœurs dans la lutte qui allait s'engager. Le comte de Floirac, alors préfet du département, et très-compétent appréciateur du dévouement naïf et désintéressé, accueillit notre députation avec une sorte d'admiration respectueuse, et promit de transmettre et d'appuyer notre demande. Mais il accompagna sa promesse d'un mouvement de tête très-significatif, comme pour nous donner à entendre qu'il était trop tard, ou que nos services ne seraient pas acceptés. Nous ne savions que penser de cette réticence mystérieuse. Les Maréchaux et les Généraux de l'Empire ayant prêté serment de fidélité au nouveau Monarque, nous regardions une défection de leur part comme impossible, et comme incompatible avec l'idée que nous nous faisions de la loyauté militaire. Nous avions trop présentes à la mémoire les nobles paroles que le maréchal Soult nous avaient laissées comme souvenir de son récent voyage en Bretagne! De sorte que quand nous apprîmes les noms des généraux qui commandaient les troupes dirigées sur la Bour-

gogne, nous regardâmes la guerre comme terminée, et nous partîmes pour nos vacances de Pâques avec une sorte de regret d'avoir manqué une si belle occasion de gagner nos éperons.

THE EAGLE AND THE DOVE.



Shade of Caractacus, if spirits love
The cause they fought for in their earthly home,
To see the Eagle ruffled by the Dove
May soothe thy memory of the chains of Rome.

These children claim thee for their sire; the breath
Of thy renown, from Cambrian mountains, fans
A flame within them that despises death,
And glorifies the truant youth of Vannes.

With thy own scorn of tyrants they advance,
But truth divine has sanctified their rage,
A silver cross enchased with Flowers of France,
Their badge, attests the holy fight they wage.

The shrill defiance of the young crusade
Their veteran foes mock as an idle noise;
But unto Faith and Loyalty comes aid
From Heaven, gigantic force to beardless boys.

W. Wordsworth.

CHAPITRE III.

> Denn der Mensch der zur schwankender Zeit auch schwankend gesinnt ist,
> Der vermehret das Übel und breitet es weiter und weiter;
> Aber wer fest auf dem Sinne beharrt, der bildet die Welt sich.
>
> L'homme qui se laisse ébranler quand tout s'ébranle autour de lui, ne sert qu'à augmenter le mal et à le répandre de plus en plus; mais celui qui tient ferme, se crée un monde pour lui-même.
>
> GOETHE, *Herrmann und Dorothea.*

Les événements très-significatifs dont la Bretagne avait été le théâtre pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle, auraient dû apprendre aux amis de la révolution, devenus les trop dévoués partisans du despotisme impérial, qu'au point où

en était venu le débat entre l'usurpation et la vieille dynastie royale, il ne fallait qu'une étincelle pour donner lieu à une explosion parmi les populations armoricaines. Ils auraient dû prévoir que les vieux soldats aussi bien que les jeunes conscrits refuseraient le service militaire, et que toute persécution dirigée, soit contre les prêtres, soit contre ce collége de Vannes, d'où étaient sortis les plus terribles champions de l'ancienne chouannerie, amènerait une collision immédiate.

Cependant la conscription fut ordonnée, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé depuis 1814; le décret du 8 avril imposa aux fonctionnaires publics un serment de fidélité dont les prêtres ne furent pas formellement exemptés, et qui fut même exigé du clergé de Paris; et les autorités locales n'eurent pas le bon esprit de laisser les écoliers du collége de Vannes poursuivre tranquillement le cours de leurs études classiques.

Les vacances de Pâques les avaient dispersés dans leurs villages respectifs, quand l'ordre vint de substituer le drapeau tricolore au drapeau blanc sur les clochers des paroisses; de sorte qu'ils furent témoins de la consternation générale et en eurent leur bonne part. Ils purent entendre dans les chaumières les malédictions des mères et des vieillards qui voyaient se rouvrir le gouffre de la conscription pour dévorer leur dernière espérance. Les adieux qu'ils firent à leurs familles furent plus tendres et

plus tristes qu'à l'ordinaire. De part et d'autre il y avait des larmes dans les yeux et de funestes pressentiments dans les cœurs.

Et pavidæ natos pressêre ad pectora matres.

La veille du dimanche de la Quasimodo, les bourgeois en se promenant hors des faubourgs sur les trois grandes routes qui aboutissent à Vannes, purent se donner le plaisir de narguer du regard les divers groupes d'écoliers qui regagnaient silencieusement le collége, d'où ils étaient sortis naguère si joyeux et si bruyants. A ce premier signal d'hostilité, vous eussiez vu ces visages imberbes devenir tout à coup virils, et ces yeux que le découragement et la fatigue avaient rendus presque ternes, briller comme des éclairs sous les larges bords de leurs chapeaux enfoncés jusqu'aux sourcils. Avertis désormais qu'ils étaient en présence de leurs ennemis, ils se redressaient de leur mieux pour n'avoir pas l'air d'appartenir à un parti vaincu; ils marchaient d'un pas plus lent et plus ferme, ne s'appuyant presque pas sur leurs pen-baz, comme pour donner à entendre que c'était une arme encore plus qu'un soutien.

Le jour de la rentrée générale, il y eut des épanchements réciproques qui soulagèrent un peu les cœurs et exaltèrent beaucoup les têtes. On se racon-

tait les uns aux autres les symptômes de mécontentement qu'on avait observés parmi les paysans, le dimanche de Pâques, au sortir de la grand'messe, à laquelle les paroissiens avaient assisté avec encore plus de recueillement qu'à l'ordinaire. Partout l'élan joyeux de la fête pascale avait été comprimé, et on avait chanté l'*Alleluia* sur un ton presque funèbre. De vieux curés qui avaient gardé rancune à l'empereur de ses persécutions acharnées contre le pape, avaient assombri les âmes de leurs auditeurs par des allusions à la catastrophe du jour. Jamais les écoliers campagnards n'avaient si bien retenu les paroles du prône; mais ce qu'ils racontaient avec le plus de plaisir, c'était la ferme résolution où paraissaient être tous les jeunes paysans, de se faire hacher sur le seuil de leurs chaumières, plutôt que de répondre à l'appel de la conscription.

Il y avait dans le collége un professeur que nous n'avions jamais vu de bon œil à cause des services qu'on l'accusait d'avoir rendus à la cause républicaine, et son empressement hypocrite à l'époque de la restauration ne nous avait pas réconciliés avec lui. Les sciences mathématiques, qu'il était chargé de nous enseigner, n'ayant pour la plupart des élèves aucune sorte d'attraits ni d'utilité appréciable, sa classe se trouvait à peu près déserte, et il se vengeait de nos dédains par des sarcasmes que ses admirateurs n'osaient pas toujours répéter. Après

le 20 mars, il ne se contint plus. Il allait affichant partout son mépris pour nous et pour nos opinions, et quand des groupes d'écoliers se trouvaient sur son passage, il se posait en vainqueur insolent devant des ennemis à jamais vaincus. Enfin un beau jour il osa traverser la cour en étalant à nos yeux une énorme cocarde tricolore. Notre patience ne tint pas contre cette provocation, et comme nous étions dans l'habitude de respecter beaucoup les caractères et très-peu les fonctions, nous accablâmes le pauvre professeur de huées et d'apostrophes injurieuses. En vain se retourna-t-il deux fois en montrant emphatiquement sa palme universitaire, emblème de sa dignité méconnue; en vain nous menaça-t-il d'appeler les baïonnettes à son secours; cette menace ne fit qu'accroître la colère des assaillants, qui, trouvant l'occasion belle pour venger tous leurs griefs à la fois, se ruèrent sur le pauvre professeur et le firent rouler avec son beau chapeau et sa belle cocarde dans la poussière.

Des plaintes furent portées sur-le-champ aux autorités locales, et il fut question d'infliger aux plus coupables un châtiment exemplaire; on parlait même de les faire comparaître devant une cour d'assises, et on citait des articles du Code pénal qui leur étaient applicables. Une formule de repentir collectif fut rédigée en toute hâte par le principal du collége, qui ne savait où donner de la tête. Mais aucun élève ne voulut se charger de la lire au

préfet, parce que les termes en étaient trop humbles; il fallut la modifier et la raccourcir, et après plusieurs corrections successives, on eut mille peines à trouver un orateur qui consentît à en charger sa mémoire.

Renonçant dès lors aux voies de fait qui avaient de trop graves inconvénients pour notre orgueil, nous transportâmes la question sur un autre terrain, et une controverse aussi curieuse qu'animée s'établit entre les écoliers de philosophie et leur professeur, qui s'efforçait de démontrer par les règles d'Aristote, que l'obéissance était aussi bien due à un usurpateur qu'à un souverain légitime. Si la déchéance ou le maintien de Napoléon avait dépendu de ces débats quotidiens, les interlocuteurs n'y seraient pas venus mieux préparés ni ne les auraient soutenus avec plus de verve, et le compte qui en était rendu dans l'intervalle des classes n'aurait pas intéressé davantage ceux qui n'avaient pas le bonheur d'y assister. Que d'ovations furent alors décernées aux trois champions qui passaient pour réfuter et rétorquer le plus victorieusement les sophismes du professeur bonapartiste! Les noms de Drogo, de Hécho et de Robin étaient dans toutes les bouches, même dans celles des petits élèves de cinquième qui, habitués à admirer la force prodigieuse du premier et la taille presque gigantesque du second, ne savaient pas trop si les victoires auxquelles on applaudissait tant,

étaient remportées à coups de poings ou autrement.

Dans la classe de rhétorique on faisait aussi de l'opposition, sinon en argumentant contre le professeur, du moins en profitant de toutes les occasions pour manifester devant lui énergiquement et respectueusement les sentiments dont nous étions tous animés. Trop inexpérimentés ou trop exigeants pour tenir compte des difficultés de sa position, nous avions espéré qu'après avoir si récemment partagé nos joies et dirigé nos fêtes, il partagerait au moins tacitement nos douleurs. Qu'on juge de notre surprise, quand nous le vîmes paraître un jour avec une toute petite cocarde tricolore en miniature, dont un tout petit bout seulement dépassait le ruban de son chapeau! Il y aurait eu parmi nous une explosion unanime, s'il s'était présenté avec un air de défi; mais son empressement à se découvrir quand il nous aperçut, son visage défait, ses yeux baissés, son attitude presque suppliante, tout cela contrastait tellement avec ses manières habituelles, que la pitié l'emporta sur l'indignation. D'une voix que quelques légers murmures suffirent pour rendre tremblante, le professeur récita le *Veni, Sancte Spiritus* en levant piteusement les yeux vers le plafond, et il eut ensuite la délicate attention de rester découvert pendant tout le temps de la classe, ce qui, joint à son ton de voix doucereux, lui donnait bien plus l'air d'un criminel sur la sellette que d'un docteur en chaire.

Et nous, dans notre injuste aveuglement, nous attribuions tous ces ménagements à la peur que nous lui faisions, tandis qu'il se dévouait en vrai martyr à la conservation d'un établissement où, dès avant la révolution, il avait fait ses premières études comme élève, ses premières armes comme professeur, et où depuis quinze ans il avait contribué plus qu'aucun autre à faire refleurir les études classiques et la piété. Il se souvenait trop bien des scènes dont ce même lieu avait été le théâtre en 1791, quand les fédérés étaient venus brandir leurs sabres nus dans la cour, et il craignait avec raison qu'on ne suivît l'exemple donné par les administrateurs de cette époque, qui avaient cru que la fermeture du collége était le plus sûr moyen d'éteindre ce foyer de sédition. Si cette mesure extrême était prise, quelle ressource resterait désormais aux familles chrétiennes du département qui, dans l'alternative d'envoyer leurs enfants au lycée impérial de Pontivy ou de les laisser croupir dans l'ignorance, n'hésiteraient pas à prendre ce dernier parti, l'acquisition de la science ne pouvant jamais balancer à leurs yeux la perte des mœurs? C'était donc une calamité publique qu'il s'agissait d'épargner au pays; et pour cela, notre vénérable professeur, qui était en même temps principal du collége et sur qui pesait, à ce titre, la plus grave responsabilité, s'imposa courageusement la tâche la plus ingrate, celle de médiateur entre nous, frondeurs intraitables, et les auto-

rités locales nouvellement installées. Deux ou trois incidents qui survinrent lui eurent bientôt prouvé qu'il n'y avait pas de conciliation possible.

Le nouveau préfet, sur le rapport qu'on lui fit de nos premiers essais d'insubordination, répondit en riant qu'on n'avait pas su nous prendre, qu'il fallait nous donner un congé extraordinaire, qu'une bouderie d'écoliers ne tiendrait pas contre cette faveur, accueillie par eux de temps immémorial avec la plus vive reconnaissance. Mais à peine ce propos, qui devança l'annonce officielle, se fut-il répandu parmi nous, que de toutes parts on se mit à protester tout haut non-seulement contre cette supposition injurieuse, mais bien plus encore contre les prétentions d'un pouvoir subalterne émané de l'usurpation et par conséquent vicié dans sa source, lequel s'arrogeait le droit de changer en jours de fête et de repos des jours qu'il nous plaisait à nous de passer dans le deuil et dans le travail; et dans la crainte que notre coup ne vînt à manquer par la pusillanimité de nos maîtres, nous leur déclarâmes que, s'ils s'absentaient ce jour-là, ils seraient remplacés dans chaque classe par l'élève que ses condisciples jugeraient le plus digne de cet honneur.

Toutes les fois qu'il y avait un refus ou une protestation quelconque à signifier, la classe choisissait pour organe l'élève qui occupait la première place parmi ses camarades, et qui portait en signe de supériorité une petite croix d'argent avec des fleurs

de lis dorées en relief, qui avaient remplacé l'aigle à l'époque de la première restauration. Nous n'avions pas oublié que cette aigle avait été pour nous une innovation scandaleuse en 1812, quand l'université impériale, par une flagornerie indécente et presque sacrilége à nos yeux, ordonna de substituer cette image à celle du Saint-Esprit, comme pour faire tomber en désuétude une invocation superstitieuse et détourner vers un trône terrestre les hommages de nos jeunes cœurs. Cette petite usurpation finit avec la grande usurpation en 1814; mais l'esprit universitaire restant toujours le même, nous continuâmes d'avoir pour décoration l'emblème d'un pouvoir temporel, et malgré notre dévouement à ce pouvoir, cet oubli trouva dans plusieurs d'entre nous de petits puritains assez âpres dans leurs censures.

D'après cela on concevra sans peine notre répugnance à replacer sur nos poitrines un signe auquel s'attachait spécialement un si odieux souvenir. D'ailleurs c'eût été reconnaître à la face du pays l'usurpation si flagrante à nos yeux qui venait d'avoir lieu le 20 mars. C'eût été une capitulation honteuse avec nos ennemis, qui se vantaient de venir à bout de notre résistance puérile. Une marque d'infamie au front, ou un boulet de galérien au pied, ne nous eût pas humiliés davantage.

Cependant le préfet du département avait déjà transmis deux fois au principal du collége l'ordre

formel d'opérer dans les décorations des classes respectives le changement réclamé par les circonstances, le rendant personnellement responsable de ce qui pourrait arriver aux élèves décorés, s'ils continuaient à étaler un signe factieux devant les gardes nationaux ou les soldats de la garnison. Le pauvre homme craignait pour nous une collision sanglante, encore plus qu'il ne craignait une destitution immédiate pour lui-même. Pour apprivoiser un peu nos humeurs sauvages et préparer le succès de son allocution paternelle qu'il écrivit tout au long, il se mit à prodiguer ce jour-là les propos caressants et les anecdotes amusantes. Mais rien de tout cela ne prenait; le bonhomme riait tout seul en s'accompagnant d'une grimace qui trahissait le plus amer désappointement, jusqu'à ce que, fatigué du mauvais succès de son prélude, il laissa tomber à mi-voix, mais intelligiblement, la demande qu'il avait espéré glisser au milieu de nos éclats de rire. « Mon « bon ami, » dit-il en se tournant vers l'élève qui portait la décoration et qui dut à cette circonstance toute fortuite le rôle assez important qu'il joua plus tard, « mon bon ami, faites-moi passer cette croix, « je vous la rendrai dans quelques jours. »

A ces mots, il se fit sur tous les bancs un profond silence d'attente, et tous les regards se fixèrent avec inquiétude sur l'élève que son heureuse étoile appelait en ce moment à formuler tout haut la profession de foi commune. Seulement on regrettait assez

unanimement que cette importante commission fût confiée à un enfant d'assez chétive apparence, plutôt qu'à quelqu'un d'entre ces fiers paysans dont la voix fortement accentuée aurait été mieux adaptée à cette espèce de rôle de tribun.

Le petit rhétoricien était instruit de ces regrets, et il avait préparé sa réponse en conséquence. « Monsieur, » dit-il au professeur en le regardant en face, « j'ai à vous dire, au nom de tous mes cama- « rades, que vous gardiez vos aigles pour vous, « si vous ne voulez pas que nous les foulions aux « pieds. Nous ne voulons pas changer de décoration « aussi souvent que d'autres changent de cocarde, « et nos poitrines ne sont pas faites pour être souil- « lées par ce que nous regardons comme un em- « blème d'apostasie. »

Les assistants eurent assez d'empire sur eux-mêmes pour ne pas applaudir; mais l'orateur put lire sur tous les visages un témoignage plus flatteur que tous les applaudissements. Quant à notre principal, il pâlit de colère ou d'effroi, balbutia une menace incomplète, déchira sans savoir pourquoi deux ou trois morceaux de papier blanc qu'il trouva sous sa main, et après avoir puisé un peu de courage au fond de sa tabatière, il tira de sa poche un manuscrit plein de ratures sur lequel il nous lut de son mieux un discours saturé de prophéties menaçantes sur les malheurs qui ne pouvaient manquer de frapper le collége en masse et les élèves en parti-

culier, s'ils continuaient d'agiter si passionnément des questions au-dessus de leur âge, et *de porter le trouble et le scandale dans le paisible sanctuaire des Muses.*

Cette journée lui fit un tort considérable dans notre esprit, non pas tant à cause de la croix et de la malencontreuse harangue, qu'à cause d'une tentative peu digne qu'il fit en sortant de classe sur l'esprit d'un élève qui exerçait une très-grande influence sur tous ses camarades.

Cette influence, il la devait à sa supériorité d'âge et de connaissances, à la noble simplicité de son caractère, à ses ménagements délicats pour la mauvaise honte de ceux qui avaient la conscience de leur infériorité, à ses habitudes modestes et laborieuses, et par-dessus tout à l'expansion affectueuse d'un cœur qui semblait s'enrichir et se dilater par toutes les sympathies qu'il développait dans les autres. A peine relevé d'une maladie que ses amis et lui-même avaient longtemps jugée mortelle, il avait été accueilli par nous tous, et plus particulièrement par ses rivaux, avec des transports de joie proportionnés à la crainte que nous avions eue de le perdre. Trop faible encore pour prendre part à tous nos exercices littéraires, qui exigeaient souvent une prolongation de veilles, nous lui pardonnions, à plus forte raison, de ne pas jouer, dans nos grands débats politiques, le rôle qui lui appartenait de droit, et dans lequel nul de nous ne pouvait le rem-

placer dignement. Cet élève, dont j'aurai occasion de reparler plus d'une fois dans la suite, s'appelait Jean-Louis Le Quellec.

Trompé par cet air souffrant et par tout cet extérieur on ne peut plus pacifique, et comprenant toute l'importance d'une pareille conquête, notre principal, au sortir de la séance orageuse que je viens de raconter, le fit venir à la direction, qui était comme le quartier-général des professeurs, et se plaçant avec lui sur le terrain de l'histoire où il pouvait sans présomption se croire le plus fort, il se mit à récapituler tous les arguments que les partisans de l'obéissance passive ont coutume de puiser dans les périodes les plus honteuses des annales de Rome et de Byzance; mais quelle fut sa surprise de trouver, lui professeur presque émérite de l'Université impériale, un jeune antagoniste armé jusqu'aux dents et maniant ce genre de controverse avec tous les avantages que peut donner une mémoire fraîchement enrichie par la lecture de tous les ouvrages historiques qui lui étaient tombés sous la main, et avec l'avantage additionnel d'une âme toute neuve et toute passionnée pour ses convictions! Le résultat de cette longue entrevue fut une nouvelle victoire ajoutée à celle que nous avions remportée le matin, et un glorieux couronnement à ce que nous appelions entre nous *une journée à jamais mémorable*.

On se demandera peut-être comment un chef d'établissement, qui devait connaître ses devoirs et

ses droits, pouvait s'abaisser jusqu'à entrer en lice avec des enfants, au lieu de provoquer contre eux les mesures énergiques que les règlements universitaires tiennent en réserve pour les cas extraordinaires. Trois lignes de dénonciation adressées au recteur de l'académie auraient suffi pour mettre les plus mutins au ban de l'université, c'est-à-dire pour leur fermer à jamais l'entrée de tous les colléges de l'empire.

Mais d'abord, pour l'exécution de cette sentence, notre principal répugnait à remplir l'office de bourreau, soit parce qu'il n'avait pas cessé d'avoir pour nous des entrailles paternelles, soit parce qu'il craignait d'être éventuellement enveloppé dans une réaction politique; ensuite il ne faut pas oublier qu'en punissant un seul d'entre nous, on se mettait dans la nécessité de nous proscrire en masse, ce qui avait le double inconvénient de changer le collége en solitude, et de nous jeter comme autant d'étincelles brûlantes sur les matériaux combustibles dont le département était rempli. D'ailleurs, on pouvait espérer que le bruit de nos explosions séditieuses ne serait pas entendu par nos ennemis du dehors, et que la peur des baïonnettes nous rendrait raisonnables quand nous ne serions plus sous les yeux de nos maîtres.

En effet, les choses se passèrent ainsi pendant plusieurs semaines : on fit semblant d'oublier la promesse ou plutôt la menace d'un congé; on ne

reparla plus de nous faire porter des aigles en guise de croix à nos boutonnières, et les tentatives de prosélytisme, jusque là si malheureuses, furent entièrement abandonnées.

Cependant nous avions à cœur de prouver à nos maîtres que nos préoccupations politiques n'étaient pas un obstacle à l'accomplissement de nos devoirs scolastiques, et que les grandes questions qui s'agitaient dans toute la France n'étaient pas tellement au-dessus de notre âge que nous n'en pussions trouver la solution dans nos livres aussi bien que dans nos consciences. Pour atteindre ce double but, nous remplissions les tâches qui nous étaient prescrites avec une ardeur de zèle qui semblait en demander de plus difficiles, et dans nos compositions en vers et en prose nous faisions entrer de gré ou de force, pour peu que le sujet s'y prêtât, l'expression de nos sentiments intimes, qui, placés dans la bouche d'un personnage grec ou romain, semblaient revêtir une sanction de plus. Nous avions traduit assez de pages de Tite-Live, de Cicéron et de Tacite, pour ne pas manquer de déclamations contre le parjure et le despotisme, et l'on se figurerait difficilement notre joie maligne et l'embarras de notre professeur, toutes les fois qu'un élève marquant était appelé à lire tout haut une dissertation ou un discours qu'on savait d'avance devoir produire l'effet d'une décharge à bout portant. Les pages de Tacite, au lieu d'être pour nous une lettre

morte et de nous fournir tout simplement des essais de traduction, eurent pour nous un sens pratique qu'elles n'avaient pas eu jusqu'alors. C'était comme si on nous avait appris à évoquer les ombres de tous ces défenseurs de la légitimité républicaine. Il ne manquait qu'une chose pour mettre le comble à notre enthousiasme pour Tacite, c'était de savoir que Napoléon avait une antipathie instinctive contre cet auteur, antipathie qu'il avait laissé percer dans une conversation fameuse avec Dureau-Delamalle.

Mais à force de nous débattre ainsi contre les autorités du dedans et du dehors, à force de puiser des arguments et des exemples dans l'antiquité classique, nous nous étions imbus d'idées semi-républicaines qui commencèrent à poindre un peu plus tard dans nos conciliabules, et qui, pour le moment, nous furent d'un merveilleux secours pour l'intelligence de certaines phrases de Tacite dont nous n'avions pas compris la portée. Ne connaissant Napoléon que par le désespoir qu'il avait porté dans nos familles et par la fameuse brochure de Chateaubriand, nous appliquions rigoureusement à l'Empereur, à ses ministres et à ses soldats, les stigmates dont Tacite a flétri la mémoire de Tibère, de Séjan et des gardes prétoriennes, *queîs neque boni intellectus, neque mali cura, sed mercede aluntur, ministri sceleribus;* car tous les exploits des armées françaises ne rachetaient pas à nos yeux le meurtre du duc d'Enghien dans le fossé de Vin-

cennes, ni la victoire impie du général Miollis sur le Saint-Père, ni les iniquités commises en Espagne, dont le récit, dans la bouche des prisonniers espagnols, nous avait fait dresser les cheveux sur la tête. Prenant au pied de la lettre la maxime qui veut qu'on ne sépare pas la gloire de la justice, nous discutions hardiment les titres des vainqueurs du monde à l'admiration de la postérité, et nous leur refusions provisoirement la nôtre, pour l'accorder de préférence à ceux qui avaient combattu *pro aris et focis*, pour leurs autels d'abord et ensuite pour leurs foyers; car, à nos yeux, les deux points lumineux de l'histoire contemporaine étaient la Vendée et Saragosse, et nous appliquions à l'une et à l'autre, avec assez d'à-propos, ce me semble, ces fières paroles que Tacite attribue à Caractacus: *Si vos omnibus imperitare vultis, non sequitur ut omnes servitutem accipiant.*

Au reste, toutes les impressions qui déterminèrent notre résistance, d'abord purement passive, au pouvoir d'alors, furent on ne peut plus étrangères à l'exaltation factice que produisent les déclamations du journalisme ou les instigations des fabricateurs de complots. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un journal entre les mains d'aucun de mes condisciples; et pour ce qui est des prêtres, qu'on accusa plus tard d'avoir abusé de notre confiance pour nous pousser à l'insurrection, on verra bientôt qu'ils firent précisément le contraire.

CHAPITRE IV.

Pueri ne tu contempseris annos.
JUVÉNAL.

Cependant on n'ignorait pas en ville ce qui se passait dans l'intérieur du collége. Une partie assez considérable de la bourgeoisie approuvait secrètement notre résistance, mais sans nous donner de près ni de loin le moindre encouragement. Les ré-

publicains sincères, ceux qui voyaient dans l'événement du 20 mars une dernière chance de régénération politique dans le sens de leurs vieilles illusions, ne manquaient pas de tolérance pour les opinions de leurs adversaires; mais ils formaient un groupe presque imperceptible et par conséquent peu influent. Les vieux serviteurs de l'empire, chez la plupart desquels l'enthousiasme militaire absorbait, pour ainsi dire, toutes les mauvaises passions politiques, comprenaient encore mieux la fidélité à une cause malheureuse; mais ils s'étaient associé des spéculateurs endurcis qui avaient trafiqué de toutes les révolutions depuis vingt-cinq ans, des instigateurs de mesures violentes contre les prêtres et leurs défenseurs, en un mot des notabilités révolutionnaires de tous les genres et de toutes les époques, y compris celle de la terreur. C'était parmi ceux-là que se perpétuait de père en fils la triste philosophie du dernier siècle, sinon dans ses aperçus théoriques, au moins dans ses corollaires les plus grossiers. Ils avaient ressenti comme une sorte d'outrage personnel le rétablissement du culte catholique sous le consulat; que durent-ils éprouver à la vue des résultats immédiats de la première restauration dans un pays où le clergé, naguère doublement militant, sortait si radieux de ses vingt-cinq années d'épreuves? La vénération des peuples, quand elle a été longtemps comprimée, peut devenir impétueuse comme une passion, et si elle

s'allie à un sentiment religieux, on aura bientôt fait de l'appeler *fanatisme,* pour rallier à soi toutes les haines niaises et, pour ainsi dire, flottantes qui ne savent pas où se fixer. Or, nous passions à juste titre pour les plus *fanatiques* de tous, et nous eûmes par conséquent notre bonne part de ces haines, quand elles restèrent à l'état latent en 1814, et quand elles firent explosion durant les Cent-Jours. On ressuscita les qualifications méprisantes qui avaient été inventées pour nos devanciers, et on y en ajouta de nouvelles: on nous appelait *fils de brigands*, *calotins en herbe;* mais, en général, on avait soin de ne lancer ces provocations que quand la disproportion des forces rendait les représailles à peu près impossibles.

Ce que les plus lâches de ces provocateurs désiraient par-dessus tout, c'était d'irriter contre nous les autorités locales et de leur faire adopter quelque mesure acerbe qui pût à la fois nous humilier et nous dompter. Quand ils furent instruits de ce qui s'était passé dans le collége le jour où le principal avait redemandé les croix pour y mettre des aigles, ils entrèrent dans une véritable fureur; ils voulaient qu'on nous traitât comme des criminels de lèse-majesté; ils demandaient le renvoi d'une centaine d'élèves et la destitution des maîtres suspects; mais ils insistaient avant tout sur une espèce d'amende honorable comme réparation de l'insulte qui avait été faite à l'aigle impériale.

Cette dernière satisfaction ne leur fut pas refusée.

Mais quand il fut question d'en régler le mode on se trouva bien embarrassé. Les plus haineux d'entre nos ennemis n'étaient pas encore assez aveuglés par leur haine pour oser espérer que nous nous inclinerions devant autre chose que devant Dieu, ou pour proposer qu'on attachât de force à nos poitrines le signe que nous avions si énergiquement répudié. Il fallut donc imaginer quelque expédient, qui, sans heurter trop rudement notre farouche susceptibilité, nous extorquât l'apparence d'un hommage au moins tacite à leur idole.

Des ouvriers, armés d'une échelle et de leurs instruments de barbouillage, vinrent pendant la nuit peindre, à la hâte, au-dessus de la porte du collége, une aigle de dimensions tellement colossales qu'elle remplissait de l'envergure de ses ailes tout le panneau supérieur; et le lendemain, quand les écoliers, qui demeuraient tous en ville, accoururent à l'appel de la cloche matinale, le premier objet qui frappa leurs regards fut l'oiseau-monstre, qui, de son aire réputée inaccessible, semblait planer sur eux et défier leurs outrages. L'emblème et le choix du lieu étaient trop significatifs pour permettre un moment de doute ou d'hésitation. La grande place et les fenêtres des maisons qui l'entouraient étaient remplies de spectateurs curieux de voir si nous *passerions sous le joug* de bonne ou de mauvaise grâce. Il était clair

qu'on avait eu l'intention de nous donner en spectacle, et surtout de bien rire à nos dépens.

Cependant des groupes d'écoliers se formaient sur plusieurs points et délibéraient en breton sur le parti qu'il convenait de prendre, de sorte que le mot d'ordre circula d'un bout à l'autre sans être compris par les bourgeois, qui restèrent tout ébahis de la rapidité de nos évolutions. Bientôt ceux-ci virent les plus alertes se détacher en courant pour rappeler ceux de leurs camarades qui, arrivés les premiers sur les lieux, avaient brusquement fait volte-face en jurant qu'ils brûleraient leurs livres et retourneraient à la charrue plutôt que de passer sous ces nouvelles fourches caudines. A peine ces derniers eurent-ils rejoint, qu'à un signal donné, on les vit tous s'accroupir à terre et former un vaste tableau assez semblable à celui où le Poussin a représenté les Juifs ramassant la manne dans le désert. Heureusement il y avait eu dans la nuit une pluie assez abondante, qui, jointe au piétinement de quatre cents écoliers fort remuants, avait changé la place en une grande mare de boue. C'était cette boue fraîchement délayée qu'ils ramassaient à l'envi en poussant des cris confus de joie et de vengeance; les uns s'en chargeaient les deux mains, et laissaient tomber à droite et à gauche leurs cahiers et leurs livres; les autres en mettaient des provisions dans leurs mouchoirs et jusque dans leurs poches. En moins de cinq minutes, l'aigle impériale se

trouva tellement criblée de cette nouvelle espèce de mitraille, qu'il était impossible de distinguer quel oiseau ou même quel animal on avait voulu représenter ; puis nous entrâmes dans nos classes respectives en vrais triomphateurs, tout fiers de la saleté de nos habits et de nos mains, et trouvant que nous aussi nous pouvions nous vanter d'être

Non indecoro pulvere sordidi.

Mais la plupart de nos maîtres, peu jaloux de mourir en sénateurs romains sur leurs chaises curules, avaient l'effroi dans l'âme et la pâleur sur le front, et nous nous apercevions de leur tremblement toutes les fois qu'ils tournaient le feuillet de leur livre. Le moindre bruit qui arrivait jusqu'à nous du dehors leur coupait la parole et les faisait regarder avec frayeur du côté des fenêtres. Un moment nous crûmes entendre battre le rappel, et il se fit un profond silence, un silence d'attente sérieuse pour nous, et d'indicible angoisse pour notre principal et pour ses collègues, dont l'un avoua naïvement plus tard qu'il avait cru toucher à sa dernière heure, et qu'il avait craint pour le collége à peu près toutes les horreurs qui se commettent ordinairement dans les villes prises d'assaut. Mais ils en furent quittes pour la peur, et non-seulement on ne songea pas à violer notre droit d'asile, mais on nous laissa défiler tranquillement sous cette même porte

que nous avions si bien barbouillée, sans qu'une seule provocation sortît du milieu de cette multitude béante qui contemplait notre œuvre et ne savait que penser de notre audace.

Au reste, si notre petite vengeance resta impunie, ce ne fut pas faute d'instances et de clameurs de la part de ces hommes que j'ai signalés comme nos ennemis acharnés, et qui crurent avoir enfin trouvé l'occasion de satisfaire leur acharnement. D'abord il avait été question d'employer, s'il le fallait, la force des baïonnettes pour nous faire crier *vive l'Empereur,* et si le général Rousseau, qui commandait les forces du département, n'avait pas contenu leur intolérance, cette journée aurait pu porter le deuil dans bien des familles et amener un peu plus tard d'épouvantables représailles. Tout ce que ces messieurs purent obtenir, ce fut qu'on enverrait sur les lieux une expédition moitié civile et moitié militaire, les uns armés d'éponges et d'eau chaude pour débarbouiller l'oiseau impérial et lui rendre à l'aide d'un vernis toute sa splendeur primitive, les autres armés de fusils et de baïonnettes pour repousser quiconque s'aviserait de troubler cette intéressante opération. Tout cela se fit bravement en plein jour, un jeudi, pendant que nous courions les campagnes. Les ouvriers descendirent de leurs échelles aux applaudissements de quelques gamins qui s'étaient réunis sur la place. Un corps-de-garde composé de vingt hommes bien avertis fut établi

tout auprès, avec ordre d'avoir nuit et jour deux sentinelles en faction, une de chaque côté de la porte, pour empêcher, par tous les moyens possibles, le renouvellement des insultes dont cette image sacrée avait été l'objet.

Après tant et de si fortes précautions, qu'on se figure la stupéfaction des soldats du poste, qui, pendant la nuit, avaient crié *qui vive* à tous les passants, quand le lendemain matin ils aperçurent une large bande noire passée autour du cou de l'aigle, comme pour la pendre, et d'autres lignes irrégulières tracées avec la même matière noirâtre dans toute l'étendue du panneau, de manière à faire comprendre, au premier coup d'œil, que l'arme dont on s'était servi venait de la boutique d'un apothicaire. On appliqua bien vite une échelle pour faire cesser le scandale; mais l'encre se trouva tellement indélébile qu'il fut impossible de l'enlever sans faire au pauvre oiseau des écorchures encore plus hideuses.

Quant à nous, qui avions définitivement *vaincu la bête*, nous bondissions de joie, et nous trouvions presque mauvais que l'auteur inconnu de cet exploit nocturne persistât à se dérober à notre reconnaissance. Tout ce que nous pûmes savoir alors, c'est qu'un petit jeune homme, qui avait un fort accent bas-breton, avait été arrêté tout près de la porte par une sentinelle qui avait appelé son caporal pour *reconnaître;* que celui-ci en le tâtant avait

cru d'abord saisir sur lui un gros pistolet d'arçon, mais que notre camarade, produisant son instrument avec le plus grand sang-froid, s'était donné pour un garçon apothicaire qui allait en toute hâte soulager de vives douleurs dans la maison voisine, et que la gravité militaire n'ayant pas tenu contre une méprise si amusante, on avait entendu des lazzis de corps de garde mêlés à de grands éclats de rire, à la faveur desquels notre vengeur avait braqué et déchargé sa seringue, dont le contenu était d'une couleur à ne pas trancher avec les noires ténèbres de la nuit.

Cependant on avait donné rendez-vous à tous les fédérés du département pour un banquet patriotique, auquel durent assister, fraternellement confondus, les austères républicains, les loyaux serviteurs de l'empire et les jacobins de l'ancienne et de la nouvelle génération. Pour la plupart de ces derniers le banquet fut une véritable orgie, qui se termina par des chants féroces et des vociférations sauvages, et au sortir de laquelle ils parcoururent les principales rues de la ville, semant l'effroi sur leur passage par des imprécations renouvelées d'une époque dont les habitants n'avaient pas encore perdu la mémoire. Des stations convenues d'avance, comme pour marquer les paroxismes d'une fureur intermittente, avaient lieu devant les maisons de certains bourgeois plus particulièrement connus pour leur dévouement à la sainte cause du malheur

pendant les plus mauvais jours de la révolution.

Immédiatement après cette fête soi-disant patriotique, vint la publication des nouvelles constitutions de l'empire, avec ce fameux acte additionnel qui décelait tant de misère dans son auteur. Le serment de haine éternelle aux Bourbons, imposé à tous les fonctionnaires publics, ne fut pourtant pas exigé des professeurs du collége, soit que leurs fonctions toutes pacifiques ne demandassent pas les mêmes garanties, soit que les autorités locales se fussent entendues avec eux pour éviter une scène qui nous aurait fourni un nouveau prétexte d'insubordination.

Mais à défaut de cet affront, que nos ennemis ne réussirent pas à nous faire infliger, ils en imaginèrent un autre non moins sanglant, ou plutôt ce fut le même affront qu'ils trouvèrent moyen de nous infliger par une autre voie. Ils eurent assez de crédit auprès de certaines autorités subalternes, très-mal disposées contre nous, pour obtenir l'ordre de faire afficher sur la porte même du collége un exemplaire de cette constitution impériale où Dieu était pris pour garant de la haine éternelle qu'on vouait aux Bourbons. Nous nous étions déjà demandé bien des fois ce que pouvait être ce Dieu qu'ils faisaient intervenir dans un pareil serment, et comme nous savions assez de logique et de théologie pour comprendre que ce ne pouvait pas être le Dieu des chrétiens, nous en avions conclu que c'était probablement cet Etre-Suprême dont Robespierre avait

décrété l'existence ; et je puis dire que cette absurdité nous avait inspiré beaucoup plus de mépris que de colère, jusqu'au jour où on plaça devant nos yeux, en toutes lettres, et pour ainsi dire à notre adresse, cet insolent article qui n'avait encore blessé que nos oreilles.

La consigne étant trop brutale pour des soldats, on avait mis deux douaniers en faction, un de chaque côté de la porte, et leurs figures patibulaires disaient assez quelles instructions ils avaient reçues et combien on avait eu la main heureuse dans le choix des exécuteurs. Les premiers écoliers qui passèrent devant eux se contentèrent de les toiser fièrement de la tête aux pieds ; puis deux ou trois des plus intrépides s'avancèrent plus fièrement encore jusqu'à l'affiche, que le plus grand parcourut rapidement des yeux, et quand il fut arrivé à l'acte additionnel, il cracha dessus. Aussitôt l'un des factionnaires, croisant rapidement sa baïonnette, fit un mouvement pour la lui passer au travers du corps ; mais un bras d'enfant qui le poussa fit heureusement dévier le coup, et l'arme allant s'enfoncer avec fracas dans la porte, effleura la hanche de l'imprudent écolier, qui s'enfuit en laissant un pan de son habit pour toute dépouille à son assassin. Pendant ce temps-là, ses camarades s'étaient rués sur la maudite affiche, et après s'en être disputé les lambeaux, ils venaient les étaler dans la cour comme des trophées et recevoir leur part des bruyantes féli-

citations dont nous comblions à l'envi les héros de cette journée. Les plus vénérés d'entre nos professeurs hasardèrent quelques remontrances paternelles sur les affreux dangers auxquels nous nous exposions, et sur la terreur que le bruit de nos imprudences porterait dans nos familles. Mais l'exaltation produite en nous par une si périlleuse victoire nous aurait rendus sourds aux prédications d'un apôtre, s'il était venu nous prêcher l'obéissance passive, et surtout s'il avait essayé de nous contenir par la peur de la mort, comme le fit fort maladroitement notre principal, sans réfléchir que tous ses lieux communs sur la prudence, cette vertu aristotélique que nous accusions d'être tout aussi souvent mère de la lâcheté que de la sûreté, se trouvaient démentis à chaque page par les auteurs classiques dont il nous devait l'interprétation quotidienne. Aussi profitâmes-nous de la première occasion pour intercaler dans une amplification latine la belle réponse de Nisus à Euryale :

Est hîc, est animus lucis contemptor et istum
Qui letho bene credat emi quem poscit honorem.

Ces deux vers, par une coïncidence curieuse, furent un peu plus tard écrits en lettres d'or au-dessus de la porte du collége, où des emblèmes militaires, ingénieusement combinés, remplacèrent, après les Cent-Jours, cette aigle impériale que nous avions si fort

maltraitée. Un autre s'empara des belles paroles que Thraséas mourant adressait à Helvidius, et un troisième récita ces deux vers de Juvénal, en les accentuant de manière à faire ressortir la justesse de l'application :

> Summum crede nefas animam præferre pudori
> Et propter vitam vivendi perdere causas.

Ainsi nous nous étions affranchis, avec non moins de bonheur que de courage, de la double honte qu'on avait voulu nous infliger. L'acte additionnel avait été conspué, puis déchiré; l'aigle, défigurée par nos outrages, semblait abandonnée à son triste sort, et les factionnaires, qui ne pouvaient plus y voir un palladium sacré, ne nous regardaient plus de si mauvais œil. Chaque jour de nouveaux ordres arrivaient du ministère de la guerre pour presser le départ des régiments qui composaient la garnison, et à mesure que le département se dégarnissait de troupes, notre petit horizon politique semblait s'éclaircir un peu, et même nous commençâmes à croire que le parti de la tolérance avait définitivement prévalu, surtout quand nous sûmes que le général Rousseau avait défendu de renouveler toutes ces mesquines provocations qui, de toute manière, ne pouvaient que tourner à la honte des provocateurs. En effet, plusieurs jours se passèrent dans une espèce de trêve que tout annonçait devoir être

durable; nos professeurs, fatigués de la longue violence qu'ils s'étaient faite à eux-mêmes, égayaient leurs doctes leçons par des apostrophes individuelles pleines d'une familiarité enjouée; notre principal lui-même, qui depuis un mois avait paru si soucieux et si accablé, commençait à se dérider le front et reprenait peu à peu son hilarité toute doctorale, quand un nouvel orage, plus terrible qu'aucun des précédents, vint inopinément fondre sur nos têtes, et nous jeter en désespérés dans une détermination violente dont nos ennemis, non plus que nos amis, ne nous auraient jamais crus capables.

Au plus fort de notre trompeuse sécurité, pendant que nous profitions de notre congé du jeudi pour courir les champs, trois de nos camarades rentraient en ville avec des rameaux fleuris au chapeau, suivant notre coutume immémoriale à chaque retour de printemps; et les fleurs de ces rameaux étaient blanches parce que les prémices de la floraison champêtre ne sont pas d'une autre couleur. L'on venait de passer la garnison en revue sur la grande place, et ce spectacle, alors doublement intéressant pour la bourgeoisie prévoyante, avait attiré une foule assez nombreuse qui déjà s'était écoulée en partie. Mais il y restait encore plusieurs groupes d'officiers et de soldats, auxquels se mêlaient quelques fédérés qui gesticulaient avec véhémence et avaient l'air de montrer du doigt le malencontreux oiseau, qui faisait une si triste figure au-dessus de

notre porte. Le même objet semblait enflammer le zèle patriotique d'un grand gamin à mine patibulaire, récemment chassé du collége pour vol, et sorti de la boutique paternelle pour venir se signaler ce jour-là sur cette même place où, un an plus tard, il devait subir devant nous l'ignominie du carcan, avant d'aller prendre sa place parmi les forçats du bagne de Brest. Parmi les bourgeois associés à nos études, nul n'avait professé si hautement, quand il pouvait le faire sans danger, son mépris héréditaire pour ses condisciples paysans, et, depuis son expulsion, la conscience de son ignominie avait changé ce sentiment en une sorte de rage. Ce jour-là il crut avoir enfin trouvé une occasion sûre de l'assouvir. Du plus loin qu'il eut aperçu les trois écoliers qui passaient innocemment avec leurs fleurs blanches, il se mit à crier : *A bas les brigands!* et à exciter ses nombreux acolytes à se jeter sur eux. Pendant que deux d'entre les écoliers battaient précipitamment en retraite, l'intrépide Lemanach, resté seul au milieu d'une centaine d'agresseurs, en avait tout d'abord étendu trois ou quatre dans la poussière. Aucun n'osant, après un tel début, approcher pour le saisir corps à corps, on se mit à le pousser et à le frapper violemment par derrière, et lui, cédant à cette impulsion et la renforçant par son propre élan, se fit jour à coups de poing à travers les groupes compactes que la curiosité ou l'hostilité avait formés devant lui. Il y avait près d'un quart

d'heure qu'il soutenait cette lutte si prodigieusement inégale, sans que tous ces bras réunis eussent pu l'arrêter ou le terrasser, et déjà il touchait à l'autre bout de la place, par où son évasion eût été facile, quand un piquet de gendarmerie, commandé par un officier que le futur galérien était allé avertir, vint saisir par le collet notre champion tout haletant, et le conduisit, hué et escorté comme un malfaiteur, au corps-de-garde de la mairie.

A mesure que les écoliers rentraient en ville, ils étaient abordés dans la rue par des femmes du peuple qui leur racontaient, avec les exagérations de la bienveillance et de la peur, ce qui venait de se passer sur la grande place, en y ajoutant, les larmes aux yeux, leurs sinistres prévisions sur le sort réservé à notre pauvre camarade. A les en croire, une commission militaire devait le juger dans la nuit, et dès le lendemain il serait fusillé sur la Garenne.

Il y avait parmi nos ennemis des âmes assez fortement trempées pour ne pas reculer devant une pareille atrocité; mais nous savions aussi que, dans le régiment qui composait la garnison, les juges et les bourreaux eussent été également introuvables, sans parler de notre confiance dans la loyauté connue du général Rousseau, et nous regardions cette supposition comme injurieuse à son caractère, ce qui ne nous empêchait pas de redouter pour Lemanach, avant son élargissement, des traitements brutaux et ignominieux.

En effet, le bruit courut bientôt qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire dans le corps-de-garde; on avait entendu des jurements et des menaces, puis un bruit sourd suivi de gémissements qui semblaient échappés d'une poitrine humaine heurtée par quelque choc violent. Alors notre consternation fit place à une sorte de rage frénétique: les uns voulaient aller chercher du secours dans les campagnes voisines; les autres proposaient de se précipiter, avec de gros bâtons à la main, sur les baïonnettes qui défendaient les abords de l'Hôtel-de-Ville. Mais que pouvaient les emportements de notre zèle contre les précautions surabondantes qu'on avait prises contre nous? Des patrouilles circulaient dans toutes les rues; les soldats étaient sous les armes dans la cour de la grande caserne, tout prêts à secourir au besoin le poste qui gardait le prisonnier. D'ailleurs, notre principal nous assurait qu'on ne lui faisait aucun mal: lui-même s'était glissé, à la faveur de sa petite taille et de ses cheveux blancs, dans un groupe de fédérés et de femmes élégantes qui se pressaient à la porte pour voir le *brigand*, et il avait aperçu au fond du corps-de-garde Lemanach tranquillement couché sur un lit de camp, pendant que l'officier du poste s'entretenait amicalement avec lui.

Tous ces détails étaient vrais; mais il ignorait l'horrible scène qui avait précédé.

Il paraît que l'officier de gendarmerie, après avoir

mis son prisonnier en lieu sûr, était allé faire son rapport au préfet, et pour se donner les airs d'un homme qui sait étouffer les complots dans leur germe, avait transformé cette innocente bravade de trois enfants en une tentative criminelle pour renverser le gouvernement impérial. Non-seulement on eut la niaiserie de le croire, mais on en transmit l'avis officiel au général Cafarelli, qui commandait alors la treizième division militaire, et celui-ci crut à son tour devoir en informer sur-le-champ le ministre de la guerre dans une dépêche fort curieuse qui existe encore dans les archives du ministère. Du moment où l'acte en question se trouvait ainsi caractérisé, le châtiment, quel qu'il fût, devait en atteindre tous les auteurs, et comme deux d'entre eux avaient échappé à la poursuite des gendarmes, il fallait contraindre le troisième, *par tous les moyens possibles*, à dire les noms de ses complices.

Muni de ces incroyables instructions, le brutal inquisiteur entre dans le corps-de-garde et cherche des yeux son prisonnier, qui, épuisé par une lutte trop inégale et se soutenant à peine, s'était couché à côté d'un soldat sur un grabat militaire. « Te « voilà, brigand ! tu vas me dire sur-le-champ où « sont tes deux compagnons? — Je n'en sais rien. — « Mais tu sais leurs noms? — Oui, mais je ne les « dirai pas. » A ces mots, le gendarme le traîne par la jambe sur les carreaux, et lui assène dans la poitrine, comme il se relevait sur son séant, un coup

si violent de sa grosse botte qu'il lui coupa la respiration et la parole; puis il le foulait aux pieds dans tous les sens, comme s'il eût regretté de n'être pas quadrupède, pour avoir le plaisir de le fouler davantage, et il lui lançait alternativement des ruades dans le flanc gauche et dans le flanc droit, en hurlant toujours la même apostrophe : « Parleras-« tu, brigand? diras-tu leurs noms? — Jamais, » dit Lemanach en recueillant ses forces, « vous pouvez « m'achever si vous voulez ; » et à peine eut-il prononcé ces derniers mots que sa voix déjà bien faible fut étouffée par le sang qui sortait de sa bouche avec abondance. Le gendarme ne fut pas adouci par ce spectacle; il continua ses cris et ses coups qu'on entendait distinctement du dehors et qui attirèrent dans le corps-de-garde un bourgeois dont je tairai le nom par égard pour celui qui le porte aujourd'hui. Celui-là, plus raffiné dans son acharnement, se pencha sur Lemanach, qui ne résistait plus, afin de lui cracher de plus près au visage; puis il lui frappait les yeux et la bouche à coups de poing, comme l'aurait pu faire un sauvage, et en même temps il criait si fort qu'il réveilla l'officier du poste qui s'était endormi dans une chambre au-dessus. La lâcheté de ces deux bourreaux officieux lui souleva le cœur d'indignation; ils avaient beau répéter que c'était *un brigand*, *un séditieux*, *un rebelle pris en flagrant délit*, l'officier leur répliquait qu'il y avait des lois et des tribunaux pour le juger, que personne en

France n'avait le droit de mettre un accusé à la torture pour lui extorquer une dénonciation ou un aveu, et que quiconque se chargeait d'une si odieuse fonction était indigne de porter des épaulettes. En même temps, il les écarta tous deux d'un geste d'autorité, puis il aida leur victime à se replacer sur le lit de camp, en attendant qu'on statuât provisoirement sur son sort. Une heure après, l'ordre vint de le transférer à la prison du Petit-Couvent, et de l'enfermer sous les mêmes verroux que les malfaiteurs. Si cette translation avait eu lieu en plein jour, nous aurions pu suivre notre camarade à la trace de son sang; car il le crachait à pleine bouche sur tout le trajet qu'il eut à franchir, sans que pour cela son escorte lui montrât plus d'égards. Il n'en trouva pas davantage dans la prison, où le geôlier, à qui on avait probablement fait sa leçon d'avance, lui dit avec toute la dureté de sa profession que, s'il ne déclarait pas les noms de ses deux complices, il serait certainement fusillé dans huit jours. Bien que cette prophétie vînt d'un homme qui devait s'y connaître et qu'elle fût faite dans un lieu qui semblait mener à son accomplissement, Lemanach répondit aussi fermement que la première fois: « Je mourrai plutôt. »

Un pareil hôte était une bonne aubaine pour les autres détenus, qui s'amusaient de son inexpérience et en abusèrent pour le rançonner en vrais pirates, le pauvre malheureux ne croyant pas acheter trop cher le repos dont il avait besoin et la liberté de

prier avant de s'endormir. Le lendemain, dès le point du jour, leur orgie avait commencé, et le premier objet qu'il aperçut en se réveillant fut une des sinistres figures de la veille qui, tenant une bouteille d'eau-de-vie à la main, lui en offrit un verre en guise d'eau bénite, accompagnant son offre de propos obscènes et blasphématoires. Trois jours et trois nuits se passèrent dans cet état de souffrance morale, le geôlier, toujours impitoyable, répétant à chaque repas son sinistre avertissement, et Lemanach, toujours imperturbable, lui faisant chaque fois la même réponse.

Dans l'après-midi du troisième jour, comme il se sentait plus triste et plus découragé qu'à l'ordinaire, il s'était retiré dans un coin mal éclairé de sa prison pour penser à Dieu et pleurer à son aise, non pas sur lui-même, son sacrifice était fait, mais sur son vieux père, destiné peut-être à recevoir en même temps la nouvelle de son arrestation et celle de son exécution, quand tout à coup il fut tiré de sa rêverie par le bruit des clefs et des gonds, auquel succéda bientôt celui des sabres et des crosses de fusils sur les dalles du corridor; puis il entendit quelqu'un qui prononçait rudement et distinctement son nom. Quand il sut que c'étaient les gendarmes qui étaient arrivés pour le prendre, il ne douta point que sa dernière heure ne fût venue, et le silence qu'on leur avait enjoint de garder pour rendre ses angoisses plus poignantes le confirma de

plus en plus dans cette conviction. En franchissant le seuil de son cachot, il ne put s'empêcher de frissonner et de pâlir; l'officier qui commandait s'en aperçut, et on le vit sourire du succès de son stratagème. Arrivée à la hauteur de la grande place, l'escorte tourna brusquement à gauche dans cette direction. Une foule silencieuse et compatissante encombrait toutes les approches. Une bonne partie de la garnison était rangée sous les armes en face de la porte du collége, et formait une avenue de baïonnettes entre lesquelles on fit passer le prisonnier pour entrer dans la cour, où se déploya bientôt un autre genre d'appareil. On nous ordonna de sortir de nos classes respectives et de nous ranger le long des murs de manière à tout voir et à tout entendre. En effet, nous vîmes et nous entendîmes tout : nous vîmes notre camarade, l'air souffrant et le visage défait, promener un regard de triste adieu sur nous tous, puis essuyer les larmes de ses yeux pour mieux distinguer dans la foule ses amis qu'il croyait voir pour la dernière fois; et nous entendîmes notre principal lire la sentence par laquelle Lemanach était expulsé du collége de Vannes, exclu à jamais de l'Université impériale, et condamné à sortir de la ville dans les vingt-quatre heures. Nous ne concevions pas que sa voix pût, sans défaillir, se prêter à un ministère si odieux, et nous concevions encore moins qu'il pût ajouter à cette première inconvenance celle de prononcer un discours qui n'était

qu'une paraphrase boursouflée du propos vulgaire : *je vous l'avais bien dit*, consolation favorite de tous ceux en qui le besoin de dominer est plus fort que le besoin de compatir.

Lemanach, enfin rendu à la liberté, se jeta dans les bras de ses condisciples, et il y eut alors une scène trop attendrissante pour qu'on la laissât durer. Au bout de quelques minutes, il fut contraint de s'arracher à de trop vives émotions, et le lendemain on vint lui signifier l'ordre de partir sur-le-champ pour son village natal, où d'autres épreuves, presque aussi rudes que les premières, attendaient notre pauvre proscrit.

La paroisse où il était né appartenait à un canton qui avait accueilli avec engouement les trompeuses promesses de la révolution de 89, et n'avait jamais fait ni sacrifices ni vœux pour le succès de la chouannerie bretonne. Quelle consolation pouvait-il attendre d'une population si unanimement et si opiniâtrément hostile ? Malgré cette perspective peu attrayante, et malgré des vomissements de sang presque continuels qui durèrent plus de trois mois, il se mit en route le jour voulu, voyageant à petites journées à cause de sa faiblesse, et à pied à cause de sa pauvreté. Déjà il apercevait au loin le clocher de son village, et son cœur s'ouvrait d'avance aux émotions filiales qui allaient le dédommager de toutes ses misères. Mais cette dernière journée avait été plus fatigante que

les précédentes, et ses forces étaient épuisées; il entra dans une chaumière et demanda une tasse de lait d'un ton qui semblait devoir rendre le refus impossible : ce ne fut pas seulement un refus sec et brutal qu'il eut à essuyer, mais de plus la menace de lâcher sur lui le chien de la basse-cour, s'il ne déguerpissait sur-le-champ. Un peu plus loin, il salua des villageois de sa connaissance, qui au lieu de lui rendre son salut, le regardèrent de travers, en grommelant entre les dents des paroles de mauvais augure. Enfin il aperçut son vieux père assis sur le seuil de sa porte, les yeux fixés à terre et les mains jointes dans l'attitude de la consternation. A la vue de son fils, le vieillard tressaillit de surprise et de joie, et il sanglotait en l'embrassant. Ces sanglots firent soupçonner à Lemanach que son aventure était connue. En effet, il avait été devancé non point par la renommée, qui chemine très-lentement dans la Basse-Bretagne, mais par une dépêche officielle du préfet du département, qui semblait avoir juré de ne lui laisser de repos nulle part, pas même sous le toit paternel. Le malheur voulut que la paroisse eût alors pour pasteur un de ces prêtres constitutionnels souillés par le serment de 1790, et imparfaitement lavés de cette souillure par le concordat de 1802. Fidèle aux habitudes de servilité contractées par lui sous tous les régimes, il avait cru que dans son humble sphère il ne pouvait pas mieux faire sa cour au pouvoir qu'en se liguant avec lui

pour donner le coup de grâce à un pauvre écolier sans défense; et ce fut du haut de la chaire chrétienne, au prône de la grand'messe, qu'il le flétrit des qualifications les plus odieuses, ne doutant pas que le choix du jour et du lieu ne donnât à cette flétrissure tout l'effet d'une excommunication. Le malheureux vieillard était là, recevant chaque parole comme un coup de poignard au cœur. Voilà pourquoi son fils, en arrivant le lendemain, le trouva si consterné, et voilà aussi pourquoi, en mettant le pied dans la paroisse, il avait vu tous les visages se renfrogner à son approche.

Cependant trois jours de repos et d'épanchements réciproques commencèrent à leur donner l'espoir que la rage des persécuteurs et des dénonciateurs s'arrêterait là. Mais leur courte illusion fut détruite dès le lendemain par l'arrivée des gendarmes qui avaient ordre de faire comparaître Lemanach devant le maire de la commune. Celui-ci, conformément à ses instructions, lui signifia qu'il eût à choisir entre trois partis : ou de retourner au collége de Vannes, à condition de crier *vive l'empereur* au milieu de la cour, devant tous ses camarades, ou d'aller au lycée de Pontivy, à condition d'y faire une profession de foi politique qui rendît sa réception possible, ou enfin d'être enrôlé comme soldat pour le service de Sa Majesté l'Empereur. « Eh bien, » répondit le jeune homme, qui retrouva dans ce moment toute sa première énergie, « puisqu'on ne me laisse pas d'al-

« ternative entre le déshonneur et la conscription mi-
« litaire, je serai conscrit, mais je le serai à la ma-
« nière de tant d'autres; dès ce moment vous pouvez
« inscrire mon nom sur la liste des déserteurs. » En disant ces mots, il s'élança par une porte de derrière et gagna la forêt voisine, avant que les gendarmes, beaucoup moins lestes que lui, eussent eu le temps de se mettre à sa poursuite.

Dans l'état où il se trouvait alors, cette détermination équivalait à un sacrifice volontaire de la vie, et si son aventure ne fut pas couronnée par ce dénouement tragique, il le dut non pas à la révocation des instructions barbares transmises par ses persécuteurs et les nôtres, mais à l'humanité des gendarmes, qui lui firent savoir sous main que s'il voulait rentrer sous le toit paternel et s'en absenter seulement un jour par semaine, ils auraient soin de faire ce jour-là la visite domiciliaire qui leur était commandée, et de prolonger cette connivence aussi longtemps qu'elle serait jugée nécessaire pour le rétablissement de sa santé.

Maintenant je reviens au collége de Vannes et à l'impression profonde qu'y avait produite la série d'actes brutaux accomplis dans le corps-de-garde, dans la prison et sous nos yeux.

Pour que nos résolutions ne paraissent pas trop romanesques, il faut se souvenir que nous étions dans l'âge où les généreuses sympathies accaparent pour ainsi dire tout ce qu'il y a de chaleur dans

l'âme, avant que les mauvaises passions soient entrées en concurrence avec elles. De plus il ne faut pas oublier qu'en dehors du collége nous formions une sorte de petite république qui avait ses lois et ses coutumes traditionnelles; que l'autorité des professeurs, pleinement reconnue quand ils étaient en chaire, s'évanouissait comme une abstraction dès qu'ils en étaient descendus; que nos parents étaient trop éloignés pour exercer sur nous la moindre influence, et trop sûrs de leurs enfants pour s'inquiéter de l'usage qu'ils faisaient de leur indépendance. Ainsi abandonnés à nous-mêmes pour tout ce qui ne tenait pas immédiatement à l'ordre de nos études, nous étions privés de tous ces adages par lesquels la prudente vieillesse cherche à contenir l'impétuosité du jeune âge; mais nous avions quelque chose qui nous allait mieux que les lumières de l'expérience, je veux dire la conscience des égards qui étaient dus au désintéressement de nos opinions, et une perception très-vive du juste et de l'injuste.

Un étranger qui se serait mêlé aux groupes d'écoliers dans la soirée du jour où Lemanach eut à essuyer tant d'outrages et de mauvais traitements, serait resté ébahi de tout ce qu'il aurait vu et entendu : tous ces visages imberbes, pâles de colère encore plus que de consternation; les paysans à longue chevelure, la repliant sous leurs chapeaux à larges bords, comme pour s'apprêter à une lutte; ceux qui avaient le cœur le plus gonflé d'indignation, s'épanchant à mi-voix

devant un auditoire qui répondait par des gestes expressifs et quelquefois par des larmes que leur arrachait la rage autant que la pitié pour leur camarade; et, pendant ce temps-là, les femmes du peuple, sentinelles toujours vigilantes et dévouées, ayant l'œil à toutes les fenêtres qui s'ouvraient au-dessus de nos têtes, dans la crainte que quelqu'espion ne vînt recueillir nos paroles, qui, dans le fait, étaient hardies et compromettantes, car nous ne parlions de rien moins que d'une insurrection à main armée, et nous en parlions avec la pleine et ferme anticipation des conséquences qui pourraient retomber sur nos têtes.

Notre génération était trop rapprochée de celle qui avait fourni les victimes immolées par la révolution, pour que l'idée d'une mort violente et prématurée, par la main d'un soldat ou par celle d'un bourreau, ne nous fût pas dès longtemps devenue familière. Avec des âmes trempées et édifiées par de pareils souvenirs, avec des imaginations fraîchement montées par une sorte d'assimilation instinctive des écrivains de l'antiquité, quelle menace des hommes ou des lois eût été assez terrible pour nous faire subir avec résignation l'outrage qu'on venait de nous infliger à tous dans la personne de notre camarade? Sans être au courant des lois de police ni du code napoléonien, nous savions que ce n'était que par un monstrueux abus de pouvoir qu'on avait épuisé sur Lemanach tous les mauvais

traitements qu'une vieille rancune jusqu'alors impuissante avait pu imaginer. Les plus bornés d'entre nous comprenaient fort bien qu'une enquête aurait dû précéder le châtiment, et que le témoignage d'un gendarme ne suppléait pas aux formalités ordinaires. « De quoi donc, » s'écriait le plus mutin de ces petits orateurs, « de quoi ce gendarme pouvait-il « accuser son prisonnier? De s'être défendu seul « contre plus de cent agresseurs qui cherchaient à « l'épouvanter de leurs cris et à l'accabler de leur « nombre. Il n'avait pas vu autre chose; les fleurs « blanches qui avaient servi de prétexte à l'agres-« sion, avaient disparu avant son intervention. Et « quelle preuve avait-on des intentions séditieuses « des trois écoliers qui avaient arboré cette inno-« cente décoration? N'était-ce pas une coutume im-« mémoriale parmi nos devanciers, et les commis-« saires de police en avaient ils jamais pris ombrage « avant 1814? Fallait-il donc, pour leur plaire, sub-« stituer le pissenlit à la fleur du pommier et de « l'aubépine, et y aurait-il des familles proscrites « jusque dans le règne végétal? Dans ce cas, que « n'affichaient-ils leurs listes de proscriptions à notre « porte! » Car enfin Lemanach et ses compagnons avaient si peu songé à la cocarde blanche qu'ils ne comprirent pas d'abord la rumeur excitée par leur présence, et quand ils l'eurent comprise, l'un d'eux, proposant de rétrograder vers les champs pour ne pas se compromettre: « Non, » dit Lemanach, « ces

« polissons-là croiraient que nous avons peur « d'eux; » et ce fut ainsi qu'il alla donner tête baissée dans le piége.

Les témoins oculaires ne manquaient pas pour affirmer toutes ces circonstances sous la foi du serment, devant des juges, s'il y en avait eu, ou devant les autorités locales, si elles avaient été moins acharnées. Malheureusement il ne se trouva pas, dans toute la ville, un seul bourgeois assez généreux pour protester en notre nom contre ce flagrant déni de justice, ni assez compatissant pour hasarder une tentative d'intervention dans le corps-de-garde ou dans la prison. Fallait-il donc nous résigner débonnairement à de pareilles avanies, ou prendre sur nous-mêmes le redressement de nos griefs? Mais comment trouver parmi nous une tête assez forte et assez précoce pour mûrir un plan raisonnable de vengeance? En face d'ennemis aussi vigilants, aussi haineux et aussi bien organisés, lequel d'entre nous pouvait se flatter d'échapper longtemps aux brutalités dont notre camarade avait failli être la victime? Qui les empêcherait de transformer en crime d'état une parole indiscrète, ou même un geste, et de faire passer l'un après l'autre, sous les verges de leurs licteurs et sous les verroux de leur geôle, les élèves les plus suspects, c'est-à-dire les plus intelligents et les plus énergiques?

D'un autre côté, nous trouvions qu'il serait honteux d'abandonner la partie après ce qui venait de se

passer. On ne manquerait pas d'attribuer notre détermination à la peur, et notre dispersion rendrait impossible la seule vengeance qui nous fût douce, c'est-à-dire la vengeance collective.

Il fut donc résolu qu'à dater de ce jour, nous aurions l'air d'être parfaitement résignés à notre sort, et que nous resterions au collége pendant deux ou trois semaines de plus, c'est-à-dire tout le temps nécessaire à l'organisation de notre complot, lequel fut confié à un comité de trois ou quatre membres choisis parmi les élèves des classes supérieures.

CHAPITRE V.

Wir wollen seyn ein einzig Volk von Brüdern,
In Keiner Noth uns trennen und Gefahr.
Wir wollen trauen auf den höchsten Gott
Und uns nicht fürchten vor der Macht der Menschen.

Nous jurons d'être un peuple de frères, de rester unis dans toutes les misères et tous les dangers. Nous voulons placer notre confiance en Dieu, et ne jamais trembler devant la puissance des hommes.

SCHILLER, *Guillaume-Tell.*

La résolution d'en venir à une insurrection à main armée ne parut trop forte à aucun de nous ; car une pensée correspondante fermentait depuis longtemps dans toutes les têtes. Leur parti une fois pris, les plus ardents devinrent tout à coup

les plus calmes; les clameurs et les provocations cessèrent comme par enchantement. La discrétion fut inculquée comme un devoir sacré aux grands et aux petits, et observée par tous comme aurait pu l'être une consigne militaire par une légion de vétérans.

Tant qu'il ne s'était agi que de controverse, la classe de philosophie avait joué le principal rôle. Maintenant ce fut le tour de la classe de rhétorique, qui, ayant sur l'autre l'avantage d'exploiter les chefs-d'œuvre d'une littérature toute républicaine, se fit remarquer par son esprit de jour en jour plus mutin. D'ailleurs elle occupait le poste réputé le plus dangereux, ayant pour professeur le principal lui-même; car toutes les fois qu'il recevait des ordres ou des menaces de la préfecture, il commençait par les essayer sur les rhétoriciens qui étaient immédiatement sous sa main, et leurs réponses étaient presque toujours fières et emphatiques, parce qu'ils savaient qu'elles seraient répétées le lendemain dans tout le collége.

Cette classe eut en outre le monopole des professions de foi politiques, et de toutes les devises et formules qui circulaient parmi les élèves. Elle leur traduisait les passages de Tacite qui exprimaient le mieux leurs sentiments et leurs passions, et si l'original était imparfaitement rendu, l'accent du traducteur faisait le reste. Elle mettait en circulation les tirades de *Britannicus* qu'on lui faisait apprendre par cœur, et quand il fut question de fixer un minimum d'âge pour notre insurrection, la même classe fournit aux

enfants qu'on menaçait d'exclure, un argument poétique, de la plus haute autorité, dans ces fameux vers de Corneille, alors tout nouveaux pour eux :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Aussi le conspirateur en chef appartenait-il à la classe de rhétorique, ainsi que les deux élèves qui furent choisis plus tard pour officiers par leurs camarades; les autres classes ne fournirent que des sous-officiers et des soldats.

Cependant le comité chargé de toutes les mesures préparatoires, avançait rapidement en besogne. Nul n'ignorait dans le collége qu'il se tramait une conspiration dont chacun s'était fait d'avance le complice; mais on s'en rapportait, avec une confiance d'autant plus noble qu'elle était plus aveugle, aux trois ou quatre principaux meneurs, inexpérimentés comme le reste de leurs camarades, mais exaltés par la conscience du rôle sérieux qu'ils avaient à jouer, et puisant dans cette exaltation et leur inexpérience des déterminations hardies, devant lesquelles le simple bon sens aurait fait reculer des hommes faits.

La plus grande difficulté pour nous était de nous procurer des armes et des munitions. Nous avions d'abord espéré qu'en réunissant les sommes partielles que chacun pourrait prélever sur son trimestre, et en y joignant le produit de la vente de tous les objets de

quelque prix dont nous pouvions disposer, nous aurions de quoi faire face à toutes les dépenses que nécessiterait l'armement de trois cents élèves; mais quand il fallut en venir à l'exécution de ce projet, nous nous trouvâmes bien loin de compte. Non pas que les sacrifices pécuniaires coûtassent quelque chose à ceux qui étaient dans le cas d'en faire; mais nos opérations financières, devant être clandestines pour ne pas donner l'éveil à nos ennemis, furent entravées dès le début par les scrupules des bonnes âmes à qui nous nous adressions de préférence, et qui ne sachant que penser de cette multitude de transactions mystérieuses où nous cherchions à les faire tremper, finirent par nous traiter comme des voleurs qui avaient hâte de réaliser leurs profits illicites.

Nous fûmes harcelés par le même genre d'inquiétudes, quand nous entreprîmes d'acheter le plus clandestinement possible des armes et des munitions. Quelques-uns furent assez hardis pour tenter la probité ou plutôt la sobriété des soldats de la garnison, et assez adroits pour obtenir l'échange d'un paquet de cartouches contre un verre d'eau-de-vie ou une bouteille de cidre. Nous comptions dans nos rangs un certain nombre de joyeux compagnons, vrais diplomates de cabaret, qui se familiarisaient par instinct avec les jeunes conscrits et même avec les vieux soldats des régiments qui passaient par Vannes. Nous osâmes espérer que ceux-là nous procureraient quelques recrues, et peut-être aussi quelques fusils bien

conditionnés pour armer les braves qui devaient marcher en tête de notre petite colonne. Mais ici encore notre attente fut cruellement trompée. Deux ou trois désertions dont nous ne profitâmes pas, et cinq ou six fusils escamotés à de pauvres soldats ivres, qui s'étaient endormis sur la foi des traités, voilà quel fut le chétif résultat de nos périlleuses négociations.

Trop confiants pour nous laisser décourager par cet échec, nous décidâmes qu'à défaut de fusils de munition, nous nous contenterions de fusils de chasse et même de pistolets d'arçon ou de poche, et que nous ne dédaignerions aucune espèce d'arme offensive, quelque rouillée ou surannée qu'elle pût être, sauf à la remplacer par une meilleure quand l'occasion s'en présenterait.

Pendant que nous montions ainsi notre petit arsenal et que nous avisions au moyen de le transporter morceau par morceau hors de la ville, à la barbe des bourgeois et des sentinelles qui gardaient les portes, nous réfléchîmes qu'après avoir mis tous ces objets en lieu sûr, nous ne serions guère plus avancés qu'auparavant, si nous n'apprenions à manier nos armes militairement, et à imiter, autant que le permettrait un très court apprentissage, toutes ces évolutions auxquelles nous voyions dresser les conscrits à mesure qu'ils rejoignaient les cadres. Nous nous mîmes donc à nous lever au point du jour pour assister à leurs exercices, et ce spectacle devint pour un grand nom-

bre la première étude matinale. Chaque fois qu'on passait en revue les troupes de la garnison, nous nous portions en masse sur les promenades publiques, et nous ne dédaignâmes pas le profit que nous pouvions tirer des manœuvres de la garde nationale, tout en nous moquant de la figure grotesque qu'y faisaient deux ou trois gros pères de famille qui nous étaient particulièrement odieux.

Il nous semblait que tous ces exercices n'étaient pas tellement difficiles que nous ne pussions rivaliser en progrès avec tous ces bourgeois, si nous avions pu leur souffler les officiers instructeurs qui étaient chargés de leur éducation militaire; un simple sergent qui se fût occupé de nous deux heures par jour, nous eût été un trésor inappréciable. Mais de quel prétexte couvrir une pareille proposition, si nous étions assez hardis pour la faire? Et à supposer qu'elle fût acceptée, où trouver un lieu de réunion pour nos exercices clandestins? Évidemment les avantages étaient plus que balancés par les inconvénients, et si nous ne renonçâmes pas entièrement à cet extravagant projet, du moins nous le modifiâmes de manière à donner à son exécution toute l'apparence d'un jeu d'enfants.

Il y avait parmi les officiers de la garnison un Gascon plein de cœur et de loyauté, qui avait plus d'une fois exprimé devant nous, avec toute la franchise de son caractère et de sa profession, le dégoût que lui causait le stupide acharnement de nos persécuteurs. Il s'était assez familiarisé avec quelques-uns d'entre nous,

pour apprécier la candeur de notre enthousiasme et pour respecter en nous des convictions qui n'étaient pas les siennes. Il ne pouvait pas souffrir qu'un terroriste criât *vive l'Empereur*, et profanât sa chère cocarde tricolore, qu'il portait orgueilleusement à son front et qu'il aurait, je crois, volontiers portée sur son cœur. A force de lui entendre répéter ses témoignages d'énergique bienveillance, nous avions fini par le regarder comme notre protecteur et notre ami ; et si nous lui cachâmes d'abord nos projets, ce fut moins par défiance, que par la considération de l'embarras que lui ferait éprouver une pareille confidence.

Ce fut ce brave serviteur de l'empire qui devint à son insu le capitaine instructeur d'un bon nombre d'écoliers. Seulement ils ne recevaient leur instruction que de seconde main. Le plus jeune des membres du comité préparatoire vint lui dire un jour que le médecin lui avait prescrit, pour remède contre la faiblesse de sa constitution, le maniement journalier du sabre et du fusil, mais avec toute la dureté et la régularité qu'on imposait aux nouvelles recrues. Comme la maigreur et la pâleur du postulant donnaient assez de vraisemblance à son récit, et que d'ailleurs cette gymnastique de caserne était quelquefois employée comme supplément de traitement médical, l'arrangement fut immédiatement conclu, et dès le lendemain le maître et l'élève se trouvèrent dans la salle d'armes au point du jour, afin d'avoir le temps de prendre une bonne

leçon avant l'heure où les sous-officiers avaient coutume de s'y réunir.

Vers le crépuscule du soir, entre l'heure du souper et celle de la prière, le petit conspirateur faisait sa tournée, et, quand le tambour avait battu la retraite pour les soldats de la garnison, il alignait de son mieux, dans une chambre basse ou dans un corridor, une douzaine de champions armés de bâtons en guise de fusils, et il leur apprenait à croiser la baïonnette et à charger en douze temps, avec un sérieux que des spectateurs de sang-froid auraient trouvé bien risible. Quand la première escouade en avait assez, elle était remplacée par une seconde, et celle-ci par une troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'enrouement et la fatigue eussent éteint la voix et épuisé les forces du capitaine instructeur. Ce nouveau genre d'enseignement mutuel continua régulièrement tous les soirs, pendant plusieurs semaines, sans qu'un seul d'entre nous soupçonnât un instant combien il était ridicule et inapplicable au mode d'attaque et de défense que nous serions contraints d'adopter dans une guerre de partisans.

Cependant le comité d'insurrection, augmenté de deux nouveaux membres, dont l'activité nous fut d'autant plus profitable qu'ils n'étaient pas astreints à suivre les cours du collége, poursuivait ses préparatifs avec une discrétion vraiment incompréhensible. Rarement il lui arrivait de tenir ses séances deux fois de suite dans le même lieu : tantôt c'était dans un

grenier ou dans une mansarde mal éclairée de la ville ou des faubourgs, tantôt c'était en pleine campagne, au milieu d'une lande, dans un enfoncement ou derrière un buisson assez épais pour nous cacher. Tant que nous eûmes à délibérer sur la manière de nous procurer des armes, nos délibérations furent assez languissantes; mais quand nous eûmes mis en lieu sûr un certain nombre de fusils et de pistolets, avec une assez bonne provision de cartouches, que plusieurs élèves initiés à la marche générale du complot travaillaient à augmenter tous les jours ou plutôt toutes les nuits; quand les émissaires que nous avions envoyés dans les campagnes voisines nous eurent assuré qu'il restait encore une assez grande quantité d'armes dans les chaumières, et que les paysans, menacés de fouille domiciliaire et de confiscation, ne demandaient pas mieux que de nous les livrer, alors nous décidâmes joyeusement et unanimement qu'il n'y avait plus lieu à s'occuper de cette difficulté, et nous abordâmes la grande question, celle dont la solution était depuis longtemps préparée par la violence même que nous nous étions faite pour ne pas la résoudre dès le premier jour.

L'idée d'arborer un drapeau blanc au milieu d'une lande et de nous déclarer en insurrection contre un gouvernement qui comptait dans le département même plusieurs milliers de défenseurs disciplinés, sans compter ceux qui ne l'étaient pas, était par trop absurde pour être proposée sérieusement; c'était bon

dans le premier moment de colère, quand les traitements brutaux infligés à Lemanach avaient porté notre exaspération à son comble. Mais quand nous fûmes assez de sang-froid pour comparer nos ressources, y compris celles du désespoir, avec les forces dont nos adversaires disposaient encore, nous jugeâmes qu'il était plus sage d'attendre que le départ des régiments destinés à faire partie de la grande armée les eût réduites à des proportions moins formidables. Ce départ, si impatiemment attendu par nous, eut enfin lieu vers la fin d'avril, aux cris mille fois répétés de *vive l'Empereur!* et sans accompagnement de ce mélange de vociférations et de malédictions que nous avions entendu proférer à d'autres. On distinguait parmi eux plusieurs vétérans à double et triple chevron, que leurs billets de logement avaient mis en contact avec les écoliers, et qui, à force de partager notre chère frugale et de nous raconter leurs exploits, avaient fini par si bien conquérir notre sympathie, que nos dissidences politiques avaient été momentanément oubliées. Nous les conduisîmes amicalement sur la grande route de Rennes, nous les quittâmes en faisant des vœux, sinon pour le succès de leur cause, au moins pour leur préservation personnelle, puis ils s'acheminèrent gaiement et pleins d'espérance vers le champ funèbre de Waterloo.

Quant à nous, nous délibérâmes dès le lendemain sur le parti qu'il y avait à tirer de leur éloignement.

Ce qui restait de troupes régulières, de gardes na-

tionaux, de fédérés, de douaniers et de gendarmes dans la seule ville de Vannes, était plus que suffisant pour nous écraser d'un seul coup, lors même que le nombre des élèves en état de porter les armes, au lieu de ne s'élever qu'à trois cent cinquante, eût été quatre fois plus considérable. Il n'y avait donc de salut pour nous que dans la coopération immédiate des populations rurales, et, pour l'obtenir, il fallait débuter par un coup d'éclat qui frappât assez les imaginations pour déterminer un soulèvement général dans les campagnes.

Après une longue délibération, il fut décidé qu'on tenterait l'escalade du fort Penthièvre qui ferme l'entrée de la presqu'île de Quiberon, et qui, n'étant défendu que par une faible garnison de vétérans, pour la plupart invalides, serait facile à surprendre par les mêmes moyens qui avaient réussi en 1795 à quelques soldats de l'armée républicaine, qui n'étaient ni plus lestes ni plus déterminés que les nôtres. Une marche rapide à travers champs, par une nuit qu'on choisirait exprès bien obscure, nous y mènerait aisément en six heures, et nous aurions le temps de monter à l'assaut et peut-être même d'extorquer une capitulation, avant que le soleil, trahissant notre dénuement, fît découvrir à nos ennemis que parmi les assaillants il y en avait à peine un sur dix qui eût un bon fusil à la main ou de la barbe au menton.

On devait préparer des échelles et des vivres pour le corps expéditionnaire dans les villages les plus voi-

sins de la forteresse ; et comme nous étions persuadés qu'elle renfermait des armes et des munitions en assez grande abondance pour armer et approvisionner, non-seulement ceux d'entre nous qui seraient venus les mains vides, mais en outre tous les volontaires qu'attirerait le retentissement de nos salves d'artillerie après la victoire, nous réglâmes d'avance le programme de notre procession triomphale à travers les paroisses circonvoisines dont les sympathies nous étaient assurées, et dont le concours serait immanquable si nous parvenions à les électriser par un premier succès.

Notre plan une fois arrêté, nous comprîmes instinctivement que la réussite dépendait au moins autant de l'unité de direction que de la vigueur de l'exécution, et nous regardâmes autour de nous pour élire un chef. Mais aucun de ceux à qui le commandement fut offert n'eut le courage de l'accepter ; tous insistaient sur la nécessité d'avoir un homme spécial, qui sût mettre en pratique nos théories d'insurrection et qui eût par-devers lui un fonds d'expérience immédiatement applicable à nos extravagants projets.

Un des membres du comité, le même qui prenait sa leçon d'armes tous les matins à la caserne pour la répéter ensuite tous les soirs à ses camarades, proposa naïvement de faire des ouvertures à l'officier gascon dont j'ai parlé plus haut ; et comme la naïveté de ses collègues égalait la sienne, cette idée leur parut très-lumineuse, et lui-même fut chargé d'entamer cette incroyable négociation.

On se figurerait difficilement la surprise de cet honnête lieutenant quand il entendit sortir de la bouche d'un enfant de seize ans l'offre d'un commandement militaire pour une expédition dont la seule pensée lui était une preuve de la folie de ceux qui l'avaient conçue. Il demeura d'abord tout interdit, non pas d'horreur, ce qui eût été plus conforme aux règlements, mais plutôt d'admiration et de pitié, de pitié pour notre âge et d'admiration pour notre audace. Sans affecter d'être offensé de nos doutes sur sa fidélité à l'empereur, il répondit avec autant de douceur que de franchise qu'il était lié à la cause que nous voulions combattre, par des souvenirs qu'il ne désavouerait jamais, et par des serments que nulle tentation ne lui ferait violer. « Vous avez eu tort de « me faire cette confidence, » ajouta-t-il d'une voix altérée ; « vous deviez savoir qu'en ne vous dénonçant « pas, non-seulement je manque à mon devoir, mais « je m'expose à être ignominieusement fusillé à la « tête de mon régiment. N'importe, vous n'avez rien « à craindre de moi, excepté sur le champ de bataille « où je devrai exécuter les ordres de mes chefs. »

Il ne put pas continuer, l'attendrissement qu'il avait en vain cherché à cacher par un ton de voix plus rude, lui coupa la parole, et les larmes lui jaillirent des yeux malgré lui. Redoublant alors de caresses et d'instances, il prenait les mains de son jeune interlocuteur dans les siennes et le suppliait de mettre sous les yeux de ses camarades tous les dangers de cet extravagant projet, et de leur persuader d'y renoncer dans

l'intérêt même de la cause à laquelle ils allaient se sacrifier. Mais l'élève répondait toujours que la détermination prise était irrévocable, et l'officier, dont l'étonnement ne faisait que croître à chaque réponse, ne put s'empêcher de s'écrier : « Pauvres enfants ! « comme je voudrais être libre ! comme je serais fier « de vous commander et de partager votre enthou- « siasme et vos périls ! Mais c'est impossible, nous « n'en reparlerons plus, n'est-ce pas ? Adieu, mon « jeune ami. Dorénavant nos leçons du matin n'au- « ront plus lieu : maintenant que je sais l'usage que « vous voulez en faire, je serais coupable de les con- « tinuer. » Puis il s'éloigna précipitamment, et cette entrevue fut la dernière qu'ils eurent ensemble.

Quand le négociateur rendit compte de cette touchante mais infructueuse conversation, ses camarades frémirent à l'idée du danger qu'ils avaient couru ; car ils avaient ignoré jusque-là que la non-révélation d'un complot dirigé contre le gouvernement impérial était punie aussi sévèrement que la trahison, et que quiconque recevait nos confidences était par cela même exposé à une condamnation capitale. Dès lors, notre choix, si nous persistions à vouloir en faire un hors de nos rangs, se trouvait enfermé dans de bien étroites limites, sans parler des qualités incompatibles que nous désirions trouver réunies dans le même homme. Nous voulions qu'il fût à la fois enthousiaste et expérimenté, qu'il eût le cœur ardent et la tête froide, et surtout qu'il eût l'âme assez belle pour deviner par

notre seul accent que nous n'étions pas des traîtres.

Un homme se rencontra cependant qui remplissait et au-delà toutes ces conditions, et nous n'eûmes pas à l'aller chercher bien loin, car le chevalier de Margadel occupait un château que nous pouvions apercevoir du lieu même où se tenaient nos délibérations. C'était un gentilhomme Lorrain, qui avait servi avec distinction dans les guerres de la Vendée, et qui avait conquis sur le champ de bataille tous ses grades, jusqu'à celui de major de division qu'il occupait au moment de la dernière pacification. Son air martial, sa taille presque gigantesque, ses grands yeux noirs pleins de feu, sa parole ferme et sonore, et surtout sa blessure dont il boitait encore un peu, en avaient fait depuis longtemps un personnage intéressant pour ceux d'entre nous qui avaient entendu parler de ses exploits. Mais quand nous sûmes qu'il avait commencé sa carrière, que nous trouvions si belle, d'une manière assez analogue à celle dont nous voulions commencer la nôtre, et que lui aussi s'était échappé du collége pour combattre avec ses cinq frères sous ce même drapeau que nous voulions arborer, nous comptâmes sur sa sympathie aussi sûrement que si elle nous avait été promise par le ciel, et nous décidâmes que les cinq membres du comité se rendraient le lendemain soir à son domicile pour lui soumettre tous nos projets, et lui en offrir la suprême direction.

Quand nous l'abordâmes, il se promenait seul sur la terrasse de son jardin, et, comme il faisait presque

nuit, il ne sut pas trop d'abord à quelle espèce de gens il avait affaire, et il accueillit assez mal nos premières ouvertures, qui, à dire vrai, furent plutôt balbutiées que distinctement articulées. Mais la réserve systématique qu'il s'était imposée depuis qu'il savait que la police épiait toutes ses démarches, ne tint pas deux minutes contre des protestations aussi franchement accentuées que l'étaient les nôtres, et quand nous lui dîmes que nous traitions au nom des écoliers du collége dont nous avions eu peine à contenir jusque-là l'impatience, non-seulement il ne craignit plus d'épancher son noble cœur dans les nôtres, mais il nous mit au courant des préparatifs d'insurrection qui se poursuivaient avec activité sur plusieurs points du département, et il nous montra la nécessité de lier nos opérations avec celles du conseil supérieur dont il était membre, et auprès duquel il offrit de nous servir d'intermédiaire ; ce qui fut subi plutôt qu'accepté par nous, car déjà la patience de nos camarades était à bout, et leurs murmures contre le comité directeur n'avaient été apaisés tout récemment que par la promesse d'un très-prochain départ.

A cela près, notre entrevue avec M. de Margadel fut on ne peut plus satisfaisante. Au bout d'une demi-heure il avait déjà pris avec nous ce ton de familiarité affectueuse et presque paternelle qu'il étendit plus tard à toute la compagnie, sans distinction de grade ni de costume, quand elle fut entrée en campagne sous ses auspices. Nous prîmes congé de ce brave gentilhomme

comme d'un guide que le ciel venait de nous envoyer, et notre émotion fut partagée non-seulement par lui, mais encore par sa noble et courageuse compagne, à qui la joie de voir des enfants si naïvement exaltés sembla faire perdre de vue pour un instant les cruelles épreuves dont elle pressentait l'approche.

Près de trois mortelles semaines s'écoulèrent entre le jour où cette nouvelle perspective s'ouvrit devant nous, et celui où fut donné l'ordre du départ. Que de tourments furent suscités au comité directeur dans cet intervalle ! Nous avions beau donner à entendre aux plus impatients que notre complot, jusqu'alors isolé, se liait à une grande combinaison qui n'était pas encore mûre, on nous répondait qu'il valait mieux attendre cette coopération dans la forêt de Camorh, au milieu des sangliers, que dans une ville ennemie, au milieu de gens qui, sur le moindre indice, ne manqueraient pas de s'assurer de tous les élèves suspects, dussent leurs cachots en être encombrés. Nous savions mieux que personne à quel point cette défiance était fondée ; nous allions de nuit conférer avec le chevalier de Margadel sur les dangers qu'entraînerait pour nous un plus long délai, sur l'impossibilité de tenir si longtemps secrète une conjuration où il y avait tant de complices d'un âge si peu rassurant, et nous le pressions de faire part de nos inquiétudes au conseil supérieur et d'obtenir son assentiment à une explosion immédiate de notre part. Il promettait volontiers de se rendre l'organe de nos remontrances, et même de

les appuyer; mais les jours et les délibérations se succédaient sans apporter aucun dénouement à la crise qui nous tenait dans une agitation fiévreuse. Fatigués de tous ces ajournements, plusieurs élèves, qui se croyaient plus compromis et plus observés que les autres, prirent le parti de se soustraire pour un temps à la surveillance dont ils s'imaginaient être l'objet, et firent une rapide tournée de paroisse en paroisse, de manière à dépister les gendarmes si la police avait la fantaisie d'en envoyer à leur poursuite.

A leur retour, ils nous racontèrent des choses fort importantes. Partout ils avaient trouvé les paroisses s'organisant sous leurs chefs respectifs et attendant le signal de l'insurrection avec autant d'impatience que nous; seulement elles ne la manifestaient pas au-dehors. A voir le calme profond qui régnait dans les hameaux en plein jour et l'activité avec laquelle on se livrait aux travaux des champs depuis le matin jusqu'au soir, un observateur étranger, qui aurait ignoré les habitudes de dissimulation contractées par le paysan Breton pendant les guerres de la chouannerie, aurait pris les habitants de cette contrée pour les plus pacifiques des hommes. Et, en effet, nos camarades avaient rencontré plus d'un espion, encore novice dans le métier, qui, après avoir rôdé autour des chaumières, rentrait en ville à la nuit tombante en se frottant les mains de satisfaction, et tout préoccupé du bon témoignage qu'il allait rendre des populations rurales et de lui-même. Mais quand l'*An-*

gelus avait sonné, les symptômes d'hostilités prochaines reparaissaient partout : c'étaient des capitaines de paroisse qui faisaient leur ronde, ou des soldats Morbihannais qui avaient déserté leur régiment avec ou sans leurs armes, soit par dévouement, soit pour ne pas encourir les malédictions de leurs familles ; dans l'intérieur des maisons, on réparait les fusils rouillés qui avaient servi aux chouans de la précédente génération, et on apprenait aux enfants à faire des cartouches. Quant aux femmes, on leur donnait, ou plutôt elles prenaient spontanément une tâche plus appropriée à leur vocation naturelle. Celles du même village se réunissaient avant le jour pour s'acheminer ensemble vers quelque chapelle plus particulièrement consacrée à la sainte Vierge ou au patron de la paroisse, et, au lever du soleil, on apercevait ces processions partielles qui se joignaient ou se croisaient dans une lande ou dans un chemin creux, recommençant leur chapelet quand il était fini, et priant à voix basse, autant que cela était compatible avec le besoin qu'elles avaient de prier ensemble.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de la grande nouvelle que nous avions nous-mêmes à annoncer à ceux qui nous apportaient ces intéressants détails. Nous venions enfin d'obtenir la fixation du jour où nous entrerions en campagne, et cela par suite de l'indiscrétion, ou plutôt de l'humanité d'un employé de la préfecture, qui nous apprit qu'on s'occupait dans les bureaux à dresser une espèce de liste

de proscription, sur laquelle étaient portés quarante ou cinquante élèves désignés aux autorités locales comme les plus turbulents et les plus incorrigibles. Il n'était pas question de procéder contre eux par des voies de police universitaire, comme on avait fait à l'égard de Lemanach ; on nous assurait que le parti était pris de les garrotter deux à deux comme des forçats, et de les faire partir sous bonne escorte pour Belle-Isle, où ils seraient tous, sans distinction d'âge, incorporés dans les bataillons coloniaux.

Ce n'était pas sous le régime impérial qu'une pareille menace pouvait être regardée comme une plaisanterie. Nous savions en détail l'histoire des séminaristes de Gand, persécutés comme nous par les agents brutaux d'un pouvoir irresponsable, puis, par un décret rendu *ab irato*, transformés en soldats d'artillerie au mépris de toutes les incompatibilités canoniques, et condamnés à servir de leurs bras et de leur sang celui qui les arrachait violemment du pied des autels. Pour que cette leçon ne fût pas perdue pour nous, nous résolûmes de partir dès le mercredi suivant, et nous fîmes en toute hâte nos préparatifs tant spirituels que matériels pour ce jour-là.

Si nos ennemis avaient été dans l'habitude de fréquenter les églises, ils en auraient assez vu pour soupçonner que quelque chose d'extraordinaire mettait toutes ces jeunes consciences en émoi. Les confessionnaux étaient obsédés comme aux approches d'une première communion. Mais on ne voyait pas sur les

physionomies cette sérénité angélique et cet air de transfiguration qui, ce jour-là, donne une sorte de beauté aux plus laids. Cette fois la plupart des pénitents avaient un air dur et soucieux, et des préoccupations étrangères à l'objet qui les amenait là. Les plus scrupuleux crurent devoir faire part à leurs confesseurs et du complot qui se tramait, et de la part active qu'ils comptaient prendre à son dénouement. Le clergé, à notre grand étonnement, je dirais presque à notre grand scandale, fut à peu près unanime dans son improbation. Sans prendre à la lettre les paroles du catéchisme impérial qui menaçaient de la damnation éternelle quiconque refusait obéissance à Sa Majesté l'Empereur, et interprétant dans le sens d'une soumission purement passive l'épître de saint Paul aux Romains, il nous disait de rendre à César ce qui était à César, aussi longtemps que César ne nous empêcherait pas de rendre à Dieu ce qui était à Dieu. Puis on nous mettait pathétiquement sous les yeux l'autorité paternelle méconnue et toutes les conséquences désastreuses de notre insurrection, pour nous qui serions peut-être exterminés, pour nos familles qui seraient persécutées, et surtout pour le diocèse qui n'aurait plus où recruter des successeurs à cette génération de prêtres-martyrs qui s'éteignait rapidement. A vrai dire, cette dernière considération était d'un plus grand poids que toutes les autres auprès de nos pères spirituels. Ils craignaient par-dessus tout que la vigne du Seigneur, après avoir été longtemps en friche, puis

labourée par un petit nombre d'ouvriers infirmes, ne perdît encore le fruit de leur labeur; et, pour éviter ce malheur, que nulle victoire achetée par notre sang ne pouvait compenser à leurs yeux, ils eurent recours à tous les arguments que leur raison et leur cœur purent leur suggérer. Il y eut plusieurs scènes attendrissantes de ce genre entre l'aumônier du petit couvent et ses pénitents. Plus de la moitié des écoliers du collége se confessait à lui, et il était pour chacun, mais particulièrement pour les pauvres, un conseiller, un protecteur et un père. C'était lui qui avait monté nos têtes et embrasé nos cœurs par ses récits enthousiastes sur l'Espagne et sur les Espagnols. Contre un pouvoir en guerre ouverte avec la religion, il aurait prêché et même marché un crucifix à la main. Mais tant que l'Arche sainte serait respectée, il voulait rester en paix même avec les Philistins; ce qui ne veut pas dire qu'il rangeât l'insurrection contre n'importe quel pouvoir dans la catégorie des péchés mortels; au contraire, il nous laissa libres de partir ou de rester, et, après avoir épuisé les remontrances paternelles, il n'employa plus pour nous retenir que les larmes dont il accompagna sa dernière bénédiction. Le ton duquel se faisaient tous les aveux relatifs à notre grande affaire lui disait assez que, sur ce point, la contrition était impossible, et que ces petits pécheurs endurcis avaient pris leur parti de mourir dans l'impénitence finale.

Nos consciences étant ainsi tranquillisées sur le

passé, nous voulûmes les enchaîner pour l'avenir par un serment de fidélité réciproque. Nous n'aurions pas mieux demandé que de faire la chose dans une église en plein jour, ou bien le soir dans une vieille chapelle en ruine sur le bord de la mer. Mais cette idée fut rejetée par les plus sages comme un défi par trop imprudent à la vigilance des autorités locales, et il fut décidé qu'au lieu de nous réunir la nuit dans une enceinte spécialement consacrée à la prière, nous nous donnerions rendez-vous à midi dans l'étage supérieur d'une maison fort obscure de la rue de la Préfecture, presqu'en face des bureaux où nous étions persuadés que le pacha du département dressait ses listes de proscription.

Un autel fut improvisé dans une mauvaise chambre où ne pénétrait pas un seul rayon de soleil; un crucifix emprunté sous le plus spécieux des prétextes, fut placé entre quatre cierges furtivement introduits pendant la nuit précédente. C'était comme une répétition des cérémonies pieuses par leur objet, souvent funèbres par leur dénouement, auxquelles plusieurs d'entre nous se souvenaient d'avoir assisté dans leur enfance, quand le prêtre descendait de l'autel pour monter à l'échafaud. Il était impossible de n'être pas frappé de cette ressemblance et de ne pas y penser sérieusement. Aussi la plupart éprouvèrent-ils un saisissement involontaire soit en entrant dans ce réduit, soit au moment d'étendre la main sur l'Évangile. Nous étions recueillis comme dans un sanctuaire,

et il y en eut pour qui l'illusion fut si complète, qu'après avoir tendu la main comme pour prendre de l'eau bénite, ils faisaient machinalement le signe de la croix.

Le principal officiant était le séminariste Bainvel, notre futur lieutenant, qui, avec sa tonsure et son costume quasi-ecclésiastique, donnait une sorte d'empreinte religieuse à la cérémonie. C'était lui qui tenait dans ses mains la formule du serment que nous avions rédigée d'avance, et qui la présentait aux récipiendaires à mesure qu'ils venaient l'un après l'autre s'agenouiller devant l'autel. Il n'y en eut pas un qui n'en articulât toutes les paroles fermement et nettement. Elles n'étaient ni prolixes ni emphatiques, et le rédacteur les avait parfaitement adaptées aux personnes et aux circonstances. Nous jurions *de ne jamais pactiser avec l'usurpation*, *et de mourir*, *s'il le fallait*, *plutôt que d'abandonner nos camarades*. La première clause n'était pas, comme on pourrait le croire, la contre-partie du serment par lequel les fédérés avaient voué une haine éternelle aux Bourbons ; c'était encore un emprunt fait à nos auteurs classiques, une prétention, puérile si l'on veut, de haïr aussi vigoureusement qu'Annibal et de commencer comme lui nos hostilités dès l'enfance. La seconde clause, qui suffirait à elle seule pour ennoblir notre insurrection, n'était autre chose que l'expression sacramentelle du sentiment profond et sérieux qui, aux approches du danger commun, avait remplacé

entre nous la camaraderie de collége, et qui, au bivouac et sur le champ de bataille, devait offrir le touchant spectacle d'une fraternité à la fois chrétienne et militaire.

Comme la cérémonie touchait à sa fin, un élève de très-grande taille, et dont la figure pâle et douce était empreinte de cette mélancolie religieuse qui caractérise la population Bretonne, se fit jour à travers le groupe fort serré qui le séparait de l'autel et qu'il dominait de toute la tête. C'était un de ceux qui par fierté nationale n'avaient jamais voulu substituer l'habit bourgeois à leur costume de paysan et qui continuaient de porter leur longue chevelure sous le chapeau à larges bords. Il était accompagné de son frère, qui était de même âge et de même taille que lui, et qui, l'année précédente, avait été choisi par nous, à cause de sa mine imposante, pour présider à nos premiers essais d'exercice militaire. Maintenant il portait l'habit ecclésiastique, sous lequel nous eûmes d'abord quelque peine à reconnaître celui que nous appelions entre nous *le grand Nicolas*. Sa popularité, qu'il devait presque autant à ses qualités physiques qu'à ses qualités morales, eût été pour son frère un héritage très-facile à recueillir, si une longue maladie n'avait empêché ce dernier d'arriver à temps dans les classes supérieures. Il y avait entre eux une ressemblance qui avait donné lieu à des méprises quotidiennes, même dans la maison maternelle. Nés le même jour et allaités par le même sein, ils avaient grandi ensemble sous

les mêmes influences, étudié ensemble sous les mêmes maîtres, fréquenté les mêmes églises et les mêmes écoles et longtemps marché de front dans la même carrière. Tous deux s'étaient acquis le genre de popularité que donne la force quand elle est mise au service des faibles. Aussi, dans nos fêtes et dans nos promenades militaires, étions-nous fiers de les voir marcher à notre tête.

Ce jour-là ce ne fut pas de la fierté que nous éprouvâmes, mais un profond attendrissement, quand nous les vîmes s'agenouiller l'un à côté de l'autre devant l'autel, et surtout quand nous sûmes comment celui des deux que nous avions perdu de vue depuis un an et que nous croyions irrévocablement engagé dans les ordres, avait été amené là. Son frère était allé lui faire ses adieux la veille, et lui en avait dit assez pour lui faire prendre son parti sur-le-champ. Dès la nuit suivante il s'était évadé par-dessus les murs du séminaire, et à quelques heures de là ils venaient tous deux, plus tendrement unis que jamais, jurer avec nous *de ne jamais pactiser avec l'usurpation, et de mourir, s'il le fallait, plutôt que d'abandonner leurs camarades*. Et leurs visages naturellement pâles le devinrent encore davantage quand ils prononcèrent cette formule, et leurs mains parurent trembler quand ils les posèrent ensemble sur l'Évangile ; mais c'étaient une pâleur et un tremblement auxquels la mélancolique fierté de leurs physionomies donnait leur véritable signification. Leur regard

avait quelque chose de triste et de fixe, comme s'ils avaient eu le pressentiment du sort commun qui les attendait.

Après eux parurent, les derniers de tous, deux ou trois élèves des plus joyeux et des plus bruyants, dont nous eûmes bien de la peine à contenir la pétulance, et qui ne se possédaient plus de joie depuis qu'ils se voyaient enfin à la veille d'entrer en campagne. Pour eux la prestation du serment, même au milieu de cet imposant appareil, n'était pour ainsi dire qu'une fête préliminaire à laquelle ils venaient prendre part, beaucoup moins pour donner ou recevoir des garanties, que pour donner et recevoir des félicitations et des accolades fraternelles, et pour se faire répéter par le plus de voix possible que le grand jour était venu et qu'enfin c'était tout de bon qu'on allait commencer. Le plus ardent de cette petite bande était Le Tiec qui s'était acquis depuis peu une grande popularité dans le collége, dont il était le barde et le chansonnier. Dans nos danses, dans nos fêtes et dans nos promenades, c'était toujours lui qui jouait le rôle de coryphée, et sa mémoire le servait si bien dans les circonstances les plus imprévues, et il avait parfois l'air si inspiré, qu'il nous faisait l'effet d'un improvisateur. Nous ne concevions pas où il avait pu apprendre cette variété de chansons que sa mémoire lui fournissait à point nommé pour toutes les occasions; et notre surprise fut encore plus grande, quand plus tard il égayait nos bivouacs et animait nos marches noc-

turnes, et surtout quand il entonnait ses hymnes de fidélité et de liberté sur le champ de bataille et jusque sous le feu du canon ennemi, qui finit par lui être fatal.

Certes, on ne put pas dire que notre Tyrtée eût, en prêtant son serment, le moindre pressentiment de son sort, car il y procéda sans recueillement et sans façon, avec l'impétueuse étourderie d'un enfant; et bien que cette impétuosité contrastât on ne peut davantage avec la résignation fière et concentrée de la plupart de ses condisciples, il n'en était pas moins aussi, lui, un type très-reconnaissable de la race Bretonne, un type qu'on retrouve avec tous ces caractères dans certains cantons de la Basse-Bretagne, dans le pays de Guiscriff dont il était originaire et qu'il représentait à merveille par sa verve poétique, par sa passion pour le chant et pour la danse, et par la gaieté avec laquelle il affrontait les plus grands dangers.

Enfin ce mercredi tant désiré arriva sans qu'une seule indiscrétion eût été commise, ou du moins sans qu'aucune indiscrétion eût amené de fâcheuses conséquences. Depuis quarante-huit heures plus de trois cents élèves étaient dans le secret, et nous qui croyions fermement à la liste de proscription dressée par le préfet, et qui avions toujours cette épée de Damoclès suspendue sur nos têtes, nous commencions à sentir que le pavé de Vannes nous brûlait les pieds. Aussi les meneurs prirent-ils la précaution de découcher les deux ou trois dernières nuits; puis ils

revenaient en ville de grand matin pour faire leur tournée définitive dans les chambrées et mettre à la raison les élèves en bas âge qui voulaient bon gré mal gré faire partie de l'expédition. On ne se figure pas toutes les scènes comiques et touchantes auxquelles ce triage donna lieu : les uns recouraient à des ruses grossières pour exhausser leur petite taille et faciliter le succès du mensonge par lequel ils déguisaient leur âge; les autres, apostrophant le plus jeune des inspecteurs, lui demandaient, avec un accent de colère enfantine, s'ils n'étaient pas aussi capables que lui de supporter les fatigues d'une campagne. Les plus dociles se résignèrent en pleurant, mais il y en eut qui déclarèrent nettement leur résolution de partir malgré nous, et ils tinrent parole.

Dès le point du jour, chacun fut sur pied pour achever ses préparatifs et assister à la première messe. Il fallait voir ces groupes de visages radieux s'acheminant vers l'église, et leurs attitudes de dévotion et de recueillement dans le sanctuaire; il fallait voir l'air insouciant et dégagé dont nous nous promenions sur la grande place devant les soldats et les bourgeois, à la barbe desquels nous chantions des versets de psaumes appropriés à la circonstance. L'un chantait à tue-tête : *Lætatus sum in his, quæ dicta sunt mihi;* un autre récitait à haute voix le commencement du psaume 143 : *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum.* Notre barde Le Tiec trouvait plus plaisant

de puiser dans le répertoire de nos ennemis, qui furent tout ébahis de lui entendre entonner ce jour-là pour la première fois les deux premiers vers de la *Marseillaise* :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

Quelques élèves de rhétorique, au lieu de travailler à la composition du jour, eurent l'imprudence de remettre entre les mains de leurs professeurs des philippiques pleines de fiel, dirigées contre lui, et ceux qui ne purent pas tirer leurs moyens de vengeance de leur propre fonds, transcrivirent certaines phrases de Tacite qui leur furent suggérées par les plus intolérants d'entre leurs condisciples. Dans l'état d'exaltation fébrile où étaient alors nos têtes, il était presque impossible de ne pas se rendre coupable d'injustice et d'ingratitude (1).

(1) Je serais moi-même bien injuste et bien ingrat si je laissais supposer à mes lecteurs que l'opinion de mon âge mûr sur l'homme qui remplissait alors les difficiles fonctions de principal du collége de Vannes, ressemble à celle que nous avions de lui dans ces jours d'exaspération. En retraçant les détails de cette ardente et singulière lutte, je me sens parfois tellement assailli par les impressions de 1815, que je redeviens malgré moi écolier frondeur, et cette identification pourrait m'exposer à des torts involontaires envers la mémoire d'un homme qui a laissé, non-seulement dans le collége de Vannes, mais dans tout le département, les souvenirs les plus honorables. Nous ne savions pas alors tous les traits de courage qui l'avaient signalé à la haine des Jacobins pendant le

cours de la révolution, son énergique refus de serment à la constitution civile du clergé, sa réfutation non moins courageuse de cette même constitution, et sa longue détention avec la perspective de l'échafaud. Surtout nous ignorions les œuvres charitables que sa main droite n'a cessé de faire à l'insu de sa main gauche, jusqu'au moment où une mort chrétienne est venue couronner une vie pleine de services que les générations instruites par lui n'oublieront jamais.

CHAPITRE VI.

LA MÈRE BRETONNE.

ÉPISODE.

> Vicit iter durum pietas.
>
> VIRGILE.

Entre tous les engagements que nous avions pris les uns vis-à-vis des autres, le plus sacré sans contredit était celui de ne faire part du complot à personne, pas même à nos parents, et le jour du départ arriva sans qu'un seul des conspirateurs eût manqué

à sa parole. Mais ce jour-là, il y en eut un qui crut pouvoir sans inconvénient déposer son secret avec son dernier adieu dans le sein maternel. Il s'y prenait assez tard pour être sûr qu'on ne chercherait même pas à ébranler sa résolution. Et puis il avait une mère en qui le caractère était aussi fort que le cœur.

Elle avait puisé cette force dans une série d'épreuves qui avaient commencé pour ainsi dire avec son enfance; car, du jour où la persécution éclata contre les prêtres, il fallut s'associer à leurs périls pour apprendre son catéchisme et faire sa première communion. Puis, avec le progrès de la terreur, il y eut à chaque nouveau sacrement un nouveau danger de mort; et les mères de famille les bravaient l'un après l'autre, et quand il n'y avait plus de prêtres dans les villes, elles envoyaient leurs enfants faire leur apprentissage de chrétiens dans les campagnes.

Aux approches de la fête de la Pentecôte, qui depuis longtemps ne se célébrait plus dans les églises, une pieuse femme de l'Ile-d'Arz, qui demeurait alors au Port-Louis, fit conduire la plus jeune de ses filles au bourg d'Er-Deven, chez une parente dont la maison servait souvent aux cérémonies clandestines du culte persécuté. On appelait cela donner l'hospitalité au bon Dieu; on séjournait là comme dans un sanctuaire, et l'enfance y devenait sérieuse et forte comme l'âge mûr.

La pauvre jeune fille y prolongea son séjour au-

delà de la permission maternelle. Une flotte anglaise fut signalée au loin sur l'Océan. Les campagnes se levèrent en masse pour aller chercher des armes. La presqu'île de Quiberon, qui touche à la paroisse d'Er-Deven, prit l'aspect d'un camp et devint bientôt un champ de bataille. Mais auparavant, les républicains balayèrent, pillèrent et brûlèrent les villages d'alentour où il n'y avait plus que des femmes et des enfants avec quelques vieillards décrépits, et tout cela courut pêle-mêle chercher un asile dans l'intérieur des lignes que les émigrés et les chouans avaient élevées à l'entrée de la péninsule.

Mais le jour où ces lignes furent forcées par le général Hoche, l'épouvante de cette multitude sans défense doubla le désordre parmi les vaincus. Des femmes et des enfants furent foulés par les chevaux ou suffoqués dans l'étroit passage qui donnait entrée dans la presqu'île. Ce fut là que la jeune fille dont je raconte la triste histoire perdit sa tante à qui elle s'était vainement accrochée. Pas une âme ne fut émue de pitié pour elle à la vue de sa jeunesse et de sa beauté. Elle courait en aveugle sans savoir où, et sa course ne changeait de direction que quand elle voyait son chemin obstrué par des cadavres. Cette vue lui faisait plus de peur que le sifflement des balles à ses oreilles. Elle passa devant les grenadiers d'Humbert qui avaient déjà mis leurs fusils en joue, et qui ne tirèrent que quand elle eut dépassé leur front. Elle vit alors tout le monde qui fuyait vers la

mer doublement terrible à voir dans ce moment-là; car, outre qu'elle était agitée par la tempête, on apercevait à sa surface houleuse des malheureux qui criaient vainement *au secours*, des barques qui sombraient sous leur charge, d'autres assaillies par des nageurs auxquels on coupait les poignets à coups de sabre pour les forcer à lâcher prise.

Ce spectacle fit à la pauvre fille encore plus d'horreur que les cadavres. Elle s'agenouilla un instant sur la grève, fit une courte prière à Dieu pour demander la contrition avant de mourir, et alla se placer à l'entrée d'une espèce de hangar où s'était réfugié tout ce qui était trop faible ou trop vieux pour se sauver. Maintenant que son sacrifice était fait, elle put prier sans distraction; mais la contrition ne venait pas à son gré. Cependant les décharges des bleus annonçaient leur approche; encore quelques minutes, et elle aurait à comparaître devant son juge! Pour se donner quelques chances de plus, elle perce la foule, marche sur les uns, saute lestement par-dessus les autres, et, à genoux dans un coin, la tête contre le mur pour ne pas voir le massacre qui finira par elle, elle demande avec un redoublement de ferveur la grâce qui doit couronner toutes les autres. Bientôt les républicains se précipitèrent avec des jurements et des menaces, brandissant leurs sabres nus et se faisant livrer argent et bijoux. Quand ce fut le tour de la pauvre fille de l'Ile-d'Arz, qui se croyait toujours à l'article de la mort, ils lui arra-

chèrent brutalement son chapelet qu'elle tenait fortement serré dans ses mains jointes, et la croix d'argent qu'elle portait suspendue à son cou. Un soldat ivre, qui vint après les premiers spoliateurs, fut si courroucé de trouver tout le butin enlevé, qu'il tira son sabre pour se dédommager par un meurtre; et déjà il avait courbé sous son rude poignet la tête de sa victime, quand un officier, accouru en toute hâte pour prévenir ou arrêter le massacre, arriva juste à temps pour la sauver. Un seul fait suffira pour donner une idée de l'impression que cette terrible journée avait produite sur elle, et de l'altération qu'avaient subie ses traits, c'est que sa mère, en la revoyant, ne la reconnut pas d'abord.

Et cependant cette épreuve n'était rien en comparaison de celles qui suivirent. Elle se maria, bien jeune encore, au fils d'une des victimes massacrées au Champ des Martyrs, après la capitulation de Quiberon. C'était en 1796, au moment où Georges Cadoudal faisait promulguer la terrible loi qui défendait le mariage à la jeunesse bretonne, appelée, selon lui, à d'autres devoirs plus pressants et plus sacrés que celui-là. Et ses plus farouches émissaires disaient en passant par les villages qu'une bonne cartouche était le cadeau de noces réservé à chaque nouveau marié. Aucun de ces propos n'était parvenu aux oreilles de la pauvre fille ni à celles de sa mère, de sorte que le mariage fut conclu comme tous les mariages de ce temps-là, c'est-à-dire sous les plus

funèbres auspices. Les deux époux durent exposer la vie du prêtre et risquer leur propre liberté pour obtenir clandestinement et de nuit la bénédiction nuptiale, bénédiction qui fut suivie de calamités si affreuses, que des âmes moins pures et moins résignées auraient pu la prendre pour une malédiction.

Un dernier appel fut fait à tous les Bretons qui étaient en état de porter les armes, et cet appel était conçu en termes très-menaçants pour ceux qui, ayant bravé le formidable pouvoir du général en chef, ne profiteraient pas de cette occasion pour se faire pardonner leur premier tort. Ce n'était pas avec Georges Cadoudal qu'on pouvait se jouer impunément d'une défense ou d'une menace. Aussi beaucoup d'hommes récemment mariés accoururent sous ses drapeaux, et lui prouvèrent que les douceurs de la vie conjugale n'avaient pas amolli leur courage. Mais ils s'aperçurent bientôt qu'ils avaient donné aux républicains une trop forte prise sur eux; car les femmes qui ne dénonçaient pas leurs maris avaient à subir des tortures qui faisaient parfois défaillir la résolution des plus fermes. Si l'épouse se montrait inflexible, on attaquait la mère, dans l'espoir qu'une dénonciation échapperait de sa bouche avec le cri de la nature. Ce fut ainsi que les autorités révolutionnaires s'y prirent pour épouvanter la pauvre femme dont je raconte ici les malheurs. On lui demanda si son mari était allé joindre les chouans, elle refusa de répondre. Une seconde, une troisième sommation

n'ayant pas produit plus d'effet, les gendarmes dégaînèrent leurs sabres avec fracas et en appuyèrent alternativement la pointe sur l'enfant qu'elle portait dans ses bras et sur celui qu'elle portait dans son sein. Son angoisse, que les mères seules comprendront, lui coupa la respiration et la parole. Sa maison fut mise au pillage, et elle fut laissée par ses persécuteurs dans le plus affreux dénûment.

Le malheureux, que la république atteignait ainsi dans ce qu'il avait de plus cher, se sentit le cœur brisé quand il apprit tous ces détails; et au lieu de tourner ses pensées du côté de la vengeance par la victoire, il eut la faiblesse d'aller aggraver par sa présence les tourments dont son absence avait été la première cause. Il vint pour consoler sa compagne, et il la désespéra; car son arrêt de mort était prononcé d'avance, et la remise en vigueur des lois révolutionnaires ne lui laissait aucun espoir, s'il était découvert. D'un autre côté, sa désertion avait été dénoncée à son chef de division Vincent Hervé, impitoyable exécuteur du code militaire de Cadoudal; et des chouans qui connaissaient le déserteur et son asile présumé, furent envoyés à sa poursuite, avec ordre de le fusiller sur le lieu même.

Pressé entre ces deux sentences capitales, le pauvre proscrit, sentant que le sol tremblait partout sous ses pas, tourna les yeux vers un élément tout nouveau pour lui, et se fit inscrire sur le rôle d'équipage d'un navire morbihannais, qui appareillait pour la

Manche. Bien que cet embarquement fût une délivrance, les adieux furent tristes de part et d'autre, mais surtout de la part de celle qui restait avec deux enfants à peu près orphelins, et avec les noirs pressentiments que mettait dans son cerveau déjà malade le souvenir de son père englouti douze ans auparavant, par une sombre nuit de février, dans cette même mer sur laquelle son mari allait maintenant s'aventurer.

A peine fut-il parti que la pacification définitive eut lieu, et les semaines et les mois s'écoulèrent sans que la malheureuse femme reçût aucune nouvelle. Enfin le navire qui portait son consolateur et son appui fut signalé à la pointe de l'Ile aux Moines, voguant à pleines voiles, avec son pavillon tricolore, qui n'eût pas été arboré si l'équipage n'avait pas été au complet. Cette joyeuse annonce ayant dissipé toutes les craintes, la femme du chouan amnistié court avec les autres vers le rivage, et, dans l'exubérance de sa joie, elle ne remarqua pas que les figures des matelots étaient sinistres; ses yeux ne cherchaient qu'un seul objet et ne le trouvaient pas. Quand elle fut montée à bord, ce qui s'offrit d'abord à elle fut une forme d'homme presque courbée en deux, et appuyée contre le mât du milieu; deux béquilles neuves étaient à côté de lui, et une sale couverture toute trempée d'eau de mer l'enveloppait de la tête aux pieds. Une figure pâle et maigre, que la souffrance

avait rendue méconnaissable, se dégagea lentement de dessous cette espèce de linceul. La voix fut ce qu'elle reconnut d'abord; elle jeta un cri et tomba évanouie sur le pont.

Quand elle eut repris connaissance, on lui donna la douloureuse explication du spectacle déchirant qu'elle avait sous les yeux. A peine arrivé dans la Manche, le navire avait été assailli par une si violente tempête, que par moments les voiles se confondaient avec l'écume des vagues; il fallut les amener. Une seule restait à la grande hune, et les cordages s'étaient entortillés aux vergues. L'équipage ne pouvait être sauvé que par un grand acte de dévouement. Pas un matelot ne voulut monter au mât. Le pauvre chouan, malgré son inexpérience ou à cause de son inexpérience, se dévoua; il arriva jusqu'à la hauteur indiquée, coupa la corde, et, pour descendre plus sûrement et plus vite, se laissa glisser; mais ses mains écorchées et brûlantes ayant lâché prise, il tomba de très-haut sur les ferrures du pont, et fut relevé avec tous ses membres broyés par la chute. Le lendemain, on avait relâché à Cherbourg, pour le déposer dans l'hospice de cette ville, en lui promettant de le reprendre au retour; car il tenait à mourir au milieu des siens. Grâces aux soins tout fraternels qui lui avaient été prodigués par un soldat républicain en qui il avait trouvé un garde-malade et un consolateur, il s'était assez bien remis pour supporter la traversée jus-

qu'au Morbihan. Le contre-coup des vagues, en secouant violemment son hamac, lui avait fait éprouver parfois des douleurs atroces; mais il lui semblait que la vue du clocher de son île les avait calmées.

La mort ne tarda pas à l'en délivrer tout à fait; mais, avant de fermer les yeux, il eut le loisir de mesurer la profondeur de l'abîme de misère où sa famille allait être plongée; car la paix récemment conclue ne restituait rien à ceux qui avaient été ruinés par les confiscations révolutionnaires.

Alors commencèrent les épreuves du veuvage et les indicibles angoisses de la maternité. La terre et la mer avaient été si fatales à la pauvre femme, qu'elle ne put plus se fier à aucun de ces deux élémens; elle plaça désormais toute sa confiance dans le ciel, et elle lui adressa les plus ferventes prières pour obtenir que son fils fût appelé au ministère des autels. Bientôt arriva l'Empire avec sa conscription annuelle qui dévorait génération après génération, et contre laquelle il n'y avait qu'un seul refuge, l'Église; et bien que cette Église pût redevenir d'un jour à l'autre tragiquement militante, la pauvre mère n'en persévérait pas moins dans son vœu. Mais, pour qu'il fût exaucé, il fallait qu'elle entourât son enfant des précautions les plus minutieuses, et qu'au milieu de cette population énergique, turbulente et passionnée pour la mer, elle ne laissât arriver à son imagination et à son cœur que des impressions analogues à l'objet qu'elle avait en vue.

Pour cela, elle faisait raconter à des marins blanchis dans les prisons ou dans le dur métier du cabotage, tous les genres de privations et de souffrances qu'ils avaient endurés, et elle ajoutait ensuite à leur récit ses propres commentaires qui roulaient le plus souvent sur le danger auquel étaient exposées des âmes si peu préparées à comparaître devant leur juge. Mais de quel poids pouvaient être dans l'esprit d'un enfant des considérations tirées d'un ordre d'idées qui souvent dépassent la portée de l'âge mûr ! et, quant à la peinture des dangers et des catastrophes de la vie maritime, loin d'inspirer un effroi salutaire, elle montait la tête au petit auditeur; car pour l'enfance placée dans des conditions favorables au développement de ses meilleurs instincts, ce qu'il y a de plus aventureux est aussi ce qu'il y a de plus beau.

Voilà donc l'enfant de la pauvre veuve, qui, à force d'entendre parler des productions rares et merveilleuses des pays lointains, se résout à faire, avec son frère encore plus jeune que lui, un voyage de long cours, et pour cela, ils se mettent très-sérieusement à déblayer et à radouber un vieux bateau pourri qu'une tempête équinoxiale avait jeté bien avant sur la grève. L'œuvre fut poursuivie avec une patience et une discrétion incroyables. Comme l'île, toujours battue par les vents d'ouest, est entièrement dénuée d'arbres, les gouttières en bambou furent arrachées du toit de la maison maternelle par es-

calade nocturne, et mises en réserve pour servir de mâts et de vergues ; des draps, soustraits tout aussi frauduleusement , furent changés en voiles ; des provisions de bouche furent cachées en lieu sûr , en attendant le jour du départ, et quand la grande marée de la pleine lune eut enfin fait flotter la chétive embarcation qui avait coûté tant de sueurs et de veilles, sans compter les vols et les mensonges, les deux petits argonautes s'y lancèrent pleins d'orgueil et de confiance. Mais à peine eurent-ils hissé leur misaine, que le bateau, radoubé par eux par une méthode toute nouvelle, commença à faire eau de toutes parts, sans que leurs quatre bras, bien qu'activement employés , pussent l'empêcher de couler à fond. Heureusement un brave marin qui avait observé de loin leur manœuvre et leur danger, accourut à temps pour les sauver. On se figure sans peine toutes les terreurs qui frappèrent et qui durent obséder longtemps après l'imagination maternelle.

Il y avait dans la paroisse un prêtre revenu d'Espagne, homme de Dieu et du pauvre, et ne se lassant jamais d'ouvrir son cœur et sa main aux souffrances de ses ouailles ; compatissant par nature, lors même qu'il n'eût pas été charitable par devoir, il lui arriva souvent de trouver, à l'heure de son repas, sa bourse et son buffet vides, par suite des aumônes de la veille. Après avoir été le consolateur de la mère dans toutes ses peines, il se fit l'explorateur et le régulateur de la vocation du fils et se

l'attacha par un lien dont la force et la douceur ne peuvent être comprises que par ceux qui ont respiré de près le parfum de nos sanctuaires, ou qui se sont bien pénétrés des exquises beautés du poëme de M. Brizeux. Il l'éleva à la dignité d'enfant de chœur, qui était depuis longtemps l'objet de sa petite ambition, et le nouveau dignitaire se passionna tellement pour les fonctions de sa charge, que non content de les remplir au maître-autel de l'église paroissiale, il avait en outre sa chapelle particulière où il répétait toutes les cérémonies du culte, non pas pour mieux apprendre son rôle, mais pour prolonger des jouissances qui finissaient trop tôt à son gré. Messes, sermons, baptêmes, enterrements, mariages, rien n'était exclu de sa liturgie enfantine. Tout en réprimant ses innocentes profanations, la mère était dans la joie de son âme. Aux approches de la Fête-Dieu, elle lui préparait un beau surplis en toile fine, et allait avec lui dans les jardins et dans les champs effeuiller les coquelicots et les roses, qu'elle lui apprenait à jeter avec une grâce respectueuse devant les reposoirs du Saint-Sacrement. Bientôt il n'y eut plus qu'une voix dans le pays sur la vocation du petit lévite, et la crédule mère, qui regardait déjà son vœu comme exaucé, finit par accepter toutes les félicitations qui lui étaient adressées à ce sujet. Le saint prêtre, dont ce changement était l'ouvrage, en fut presque aussi heureux qu'elle. Pour ne pas laisser à de si bonnes dispo-

sitions le temps de se refroidir, il conseilla d'envoyer l'enfant au collége de Vannes pour commencer son cours d'études classiques, et celui-ci partit comblé de tous les genres de bénédictions.

C'était un peu avant l'époque où les levées annuelles pour la conscription montaient quelquefois à plus d'un million d'hommes, alors que la mort naturelle était celle qu'on trouvait sur le champ de bataille. Dans ces jours de deuil et de désespoir, quand le départ des conscrits faisait couler autant de pleurs qu'on en eût pu verser à leurs funérailles, une vocation ecclésiastique bien prononcée dans une famille était, humainement et religieusement parlant, la plus douce consolation que le ciel pût lui envoyer; mais aussi rien ne nâvrait un cœur de mère et surtout un cœur de mère pauvre, veuve et pieuse, comme le pas rétrograde de son fils au moment de mettre le pied dans le sanctuaire. L'enfant dont je parle eut la franchise ou la dureté de détromper la sienne longtemps avant l'époque où il serait forcé d'opter entre le service de l'Église et celui des camps. On eut beau recourir aux larmes, aux prières, et aux allocutions les plus pathétiques, il fut sourd à tout, excepté à la voix intérieure qui l'entraînait invinciblement d'un autre côté. La mère eut des soupçons, et voulut les éclaircir. Hélas! le cœur de son fils s'était ouvert prématurément à des émotions trop difficiles à déraciner, et les illusions qui dorent les premiers jours de la jeunesse,

avaient commencé pour lui dès son adolescence. Cette précocité fut mise hors de doute par une malencontreuse lettre qui, malheureusement pour lui, n'avait jamais été remise à son adresse, et qu'un messager ignorant ou infidèle avait affichée sur son cerf-volant, où les filles et les garçons du village en avaient pris lecture tout à leur aise.

A dater de ce jour, chaque année qui s'écoulait ajouta aux angoisses de la mère, dont l'imagination anticipait de loin sur l'arrêt de mort qui, sous forme de conscription militaire ou maritime, attendait son fils au jour fatal. Vers la fin de l'Empire, la crise devint de plus en plus douloureuse. Puis tout à coup les nuages qui assombrissaient les imaginations se dissipèrent, et une joie presque délirante éclata dans tous les hameaux de la Bretagne, mais nulle part plus que dans les îles du Morbihan, qui avaient un bon tiers de leur population mâle enfermé dans les prisons d'Angleterre.

Plus il y avait eu de bonheur en avril 1814, plus il y eut de consternation en mars 1815. C'était toujours cette conscription qui apparaissait comme un fantôme ou plutôt comme un vampire à qui il fallait toujours du sang. Cependant on osait espérer que la Providence ne laisserait pas à l'usurpateur le temps d'en verser beaucoup, et les parents dont les fils avaient encore plusieurs années devant eux avant d'atteindre l'âge voulu, n'étaient pas trop tourmentés sur leur sort.

La pauvre mère, dont j'ai à raconter la dernière épreuve, appartenait à cette catégorie privilégiée. Mais elle s'aperçut bientôt avec effroi qu'il n'y avait pas de privilége pour elle, excepté celui de la souffrance. Dès le commencement d'avril, elle vit que quelque chose de mystérieux se tramait autour d'elle, et que son fils était initié bien avant dans ce mystère. Elle le voyait entrer et sortir à des heures indues avec des camarades soucieux et sombres comme lui. Souvent il passait les nuits à courir les campagnes, et il rentrait au point du jour dans un état d'épuisement qui donnait beaucoup à penser. L'œil maternel était ouvert sur tous ces mouvements extraordinaires, et il y avait parfois des interrogations dans le regard; mais la bouche était close. Une seule fois la mère avait questionné son second fils (1), quand elle l'avait surpris coulant des balles et fabriquant des cartouches dans le grenier. N'ayant pu en tirer aucun éclaircissement, elle avait pris le parti de ne rien dire et d'attendre patiemment le coup qui devait lui faire comprendre cette douloureuse exclamation du prophète! *Heureuses les entrailles qui sont restées stériles!*

Au moment du départ, son fils, qui tenait plus à recevoir sa bénédiction qu'à lui faire ses adieux, l'aborda en balbutiant quelques mots d'excuse sur le silence

(1) Ce second fils, en embrassant, vingt ans après, l'état ecclésiastique, procura enfin à sa pieuse mère la consolation après laquelle elle avait si longtemps et si vainement soupiré.

que jusque alors il s'était obligé par serment à garder même envers elle, et il lui révéla tout le complot, y compris le dénouement, c'est-à-dire la prise d'armes qui allait avoir lieu dans quelques heures. Puis, il avoua le rôle qu'il avait joué dans les opérations préliminaires. Cet aveu répondait d'avance à toutes les objections. Aussi la mère bretonne, qui était là dans le plus rude et le plus beau moment de sa vie, n'en fit-elle aucune. Il n'y eut ni lamentations, ni pleurs, ni étreintes maternelles, ni rien de ce qui aurait pu trop attendrir. « Oh mon Dieu ! » s'écria-t-elle d'un ton triste mais résigné, « il est donc vrai que « le sacrifice le plus douloureux me restait encore « à faire ! » Et en achevant ces paroles, elle s'éloigna bien vite et alla se dédommager, par une abondante effusion de larmes, de la violence qu'elle s'était faite.

Et pendant les deux mois qui suivirent, elle passa bien des nuits à pleurer ou à prier, et elle se laissa dominer par les plus noirs pressentiments, en se rappelant combien les guerres civiles lui avaient été fatales.

Et la pauvre veuve disait tous les jours, à quiconque cherchait à la consoler, que cette dernière épreuve était la plus rude de toutes.

Elle le disait surtout quand elle entendait parler d'enfants tués dans les rues de Redon, ou mitraillés à Muzillac, ou bien de prisonniers imberbes qu'on allait traduire devant une commission militaire.

Et toutes les mères, qui connaissaient l'histoire de

ses longues souffrances, convenaient avec elle que cette dernière épreuve était la plus rude de toutes.

Bien des années après cette crise, le fils qui l'avait rendue si douloureuse faisait, en présence d'une mère torturée par un autre genre d'angoisses maternelles, le récit des tribulations par lesquelles la sienne avait passé, et ce récit était écouté non-seulement avec une religieuse attention, mais avec les indices les moins équivoques d'une sympathie profonde qui ajoutait un charme de plus à l'expression mélancolique de ce regard, voilé par une invincible tristesse. L'auréole du bonheur ne brillait plus autour de cette tête, bien qu'elle fût encore resplendissante de jeunesse et de beauté (1). Mais les puissances du cœur et de l'imagination, quoique habituellement repliées sur elles-mêmes, pouvaient encore se réveiller au besoin, quand quelque chose venait toucher inoffensivement les fibres douloureuses. Ce fut précisément l'effet que produisit l'histoire de la mère bretonne, sinon par la similitude des souffrances, du moins par l'identité du sentiment qui pour toutes les deux les avait rendues si poignantes. Et comme il y avait, chez la dernière, surabondance de génie pour féconder les émotions de son âme noble et compatissante, elle put, sans subir aucune des douleurs

(1) Il était impossible, en la voyant, de ne pas penser à ces deux vers de Schiller :

Sahest du nie die Schönheit im Augenblicke des Leidens
Niemals hast du die Schönheit gesehn.

de l'enfantement poétique, exprimer toute sa sympathie dans l'admirable pièce de vers qu'on va lire, et dont je regrette de ne pas pouvoir offrir la traduction à mes lecteurs français.

THE BRETON MOTHER.

It was a Breton Mother
Long widowed and alone
From her brow the look of gladness
From her lips the smile was gone;

But the light of Beauty lingered
Despite the trace of tears,
For her gentle cheek was faded
With sorrow more than years.

Her anxious gaze was resting
On a proud and stately boy
With a mingled sweet expression
Half mournfulness, half joy;
The *Widow's look*, confessing,
Though sharp life, trial-pains,
All is not Desolation
While *Mother-hood* remains!

Fair was the face she gazed on,
Not only unto her,
(For love's bright wand of magic
Can unreal gifts confer)
But even to the stranger
A mien more bright and bold
Ne'er struck the dull and careless
Or warmed and won the cold.

Courage and thought were blended
On his forehead proud and fair
Around it careless waving

The locks of raven hair;
While from his brow's dark shadow
The light of those young eyes
Gleamed like a lake whose waters
Reflect the midnight skies.

Still gazed they on each other
That Mother and her son,
In his look that resolution
Which spoke of childhood gone;
But silence was between them
The silence of a spell;
Alas, she dared not question,
She knew her fate too well:
And he... how should he comfort
That fond foreboding heart?
How soften that sharp sentence
Yet warn her they must part?

Not long the silence lasted,
But thought is lightening quick,
And while he stood, yet pausing,
Her blinding tears grew thick,
And her youth went by before her
Like a vision seen in sleep
Each dark event renewing

Which taught her first to weep.

Her wild and startled Girl-hood!
When, like a hunted fawn,
She fled for unfound refuge
O'er blood-stained path and lawn,
None knowing in their trouble
Where best to turn and flee,
From the storm of man's dark passions
To the huge tempestuous sea
Or from those Ocean terrors
To the trembling crouching death,
When the sharp sword gleaming brightly
Suspends the sufferer's breath.

She sees herself, poor Maiden,
Faint with a mortal fear;
The Slayer's hand is on her
The Slayer's knife is near;
Saved at the awful moment
When weak and deadly pale
She felt the hope that lingered
Of earthly succour, fail:
And knelt with deep devotion
God's pardon to implore,
Already half an angel

Ee'r martyrdom was o'er.

Like the hush when those greenbillows
Foamed no longer to the blast,
Like the dull and fearful silence
When that hour of carnage past,
So still, and dim, and awful,
Is the pause within her soul,
As the days her heart recalleth
Thro' the glass of Memory roll;
Till a break of summer sunshine
Gilds her strange eventful life,
And the orphan, tried by sorrow,
Is a young and blooming Wife.

Oh! soft the gentle hours
Are passing, day by day,
Like the tide of some calm river
Flowing onward and away;
For her heart hath found new pleasure
Whose touch can never cloy;
Bright children gather round her
Young buds of hope and joy,
Her husband's kind voice blesses
Each treasure she hath brought,
And her smile hath pow'r to cheer him

In the hours of anxious thought:
For Peace was there! Bright spirit!
Whose dove-like folded wings,
Will rest, for some chance hour,
By Life's redundant springs;
But whom no man hath tempted
To linger long below,
A dweller and abider
In scenes of toil and woe.
The first wild wave that riseth
Against its pliant breast
Those beauteous wings outspreading
Peace seeks her home of rest,
Far off, where none may follow,
Through the blue vault of the sky,
Lost to our hearts, but ever
Remembered with a sigh!

But mark, what change hath clouded
The woman's wandering dream?
The face whose smile was sunshine
All pale and wan doth seem;
And he she loved, appeareth,
A shadow and a wreck,
Bruised, wasted, faint, and dying,
On the vessel's fatal deck!

And gloomily and sadly
His comrades gather round,
And hear, but dare not answer,
The landward cheer resound,
Because they know that Doomed one
From Port no more shall roam,
But the Widow and the Orphan
Must speak his welcome home.

Oh sight of fear! Oh moment
Of anguish and of pain!
With what intense distinctness
Dost thou return again!
How yet, those drooping eyelids
Long shrouded in the grave
Cast their dim look of greeting
Across the sullen wave:
How every day is counted
Through all that lingering year
Of weary suffering tended
In sorrow and in fear
The faint and gentle pressure
Of his cold relaxing hand
And the kiss so light and mournful
On her smooth hair's shining band
The first sad kiss that ever

It chilled her to receive,
Because the Death she doubted
It taught her to believe!
And words so feebly spoken
That only love could tell
Which were the tones of comfort
And which of fond farewell,
Return like echoes, sounding
Through the hollow waste of years
To prove, though youth be vanished,
How fresh the fount of tears!

Yet theirs is blessed sorrow
Who thus may watch and tend
Nor yield the dying hour
To some less fervent friend;
To doubt when " all is over, "
How much of that sad *all*
Of memory's food for anguish
The stranger can recall,
But still recur, still weeping
To that most bitter past,
Unwearied by repeating
The first word and the last,
The restless heart still doubting
Lest colder love forget

Some tone, which had we heard it,
Would haunt and comfort yet :
Some word left unrecorded,
Some look unnoticed then ;
When looks and words are leaving
The common home of men,
When Terror vainly listens
To the choked and struggling breath
And helpless Thought remaineth,
Dumb — and alone with Death !

Her widowhood returneth !
The long long cheerless hours
When like a blossom blighted
Among a world of flowers,
Her heart lay cramped and withered
By bitterness and pain,
And sunlight, joy, and freshness
To her seemed made in vain.
For the glorious light of morning
And the dewy calm of eve
And the glowing noon-day beauty
Are alike to those who grieve,
And the winter fireside smites us
With a chillness like the tomb
When no answering voice can bless us

In the long deserted home,
When we know no time can bring them
From the far world where they dwell
No shout of gladdening welcome
Succeed the long farewell,
But the well-known smiles are absent,
And the eye's dear light is o'er
And their place is cold and vacant
Now — and for evermore !

Oh Prayer! thou Shield and Buckler
Of the faint despairing soul,
Thou Lifter of the humble
To where God's thunders roll ,
Framer of wings that bear us,
All darkened as we are ,
To the world where light abideth
In the Sunshine and the Star :
Thou wert the Widow's succour
The ever present friend
Shewing through every trouble
A refuge and an end,
And in her chastened bosom
The holy thought arose
To shield her eager orphan
From a world of stormy woes,

To offer up like Hannah
Her son to Heaven's own care
As with a gift too precious
For meaner love to share
And bid the priestly mantle
A blessed lot afford
Her boy, like Samuel given
To the temple of the Lord!

It might not be! his spirit
Was all too rash and bold
His heart too young and fervent
For vows so calm and cold:
Yet think not that the Widow
Her offering made in vain,
Heaven's unregarded blessings
Come down on us like rain;
And he may brave life's dangers
In hope and not in dread
Whose Mother's prayers are lighting
A halo round his head;
In wheresoe'er he wanders
Through the cold world dark and wild,
There whitewinged angels follow
To guard earth's erring child.

Go ! let the scoffer call it
A shadow and a dream,
Those meek subservient spirits
Are nearer than we deem :
Think not they visit only
The bright enraptured eye
Of some pure sainted martyr
Prepared and glad to die ;
Or that the Poet's fancy
Or Painter's coloured skill
Creates a dream of beauty
And moulds a world at will :
They live ! they vander round us,
Soft resting on the cloud ;
Altho' to human vision
The sight be disallowed ;
They are to the Almighty
What the rays are to the sun
An emanating essence
From the great supernal One :
They bend for prayer to listen,
They weep to witness crimes,
They watch for holy moments...
Good thoughts ; repentant times...
They cheer the meek and humble
They heal the broken heart

They teach the wav'ring spirit
From earthly ties to part;
Unseen they dwell among us
As when they watched below
In spiritual anguish
The sepulchre of Woe:
And when we pray, though feeble
Our orisons may be,
They then are our companions
Who pray eternally!

When the youthful hero armed him
For the fierce unequal fight,
His only strength, conviction
That his cause was true and right,
When his comrades round lay slaughtered
On the soaked and bloodstained mould
Each cheek so fresh and blooming
They scarce seemed dead and cold;
What saved him? not the courage
Of a brave and reckless child,
Nor skill to guide the battle
Nor efforts vain and wild;
But the meek and silent hour
When the Breton Mother prayed
To the Power that still sustained her

When faint and sore dismayed;
The Father and Befriender
Who in that hour of strife
Pitied the Widow's weeping
And spared the Orphan's life!

CAROLINE NORTON.

CHAPITRE VII.

> Upon such sacrifices, my Cordelia,
> The Gods themselves throw incense.
>
> Sur de tels sacrifices, mà chère Cordélie, les Dieux eux-mêmes jettent de l'encens.
>
> SHAKESPEAR, *le Roi Lear.*

Enfin l'horloge du collége sonna quatre heures, et la cloche de la chapelle donna le signal de la sortie générale, qui fut pour nous comme un signal d'affranchissement. Pendant les deux heures qui suivirent, les élèves expéditionnaires, sans autre bagage qu'un

paquet imperceptible sous leur habit, traversèrent la ville en groupes plus ou moins nombreux, se succédant à des intervalles convenus d'avance, et tirant un livre de leur poche ou faisant semblant de jouer à quelque jeu d'enfant, pour mieux tromper les factionnaires qui gardaient les portes. A sept heures du soir, ils étaient presque tous hors des murs, et leur départ fut si peu remarqué que, dans la plupart des maisons, on prépara leur souper comme à l'ordinaire.

Le lendemain, les conjectures étaient encore flottantes et les maîtresses de pension ne surent que penser quand elles virent que toute la journée s'écoulait sans ramener au logis un seul de leurs pensionnaires. Et cependant la police n'avait pas eu vent de notre départ, et tout se bornait encore à une sourde rumeur qui circulait dans les faubourgs, mais sans y prendre beaucoup de consistance, à cause de l'habitude où nous étions de passer nos jeudis à parcourir en nombreux détachements les campagnes environnantes.

Le vendredi matin, la cloche sonna l'appel accoutumé à l'heure même où nous avions notre première rencontre sanglante avec les bleus. Nos professeurs, en entrant dans la cour, furent stupéfaits du morne silence qui régnait autour d'eux ; ils pénétrèrent dans les classes, où ils ne trouvèrent qu'une vingtaine d'enfants ou de convalescents, auxquels ils tournèrent dédaigneusement le dos. Des inscriptions ironiques et menaçantes, qui avaient été tracées à la hâte, au

dernier moment, sur les murs et sur les chaires attirèrent leur attention et commencèrent à leur ouvrir les yeux. L'un d'eux ne put s'empêcher d'éclater de rire en lisant sur un pupitre l'avis suivant, tiré du psaume 126 : *Vanum est vobis antè lucem surgere;* et si après cette inspection il restait encore quelques doutes au vénérable aréopage sur nos nouvelles occupations, ils ne tardèrent pas à être levés; car ceux qui le composaient entendirent bientôt battre la générale et virent arriver les débris de la colonne mobile que nous avions écrasée le matin.

Les autorités locales devinèrent enfin ce que nous avions tramé et ce que nous étions devenus, et la vieille rancune de nos ennemis s'accrut de toute la honte qu'ils ressentaient d'avoir été joués par des enfants. Leur colère ne pouvant plus nous atteindre, on nous assura qu'il fut question de rendre les parents responsables de l'insurrection de leurs fils (et l'on sait comment le régime impérial entendait cette responsabilité), mais que le général Rousseau ayant déclaré qu'il n'exécuterait ni ne sanctionnerait jamais une pareille mesure, l'on avait résolu de se venger sur le collége même de la conduite factieuse des élèves : et en effet, à quelques jours de là, il fut changé en caserne pour recevoir les troupes qui vinrent renforcer la garnison de Vannes, une partie des édifices fut démolie et les matériaux employés aux fortifications de la ville; et les fonds affectés au paiement des professeurs, ainsi que le produit de la rétribution universitaire,

furent enlevés pour ainsi dire à main armée, malgré les courageuses protestations du principal.

Mais que nous importait alors la nouvelle destination du collége, et la démolition de ses murailles et la dilapidation de son trésor? Nous sentions qu'il s'agissait pour nous de mourir ou d'y rentrer en vainqueurs, et dans ce dernier cas nous savions comment il fallait s'y prendre pour le rendre à sa première destination.

Par l'entremise du chevalier de Margadel, nos premiers mouvements avaient été combinés d'avance avec ceux du corps principal placé sous les ordres du général De Sol de Grisolles, qui devait manœuvrer dans les environs d'Auray et rallier tous les chefs de chouans chargés d'organiser l'insurrection dans leurs cantons respectifs. Comme on présumait qu'il ne tarderait pas à avoir sur les bras toutes les troupes disponibles de Lorient et peut-être même celles de Pontivy, il était urgent qu'on fît sur la route de Nantes ou de Rennes une démonstration qui attirât de ce côté l'attention de la garnison de Vannes, et voilà pourquoi tous les élèves qui n'étaient pas encore armés ou qui ne l'étaient qu'imparfaitement, furent dirigés la première nuit vers Sulniac, sous le commandement de Le Quellec, avec ordre d'y attendre la jonction du comte de Francheville qui devait être en marche à la tête d'un bataillon de marins levés dans la péninsule de Rhuys et capables de faire tête à un nombre égal de n'importe quelles troupes.

Tout ingrate qu'était cette mission, Le Quellec n'hésita pas un instant à s'en charger.

Avant le jour où il s'était présenté pour prêter le même serment que nous, nous avions plus compté sur sa sympathie que sur sa coopération. Il nous semblait impossible qu'avec une santé aussi sérieusement compromise que l'avait été la sienne, il pût songer à courir les champs nuit et jour, et à mener un genre de vie si incompatible avec tous les petits ménagements sans lesquels nous croyions qu'il n'y avait pas de salut pour lui. D'ailleurs, nous savions que les hommes de l'art lui avaient prescrit un régime sévère, comme condition rigoureuse de son rétablissement, et nous nous inclinions sans murmurer devant leur autorité.

Quelle fut notre surprise de trouver notre cher camarade aussi plein d'ardeur que celui d'entre nous qui en avait le plus, et ouvertement insurgé contre les ordonnances du médecin! Dans ce genre d'insurrection qui demandait aussi un certain courage, son premier acte fut d'arracher le vésicatoire qu'on lui avait mis au bras comme préservatif contre une rechute qui pouvait être mortelle. « A la garde de Dieu! » s'écria-t-il d'un ton qui nous fit d'abord tressaillir de joie et d'admiration, tout en nous causant un certain effroi dont nous ne pûmes nous défendre et que nous aurions sans doute pris plus tard pour un pressentiment, si son héroïque détermination lui avait été fatale.

Peut-être sera-t-on moins étonné de ce trait et de

l'ascendant qu'il prit dès-lors sur nous, quand on saura à quelle source il avait puisé l'enthousiasme qui l'en rendait capable. Au plus fort de nos hostilités enfantines contre les agents et les emblèmes de l'usurpation, rien n'avait pu le faire sortir de son calme habituel et prendre part à nos impétueux mouvements d'indignation ; non pas que la sienne fût moins vive ou moins profonde ; mais sa supériorité d'âge et de connaissances lui donnait plus d'empire sur lui-même et aussi plus de patience dans l'attente des occasions favorables. Nous l'avons déjà vu figurer victorieusement dans la controverse contre les partisans de l'obéissance passive, dogme qu'il abhorrait de toutes les puissances de son âme, tant à cause de son absurdité intrinsèque que par des raisons personnelles qui lui étaient communes avec un bon nombre de ses condisciples. Ne se sentant pas plus d'inclination pour l'état ecclésiastique que pour le métier des armes, il n'avait jamais pardonné au gouvernement impérial de l'avoir placé dans l'alternative d'embrasser l'une ou l'autre de ces carrières et de lui avoir tyranniquement fermé toutes les autres, et il s'était dit bien des fois que, sacrifice pour sacrifice, mieux valait succomber en combattant le despotisme qu'en le servant. Mais, outre qu'il se l'était dit à lui-même, un prêtre Espagnol qu'il avait connu pendant sa longue convalescence au presbytère de Riantec, et auquel il avait fraternellement ouvert sa bourse et son cœur, lui avait traduit la même pensée dans un langage dont on de-

vinera sans peine la force entraînante et pénétrante, quand on saura que ce prêtre, dont le patriotisme égalait la sainteté, s'était élancé huit ans auparavant de sa cellule de séminariste pour s'enrôler parmi ce clergé militant, qui seconda si bien l'immortel Palafox dans la défense de Saragosse. Entendre un pareil récit de la bouche d'un pareil acteur, c'était se saturer de haine contre le tyran qui avait provoqué cette mémorable résistance; c'était puiser à la plus pure de toutes les sources une leçon de dévouement et d'indépendance; c'était amasser une bonne provision de courage pour le jour où la résistance au même pouvoir deviendrait possible pour nous. Cela valait encore mieux que les inspirations puisées dans nos auteurs classiques.

Il partit donc aussi gaiement que le mieux portant d'entre nous, malgré toutes les perplexités qu'il prévoyait pour tout le temps que nous resterions séparés en deux bandes. On lui promit que cette séparation ne durerait que deux ou trois jours.

En même temps, nous nous acheminâmes par des sentiers détournés vers le château de M. de Margadel, où l'aînée de ses filles nous fit une distribution de cartouches et de cocardes blanches auxquelles elle avait travaillé sans relâche durant toute la nuit avec ses sœurs. Quoique nous eussions déjà souvent admiré en elle ce mélange d'enthousiasme naïf et de raison précoce si charmant à l'âge de quinze ans qu'elle avait alors, quoiqu'elle nous eût plus d'une fois enchantés

par son accueil et électrisés par ses paroles, on croira sans peine que dans ce moment elle nous parut plus intéressante que jamais, surtout quand nous la vîmes attacher la croix de Saint-Louis sur la poitrine de son père, pour qui la séparation fut déchirante, non-seulement à cause des chances fatales que pouvait amener une guerre civile dont on ne prévoyait pas le terme, mais surtout à cause de la prise qu'il donnait à ses ennemis, en laissant à leur merci une mère et six enfants sans défense.

Tout fut attrayant dans notre début ; le soleil, magnifique à son coucher, promettait pour le lendemain une journée non moins belle que celle qui venait de finir. Avant la fin du crépuscule, nous nous étions déjà enfournés, sur les pas de notre guide, dans les chemins creux les plus éloignés de la grande route, et la nuit vint avec assez de lumière pour rendre notre marche très-praticable à travers les communes amies que nous avions à parcourir.

Vers minuit nous arrivâmes au château de Pontsale où nous trouvâmes bon visage, bon gîte et bon souper. Ce début flatta singulièrement nos jeunes imaginations, et nous crûmes tout naïvement qu'il ne dépendait que de nous de faire à peu près tous les jours des rencontres aussi encourageantes que la première. Il nous semblait que nous devions être les bien-venus, partout où il y avait des dames châtelaines.

Tout à coup notre joyeux repas fut dérangé par

l'arrivée d'un exprès qui vint nous annoncer en toute hâte qu'une colonne mobile partie du bourg de Baud avait été aperçue à la nuit tombante sur un des chemins vicinaux qui conduisent à la grande route, et qu'on supposait à ce détachement, qui paraissait assez nombreux, l'intention d'intercepter tous les renforts qui pourraient se diriger vers le noyau d'insurrection déjà formé dans les environs d'Auray.

Aussitôt on désigna les deux plus jeunes de la bande pour aller monter la garde à une portée de fusil du château, sur la lisière d'un petit bois très-touffu qui le sépare de la grande route, et on leur enjoignit de faire feu de toutes leurs armes sur la tête de la colonne ennemie, si elle venait à passer.

Et ils partirent tout fiers de leur mission, qui d'un moment à l'autre pouvait acquérir de l'importance.

L'un d'eux, Émile Rado, avait à peine l'âge requis et n'avait pas figuré dans la cérémonie du serment; mais il tenait à nous par un lien tout aussi sacré pour lui, c'est-à-dire par des souvenirs de famille qui lui avaient tracé d'avance la ligne qu'il avait à suivre : son aïeule maternelle avait péri sur l'échafaud révolutionnaire, comme coupable d'avoir donné le jour à deux fils émigrés, et peu s'en était fallu que sa fille, emprisonnée avec elle, ne subît le même sort. Celle-ci avait raconté à son fils tous les détails de cette lamentable histoire; et maintenant le tour de ce fils était venu; et son camarade, à peu près du même âge, avait à peu près les même griefs: le fer républicain avait abattu

la tête de son aïeul, menacé celle de son père et effleuré le col de sa mère.

Et tous ces crimes inexpiés nous revenaient à la mémoire en voyant reparaître avec faveur sur la scène politique les membres des tribunaux révolutionnaires qui les avaient ordonnés; et nous, génération nouvelle, blessés dès le berceau dans nos affections les plus chères et dans nos croyances les plus sacrées, nous venions recommencer le triste métier de nos pères, avec la ferme résolution de passer, s'il était nécessaire, par le même genre et le même nombre d'épreuves, et, tout enfants que nous étions, nous pensions avec une sorte d'orgueil que d'un moment à l'autre nous pouvions avoir l'honneur de commencer les hostilités, en réveillant nos compagnons, ainsi que les échos d'alentour, par la décharge peut-être meurtrière des six armes à feu dont nous étions munis.

Il s'en fallut de bien peu que notre ambition ne fût satisfaite, car il n'y avait pas une heure que nous avions été relevés et que nous nous reposions de nos fatigues du jour et de la nuit, quand la colonne qu'on avait signalée la veille et qui avait patiemment attendu au bivouac la première lueur du crépuscule, fut aperçue par notre remplaçant, qui, ne se sentant pas comme nous protégé par les ténèbres, s'enfuit à toutes jambes vers le château en criant de toutes ses forces : *Louis, Louis!* qui était le mot d'ordre convenu en cas d'alerte. Les premiers qui à ce cri se réveillèrent en sursaut, voyant la tête de la colonne qui enfilait déjà l'avenue,

se mirent à secouer des pieds et des mains leurs camarades qui ronflaient étendus pêle-mêle sur le plancher des chambres. Les plus lestes sautèrent par les fenêtres du premier étage dans la cour, et parmi ceux-là un seul laissa son arme derrière lui. M. de Margadel sortit le dernier, retenant auprès de lui les plus braves pour protéger la retraite, tandis que les autres s'enfonçaient, sur les pas d'un guide, dans un épais taillis où nous étions sûrs que les bleus, s'ils osaient nous attaquer, ne pourraient le faire qu'avec un grand désavantage.

Outre le détachement qui avait failli nous surprendre dans le château de Pontsale, il y avait deux colonnes mobiles, sorties, l'une de Lorient et l'autre de Pontivy, qui cherchaient, disait-on, à opérer leur jonction dans les environs d'Auray, afin d'exterminer du premier coup la petite troupe d'insurgés qui avait apparu dans le canton. Ce bruit qui avait couru la veille et qui se confirmait partout sur notre passage, était trop inquiétant pour nous permettre de dépenser notre temps et nos munitions en escarmouches insignifiantes, au risque d'arriver trop tard pour la rencontre sérieuse que nous regardions tous comme imminente. Nous allions donc à travers champs et presque toujours au pas de course vers le rendez-vous qu'on nous avait indiqué, quand tout à coup nous aperçûmes du haut d'un tertre une multitude de colonnes de fumée qui s'élevaient d'un petit vallon au-dessous du bourg du Brech, et, l'instant d'après,

nous pûmes distinguer des groupes de paysans et de marins qui attisaient le feu sous les chaudières.

Notre cri de joie n'eut pas besoin d'être répété par les échos pour arriver jusqu'à eux, et nous n'eûmes pas besoin de répondre au *qui vive* des sentinelles avancées pour faire savoir qui nous étions. Il y avait parmi tous ces campagnards devenus tout à coup nos frères d'armes, une sorte d'émulation de fraternité à notre égard ; c'était à qui nous ferait asseoir pour partager le dîner qui bouillait encore dans une longue file de marmites suspendues à des pieux qui se croisaient par l'extrémité supérieure. Jamais repas de noces ne nous avait paru si bon. La vue de ces fameux chouans dont nous avions tant entendu parler, les chants et les disputes des marins qui n'étaient pas tous à jeun, le tapage des joueurs de cartes, l'air soucieux des vieux paysans qui raccommodaient leurs fusils rouillés tout en fumant leurs pipes, l'empressement des jeunes qui apportaient du village d'énormes pains de seigle sortant du four, des brocs de cidre, des fagots de landes sèches pour cuire la soupe, et des écuelles de bois pour la manger : tout cela formait un spectacle aussi intéressant que nouveau pour nous, et il y avait dans ce mélange de bruits divers quelque chose d'assez propre à nous exalter. Tout à coup l'*Angelus* sonna au clocher de la paroisse, et les conversations les plus animées s'arrêtèrent comme par enchantement ; et tous ces visages simultanément recueillis, toutes ces têtes nues sous un

soleil ardent, cette variété d'attitudes avec cette unité d'expression pendant que chacun répétait tout bas la salutation angélique, en un mot cette transformation subite d'un camp en un lieu de prières, donna une teinte religieuse à notre exaltation et nous fit mieux augurer que jamais du prochain succès de nos armes.

Tout ce que nous vîmes et entendîmes dans le courant de la journée ne pouvait qu'ajouter à notre confiance. Les jeunes et les vieux brûlaient également de s'essayer contre les bleus; mais ils témoignaient leur impatience sans sortir de leurs habitudes phlegmatiques, sans phrases ni gestes, et même sans décroiser les bras. Un certain pincement de lèvres, accompagné d'un froncement de sourcil qui renforçait l'expression naturellement dure de leurs yeux fauves, était ce qui nous frappait le plus dans ces physionomies rudement caractérisées, avec lesquelles il nous fallut plus d'un jour pour nous familiariser. On nous savait gré de notre bonne volonté, mais on nous jugeait pour la plupart incapables de continuer longtemps un métier pour lequel les forces physiques étaient au moins aussi nécessaires que l'énergie morale. Aussi les paroles d'encouragement qu'on nous adressait, eurent-elles dès lors un but intéressé. Dans la prévision d'une désorganisation qu'on jugeait inévitable, on cherchait déjà à débaucher nos hommes d'élite par l'appât d'un grade supérieur dans les compagnies de paroisse dont plusieurs n'avaient pas un seul officier en état de lire un ordre ou de rédiger un rapport.

La journée se passa sans alerte. Après le coucher du soleil, nous nous mîmes en marche en assez bon ordre, vu l'irrégularité des routes et la peine qu'on avait à faire garder les rangs. Nous savions, par des messagers expédiés d'Auray le soir même, que la colonne mobile de Lorient renforcée d'un détachement de canonniers de marine, était partie en criant dans les rues : *Mort aux chouans!* et en se vantant de rentrer le lendemain ayant chacun un de ces *scélérats* au bout de sa baïonnette. Le parti était bien pris de ne point faire de prisonniers.

Tous ces propos, qui nous furent fidèlement rapportés, ne firent que redoubler notre impatience de combattre. A minuit nous étions en embuscade dans le bois de Pontsale; nous ne manquâmes la colonne ennemie que d'un quart d'heure, tant il y avait de précision dans les renseignements qui nous venaient de tous les villages par où elle avait passé. Nous suivîmes ses traces dans la direction du bourg de Sainte-Anne où nous fîmes halte au point du jour pour prendre quelque nourriture. Mais à peine avions-nous commencé notre frugal repas, que nous entendîmes un cri d'alarme parti du haut de la tour où nous avions fort heureusement placé des éclaireurs. C'étaient les bleus qui, sur les pas d'un guide parfaitement au courant des localités, s'avançaient vers nous par des chemins creux et couverts, dans l'espoir de nous dérober leur marche et de nous culbuter par une attaque imprévue. En un instant, tous ces groupes, qui s'étaient formés

çà et là pour la distribution et la consommation des vivres, se jetèrent sur leurs fusils couchés à côté d'eux sur le gazon, et se rangèrent sous leurs chefs respectifs, dans l'ordre qui leur avait été prescrit d'avance.

Gamber marchait en tête avec deux ou trois cents paysans levés à la hâte dans son canton. Tout apesanti qu'il est par l'âge et par de précoces infirmités, l'idée de renouveler connaissance avec un ennemi qu'il a combattu pendant dix ans, lui fait redresser sa tête chauve et courbée, sa physionomie se ranime, et il va répétant avec le même geste et le même accent qu'autrefois sa harangue favorite dont les gars d'Elven se souviennent encore aujourd'hui : *Dau, dau, tan ru ar néhé, potred.*

Promu au grade de chef de bataillon pendant la courte chouannerie de 1799, Gamber a traité avec la république et avec l'empire pour la soumission et le désarmement de ses soldats; mais il n'a jamais voulu être compris dans les capitulations conclues avec ce qu'il continuait d'appeler des gouvernements révolutionnaires. Traqué d'asile en asile comme une bête fauve, il a échappé comme par miracle à toutes les poursuites. La manière dont il se défit des gendarmes qui le surprirent un jour dans le bois de Saint-Billy, et le couchèrent en joue en lui criant : Rends-toi, brigand, circulait comme une légende dans tout le canton, aussi bien que la délibération de quatre gendarmes venus pour l'arrêter dans une maison où il prenait tranquillement son repas : « Que

faire? » se disaient-ils entre eux; « il a un fusil à « deux coups entre ses jambes, et une paire de pis- « tolets sur la table; c'est comme si nous avions « affaire à quatre diables; » et là dessus ils battirent promptement en retraite.

Une autre fois un père de famille, réduit par la misère à faire l'infâme métier d'espion, allait furetant dans un taillis qui passait pour servir de retraite à Gamber. Des gendarmes déguisés suivaient à quelque distance, avec des armes et des menottes cachées sous leurs habits. Gamber, qui était instruit des engagements pris par le traître, l'attendit au passage, et après lui avoir dit que, quoique sa trahison méritât la mort, il se contenterait de le mettre hors d'état de nuire, il le blessa le moins dangereusement qu'il put à la jambe, et disparut plus rapidement que la fumée de son fusil. On assure que c'est la seule fois qu'il se soit permis de verser le sang de ses ennemis sans y être contraint par la plus impérieuse nécessité. Il n'a trempé dans aucun des meurtres que la cupidité ou la vengeance a fait commettre sur certains habitants du pays depuis la dernière pacification; mais il n'a pas eu les mêmes scrupules quand il s'est agi d'intercepter sur la grande route le produit des impôts en argent ou en nature, levés sur la Bretagne par un gouvernement auquel il s'obstinait à ne pas reconnaître ce droit, et c'était par suite d'un exploit de ce genre, pour lequel le fameux Mercier, dit *La Vendée,* s'était associé Gamber, que ce

dernier se trouvait encore en 1815, c'est-à-dire dix ans après le jugement, sous le poids d'une condamnation capitale, qui à la rigueur pouvait avoir son effet tant qu'il n'avait pas purgé sa contumace. Dans cet état de choses, il était évident qu'un camp d'insurgés devenait son plus sûr asile. Aussi avait-il accouru des premiers avec une poignée de braves dont les plus vieux avaient combattu sept ans contre la république et les plus jeunes avaient loyalement servi l'empereur dans les désastreuses campagnes qui précédèrent sa chute.

Licenciés en 1814, ils ont été comme réabsorbés par l'esprit breton contre lequel nul prestige étranger ne peut rien, pas même celui de la plus grande gloire militaire qui fut jamais. Moins d'un an leur a suffi pour réveiller en eux les passions politiques de leur jeune âge et surtout la haine héréditaire contre cette conscription dévorante, maudite par toutes les mères. Dans le héros de l'année précédente, ils ne voient plus maintenant qu'un usurpateur coupable de récidive pour avoir violé son ban, et plutôt que de rejoindre leurs régiments respectifs comme ils en ont reçu l'ordre, ils se sont attachés à la fortune de Gamber qu'ils ont jugé digne de les commander et qui saura plus tard tirer un excellent parti de leur expérience.

Immédiatement après eux viennent les paysans de ce fameux canton de Bignan, qui fut la terreur des républicains pendant toute la durée de l'ancienne

chouannerie, et auquel il ne manque encore aujourd'hui qu'un chef digne de le commander. Le vide causé par la mort de Guillemot, surnommé *le Roi de Bignan*, n'a pas été rempli. Les deux fils orphelins qu'il a laissés après lui ne sont pas sans droits à la succession paternelle, et l'un d'eux, destiné à payer bien cher un jour l'hommage public que ses ennemis même viendront lui rendre devant ses juges, serait déjà, malgré son jeune âge, investi du commandement, si le respect pour l'ancienneté des services ne l'avait fait déférer à Le Thiesse, dont la bravoure personnelle est incontestable, mais dont le caractère n'est pas d'une trempe à maîtriser des hommes habitués aux qualités toutes royales d'un chef comme Guillemot. Et cependant si une organisation forte était désirable quelque part, c'était surtout dans ce canton où la chouannerie avait eu aussi ses terroristes, sans parler de cette multitude de conscrits réfractaires qui, pendant les dernières années de l'empire, avaient vécu dans les bois en vrais sauvages, et avaient contracté, dans leurs hostilités quotidiennes contre les pouvoirs publics, des habitudes peu compatibles avec la discipline militaire : aussi leur tenue est-elle inférieure à celle des troupes de Gamber, et cette différence en fait pressentir une plus grave pour le moment où on arrivera sur le champ de bataille.

Les derniers dans l'ordre de la marche, mais non pas certes dans l'ordre de la bravoure, étaient les marins du canton d'Auray, commandés par Joseph Ca-

doudal, le plus jeune des frères de George. Outre ce titre à la confiance de tous les vieux chouans, il avait l'honneur d'avoir été compris dans l'édit de proscription que l'Empereur, à peine arrivé à Lyon, avait lancé contre ceux dont les noms pouvaient servir de drapeau à une insurrection dans les départements de l'ouest. Les paroisses qui composent son commandement sont celles qui ont vu de plus près la catastrophe de Quiberon et les massacres qui l'ont suivie. Il y a très-peu de familles dans ce canton qui n'aient fourni leur contingent de victimes à ces sanglantes exécutions, et le lieu où les pères ont été fusillés au mépris d'une capitulation jurée, n'est pas loin de celui où les fils vont peut-être vaincre les mêmes ennemis et se trouver ensuite aux prises avec les terribles tentations de la victoire.

Cette dernière colonne, qui formait une excellente réserve, n'était pas encore en marche que déjà la fusillade avait éclaté. Une décharge presque à bout portant, partie d'un chemin creux et d'un champ de blé qui était devant nous, couvrit notre avant-garde d'un nuage de fumée. L'écolier qui la commandait, bien qu'il se sentît atteint d'un coup de feu à la hanche et qu'il vît tomber plusieurs de ses hommes, continua de donner ses ordres et de manœuvrer en s'appuyant sur sa carabine, avec un sang-froid dont ses camarades étaient tout fiers. Ceux-ci formaient un groupe serré autour du chevalier de Margadel, au centre même de la mêlée, pendant que Gamber se portait

sur la gauche et Le Thiesse sur la droite pour mettre l'ennemi entre deux feux. Mais Le Thiesse n'ayant pu entraîner d'abord qu'un petit nombre des siens, non-seulement notre droite se trouva dégarnie, mais il y eut, par la précipitation de plusieurs centaines de fuyards, un désordre inextricable sur la route que nous venions de parcourir, et peut-être la journée se fût-elle mal terminée pour nous, si Cadoudal, à la tête de sa compagnie d'Auray, n'eût fait, avec elle et ses vaillants marins de Lok-Maria-Ker et de Carnac, un remous assez puissant contre cette multitude de paysans que leur terreur panique rendait également sourds et aveugles.

En arrivant sur le champ de bataille, il n'eut pas le temps de s'apercevoir que sa troupe était considérablement diminuée. Il s'élança dans un champ où les braves de Le Thiesse, ayant presque épuisé leurs cartouches, faisaient bonne contenance malgré l'avantage que donnaient aux bleus leurs décharges continues et leurs baïonnettes avec lesquelles ils firent plus de blessures qu'avec leurs balles. La vue des vestes bleues et des chapeaux cirés, l'élan vigoureux de ces marins qui avaient l'air de sauter à l'abordage, la fusillade meurtrière et bien nourrie qui éclata tout à coup sur ce point, où l'attaque faiblissait faute de munitions, le redoublement d'impétuosité produit par le courage presque téméraire du jeune Cadoudal, qui courait devant les siens sans autre arme qu'un simple bâton, tout cela joint au commencement de

succès qu'avaient déjà remporté le chevalier de Margadel au centre et Gamber sur la gauche, eut, en moins de vingt minutes, changé la face du combat.

Nous n'avions pas d'alternative entre une victoire brusquement décidée et une déroute complète. Les plus richement pourvus d'entre les nôtres ayant à peine douze ou quinze cartouches à brûler, il était impossible, avec la plus stricte économie, de continuer le feu pendant plus d'une demi-heure. Aussi les chouans prenaient-ils leurs mesures pour ne pas jeter leur poudre au vent et pour abattre un ennemi à chaque coup. On se tirait presque à bout portant, dans un champ de seigle où les bleus, à notre exemple, s'étaient dispersés en tirailleurs, et où ils étaient trahis par les plumets de leurs shakos, qui, glissant à la hauteur des épis, servaient de point de mire aux chouans presque tous très-habiles tireurs. Ce fut en vain que les canonniers de marine, habitués au tonnerre assourdissant et au carnage des batailles navales, firent volte-face à plusieurs reprises; le reste de la colonne, une fois ébranlée, ne voulut plus revenir à la charge. Un cri de victoire s'éleva simultanément sur toute notre ligne, et le tambour des bleus cessa de battre. Leur déroute devint alors générale, et on eut tout lieu de craindre que les vainqueurs ne se contentassent pas des victimes restées sur le champ de bataille. En effet, la poursuite fut sanglante et l'eût été bien davantage si les chouans, pour qui une giberne ou un fusil de calibre était un

trésor inappréciable, ne s'étaient souvent arrêtés pour se disputer les dépouilles des morts et des blessés. Les plus ardents poursuivirent les fuyards jusqu'aux portes de Vannes, où leur arrivée, par petits détachements en léger costume de course, et leurs récits, exagérés autant par la honte que par la peur, mirent les habitants en grand émoi. La générale fut battue, la garnison prit les armes, ainsi que la garde nationale qui venait d'être instruite du départ des écoliers, et qui crut que nous venions, avec les paysans soulevés par nous, tirer vengeance des outrages qui nous avaient mis les armes à la main.

Le résultat matériel de notre victoire était peu de chose. Les canonniers avaient brisé leurs carabines de manière à ce qu'elles ne pussent nous être d'aucun usage. Il ne nous restait que les fusils de ceux qui avaient pris trop précipitamment la fuite pour songer à autre chose. Ces derniers nous avaient laissé des gibernes très-bien garnies, qui ne furent pas inutiles dans la poursuite. Au reste, tout cela composait un butin assez insignifiant, à l'exception cependant d'un tambour que les paysans d'Elven remportaient en triomphe en battant une espèce de roulade qu'un des anciens troupiers de ce bataillon croyait avoir apprise pendant qu'il servait dans la grande armée.

Quant à Gamber, il avait l'air abattu comme un homme qui aime sa tâche et qui n'en a pu remplir que la moitié. Au bout d'un quart d'heure de course à la poursuite des fuyards, les forces lui avaient man-

qué pour aller plus loin, et on avait vu le vieux chouan assis sur un tertre, les pieds nus, la poitrine débraillée, le visage inondé de sueur et des larmes que lui arrachait le dépit, se lamenter sur l'impuissance à laquelle ses infirmités l'avaient réduit, et se laisser à peine consoler par la victoire.

Notre plus précieux butin, à cause du judicieux usage que nous en fîmes, furent les vingt et quelques prisonniers qui tombèrent en notre pouvoir ; c'étaient pour la plupart de vieux soldats ou des fédérés non moins exaltés que nous, qui auraient pu nous faire acheter bien cher la victoire, s'ils avaient été mieux secondés. La terreur panique, qui sur la fin avait gagné tous les autres, n'avait pu ébranler leur courage, ni troubler leur sang-froid. On les avait vus, pour protéger la déroute des leurs, s'embusquer à plusieurs reprises derrière les fossés et combattre jusqu'à l'épuisement de leurs munitions et de leurs forces. Quand ils livrèrent leurs fusils, le canon en était si brûlant que nous ne pouvions les saisir que par la crosse. Du reste, aussitôt qu'ils virent que tout était perdu, ils se laissèrent tranquillement dépouiller de leurs accoutrements militaires, et au moment où ils s'acheminèrent vers notre quartier-général entre deux haies de chouans encore tout haletants de leur succès, il fut facile de voir, à la sombre résignation qui se peignit sur le visage de ces braves, qu'ils croyaient tous marcher vers le lieu de leur exécution.

En effet, ce tragique dénouement était assez con-

forme aux traditions que les républicains avaient laissées dans le département pendant les guerres de la révolution; et ce traitement eût pu passer pour de justes représailles, après les intentions brutales hautement annoncées la veille par les ennemis que nous venions de vaincre; c'étaient avec nos têtes sanglantes au bout de leurs baïonnettes qu'ils s'étaient promis de faire leur entrée triomphale dans la ville d'Auray. Tous ces propos de cannibales nous avaient été répétés, et l'indignation que nous en avions ressentie avait peut-être été, ce jour-là, la meilleure partie de notre courage. Nous savions aussi par cœur, les jeunes aussi bien que les vieux, l'histoire des massacres qui avaient ensanglanté ce malheureux pays; nous savions par quelles villes, et par quelles classes de leurs habitants, ces massacres avaient été provoqués, ordonnés ou soldés; nous savions que Lorient, d'où était sorti le détachement que nous venions d'écraser, avait eu ses orgies révolutionnaires et ses septembriseurs qui avaient aussi promené des têtes sanglantes dans les rues; nous savions les noms de toutes les nobles et pieuses victimes qu'on y avait fait passer sous le fer de la guillotine; et, ce qui était fait pour nous exaspérer encore davantage, nous venions de découvrir que le commandant en chef de la colonne ennemie, devenu aussi, lui, notre prisonnier, avait entretenu préalablement des intelligences avec Cadoudal et lui avait fait des avances et des promesses dont la perfidie ne pouvait plus être mise en doute. Eh bien, avec tous

ces souvenirs dans la mémoire, et tous ces griefs sur le cœur, nous étouffâmes tous les sentiments qui auraient pu ternir un si beau début et nous n'écoutâmes que notre respect et notre pitié pour les vaincus.

Celui que notre générosité surprit et toucha le plus, fut le commandant en chef qui avait de trop bonnes raisons pour n'y pas compter. Atteint d'une balle à la nuque, il s'était caché dans une chaumière avec plusieurs autres fuyards. Le vieux chouan Rohu, qui avait servi d'intermédiaire entre Cadoudal et lui pour les négociations dont j'ai parlé, et qui avait eu avec lui une dernière entrevue la veille même de la prise d'armes, fit une première sommation qui resta sans effet; puis, renforçant le son de sa voix naturellement terrible même pour les siens, il ordonna d'enfoncer la porte qui était faiblement barricadée. Qu'on se figure l'expression effrayante de ce visage dur et anguleux, où la pâleur de la colère se remarquait à travers les tâches noires des cartouches et de la fumée. Rohu en crut à peine ses yeux, quand il eut reconnu son homme dans l'officier qui portait de grosses épaulettes et que le sang et la boue rendaient presque méconnaissable. Cadoudal survint, et sa présence décupla l'embarras du prisonnier, qui, après avoir battu la campagne, et parlé le plus pathétiquement qu'il put de ses enfants en bas âge, demanda en tremblant à son nouvel interlocuteur, dont l'accent et la physionomie laissaient plus d'espoir, ce qu'on allait faire de lui et de ses compagnons d'infortune. « Nous

« n'avons qu'une chose à faire, » répondit Cadoudal, « c'est de vous renvoyer chez vous ; mais dites-moi « franchement, si vous aviez vaincu, nous auriez-« vous traités de même? » — « C'était mon inten-« tion, » répondit l'autre en baissant les yeux ; « mais « je n'ose pas affirmer que c'eût été en mon pouvoir. » Après ce court dialogue, qu'il eût été peu généreux de prolonger davantage, le pauvre commandant fut dirigé avec ses compagnons sur le bourg de Sainte-Anne où le premier appareil fut mis sur sa blessure par le chevalier de Margadel, Vendéen par le cœur autant que par le caractère, et à qui un acte d'humanité ne coûtait pas plus qu'un acte de bravoure. Plusieurs de nous lui avaient entendu réciter la veille, avec l'accentuation énergique qui le distinguait entre tous les chefs, ces beaux vers d'*Alzire* qu'il fut le premier à nous apprendre:

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

A vrai dire, ces dispositions bienveillantes pour les vaincus furent à peu près générales parmi les vainqueurs. Peut-être faudrait-il excepter ceux de la paroisse de Camor, qui avaient perdu leur capitaine, vieux chouan que le pétillement de la première fusillade avait tellement électrisé que, sans attendre les siens, il s'était précipité seul au milieu des ennemis.

Son corps sanglant, criblé de coups de baïonnette, et déposé tout près de là, sur le gazon du cimetière, offrait à ces hommes, naturellement assez farouches, un spectacle peu propre à faire naître en eux des idées de miséricorde.

Dans les événements de cette journée doublement glorieuse pour les vainqueurs, il faut faire une large part à un genre d'influences dont la révolution avait à peine affaibli l'empire dans cette partie de la Bretagne; je veux parler des influences religieuses considérées dans leurs rapports avec certaines dévotions locales. En choisissant, ou plutôt en acceptant le village de Sainte-Anne pour champ de bataille, nous avions plus que doublé nos chances de succès. Nous attaquer auprès de ce sanctuaire national de la province, c'était comme si les Maures avaient attaqué les Espagnols auprès de Saint-Jacques de Compostelle. Sur un pareil terrain il y aurait eu presque de l'impiété de notre part à ne pas croire qu'un bras invisible combattait pour nous. Et que pouvaient des fédérés et même des canonniers de marine contre une pareille croyance, quand les croyants avaient des armes avec la ferme volonté de s'en servir?

La modeste chapelle où beaucoup d'entre nous avaient fait leur prière du matin, avait été depuis deux siècles popularisée dans toute la province, et signalée jusqu'à la cour de Louis XIII par une multitude de miracles attribués à l'intercession de sainte Anne, devenue depuis lors la patrone des popula-

tions Armoricaines. A l'époque où cette dévotion locale avait atteint son apogée, on avait vu des villes assez éloignées, entre autres celle de Pont-l'Abbé, rester désertes une semaine entière pendant que les habitants allaient en procession remercier sainte Anne de la cessation d'un fléau public; et les anciens du pays avaient encore souvenance de l'heureux temps où l'on comptait, la veille de la fête patronale, plus de cinquante mille pèlerins campés dans la lande voisine, où ils passaient la nuit à réciter leurs chapelets ou à chanter des cantiques. Mais, outre les grands jours à l'approche desquels toutes nos grandes routes se couvraient de voyageurs endimanchés, et présentaient l'aspect d'une vaste et joyeuse émigration, il y avait, et grâce aux profondes racines de la foi bretonne, il y a encore aujourd'hui des jours particuliers où les différentes paroisses, hommes, femmes et enfants, viennent processionnellement, avec croix et bannière, sous le soleil ardent de juillet et d'août, renouveler leur hommage à la sainte protectrice que leurs ancêtres se sont choisie dans le ciel. Les cantons maritimes, bien qu'inférieurs aux autres, sinon pour la croyance, au moins pour la pratique, réveillent à cette occasion leur foi plutôt engourdie qu'éteinte; des navires pavoisés de leurs pavillons et banderoles, et sur lesquels on aperçoit des têtes nues d'hommes et des coiffes blanches de femmes, toutes également immobiles, voguent dès le crépuscule du matin sur le Morbihan, et remontent de conserve la rivière d'Au-

ray. On entend de loin le chant des litanies et de l'*Ave maris stella*, formule favorite d'invocation pour nos hommes de mer; les matelots semblent s'entendre pour rendre leur manœuvre moins bruyante pendant la traversée; les pieux exercices ne sont pas même interrompus au lieu du débarquement; et le spectacle devient de plus en plus édifiant pour l'observateur, quand la procession, après avoir traversé la lande si aride de Pluméret, arrive en vue de la sainte chapelle et va se prosterner humblement sur cette terre bénie.

Outre ces solennités de second ordre et les trois grandes solennités annuelles, il y avait dans toutes les saisons de l'année des actes de piété individuelle qui laissaient des impressions encore plus douces et plus durables dans l'âme du pèlerin. Au plus fort des guerres de l'empire, quand le deuil ou le pressentiment du deuil était dans presque toutes les familles, on voyait souvent des vieillards et des mères en pleurs faire à genoux le tour extérieur de l'église pour se rendre propice la sainte qu'ils venaient invoquer. D'autres fois c'était un pauvre matelot récemment échappé d'un naufrage, ou d'une bataille navale, ou des prisons d'Angleterre, et qui venait, les pieds nus et un cierge à la main, acquitter, en présence de ses enfants, le vœu auquel ils devaient de n'être pas orphelins.

La paix de 1814, en donnant lieu au licenciement des troupes de terre et de mer, et au renvoi de tous nos prisonniers, avait rendu à la Bretagne

ceux de ses enfants qui avaient survécu à toutes nos catastrophes, et parmi ces enfants il y en eut très-peu qui renièrent leur mère, je veux dire qu'ils rapportèrent presque tous au foyer paternel la foi qu'ils y avaient si périlleusement professée dans leur enfance, et s'associèrent avec joie à l'acquittement des engagements pieux contractés à leur sujet devant Dieu ou devant ses saints. Il en était résulté, pendant les mois qui avaient précédé notre prise d'armes, un flux et un reflux presque continuel de pèlerins sur la route de Sainte-Anne, et une si grande quantité d'offrandes dans le trésor de la chapelle, que les autorités impérialistes, malgré leurs ménagements systématiques pour les susceptibilités ombrageuses de nos paysans, surtout en matière de religion, n'avaient pas pu résister à la tentation de se l'approprier.

Or, les deux tiers de notre armée se composaient des mêmes hommes qui avaient figuré dans ces pèlerinages récents, et, quant aux insurgés de la nouvelle génération, que la conscription militaire ou maritime n'avait pas encore atteints, on peut affirmer qu'il n'y en avait pas un sur dix qui ne fût venu à plusieurs reprises, avec ses parents ou avec ses compagnons d'enfance, chercher sa part des consolations extraordinaires que les âmes simples et bien disposées remportaient de ce saint lieu. Comment leur eût-il été possible de s'y retrouver sans y éprouver quelque chose d'analogue, et sans renouveler quelques-uns des actes par lesquels on avait appris à chacun d'eux

à y retremper périodiquement sa foi, ses espérances, et aussi sa charité? Aussi, dès le matin, au risque de se battre à jeun, un bon nombre de chouans avaient-ils marché droit à l'église, où plusieurs d'entre eux étaient encore en prières quand le cri d'alarme leur fit faire à la hâte le signe de la croix.

L'affluence fut beaucoup plus considérable après le combat, durant lequel bien des prières votives durent être adressées à sainte Anne, car la chapelle particulière qui lui est consacrée ne désemplissait pas, et la place manquait aux cierges qu'ils venaient l'un après l'autre allumer devant sa statue.

Avec des préoccupations si purifiantes avant et après la victoire, on comprendra sans peine qu'elle ait été pure de toute souillure; ce n'est pas pour des cœurs ainsi préparés que sont faites les passions haineuses ni les représailles même légitimes.

Plus d'un bourgeois philosophe (personnage parfois non moins comique que le bourgeois gentilhomme) croit ajouter quelque chose à sa petite taille en faisant sonner bien haut le mépris que lui inspirent toutes ces dévotions populaires, et c'est à peine s'il regarde comme son semblable le crédule campagnard qui va demander à Dieu, par une intercession jugée toute puissante auprès de lui, la force nécessaire pour supporter ses misères et pour pardonner les injures. Il y avait plusieurs de ces fortes têtes parmi nos prisonniers, et nous ne pouvions nous dé-

fendre d'une maligne joie en voyant l'ébahissement où les jetait la générosité incompréhensible de nos procédés. Trop bornés pour comprendre et trop orgueilleux pour admettre l'influence de quelques pratiques *superstitieuses* sur les déterminations à prendre après une victoire, ils ne savaient à quoi attribuer celle que nous avions prise à leur égard, et, malgré les soins tendres et presque fraternels que nous prodiguâmes à leurs blessés, malgré les frais d'hospitalité que nous fîmes pour leur mettre un peu de joie au cœur, il y en eut plusieurs qui se défièrent de nous jusqu'à la fin, entre autres un capitaine d'artillerie, dont la physionomie sombre et soupçonneuse ne s'éclaircit qu'au moment de la séparation. Après avoir été reconduit par nous avec ses compagnons, jusqu'à nos avant-postes, il nous dit en nous serrant la main, et avec un accent de franchise militaire à travers laquelle vibrait une émotion profonde, qu'il savait désormais à quoi s'en tenir sur cette qualification de *brigands* par laquelle nous avions été désignés à leurs poursuites; qu'il saurait nous rendre justice à la face de nos calomniateurs, et que nul pouvoir au monde ne lui ferait dorénavant porter les armes contre nous. Ses compagnons prirent aussi spontanément que lui le même engagement; puis nous nous embrassâmes comme des frères réconciliés, et non seulement la neutralité promise ne fut violée par aucun d'eux, mais encore les éloges que leur suggéra la

reconnaissance et ceux qu'y joignit le commandant en chef quand il fut de retour à Lorient, furent probablement cause que cette ville, de tout temps acharnée contre les chouans, nous laissa tranquilles pendant tout le reste de la campagne.

LES CHOUANS

A SAINTE-ANNE D'AURAY.

Na mar dann-mé war va c'hiz d'ar vro
Mamm Santez-Anna, mé ho kopro.

Lez-breiz.

En avant! disaient-ils, enfants de la Bretagne!
Quittez, quittez encor la lande, la montagne;
On menace l'autel (1), c'est l'heure d'accourir;
En avant pour combattre! en avant pour mourir!

(1) Le décret du 8 avril 1815, qui exigeait de tous les fonctionnaires publics, sans excepter le clergé, un serment repoussé par un grand nombre de consciences, avait été regardé comme un acheminement à la persécution.

Et l'appel s'étendait, et du milieu des villes
Frémissantes encor de tempêtes civiles,
Et du sein des hameaux qu'une vague fureur
Soulevait au seul nom du terrible Empereur,
Des milliers d'hommes fiers, de tout rang, de tout âge,
Surgirent tout à coup égaux par le courage.
Dieu le veut! Dieu le veut! ce cri des vieux croisés
Fait palpiter encor les cœurs électrisés.
L'Armorique s'émeut.—Levons-nous! —tout se lève;
Depuis l'adolescent qu'enorgueillit le glaive,
Jusqu'à l'humble vieillard chargé d'âge et d'ennui,
Que le poids du mousquet affaisse malgré lui.
Ils vont, portant au but où leur foi les réclame
Tout le sang de leur corps, tout le feu de leur âme;
Ils vont, certains de vaincre, ainsi que leurs aïeux,
Aujourd'hui sur la terre et demain dans les cieux!

Oh! dans ces nobles cœurs quelle allégresse sainte!
L'enthousiasme ardent qui méconnaît la crainte,
Le désir d'arracher la Bretagne à son deuil
Ajoutent des éclairs à l'éclair de leur œil.
Leur ardeur fait songer aux antiques phalanges
Qui marchaient au combat sous le drapeau des anges,
A cette légion dont le calme divin
Étonna Rome même alors à son déclin;

Quand l'imposante voix de quelques solitaires
Ébranlait sur l'autel tous les dieux adultères,
Dieux puissants qui tombaient du haut de leurs remparts
Devant l'apôtre seul armé de ses regards!
Citadins, paysans n'ont plus qu'une pensée;
C'est la croix de Jésus qu'ils tiennent embrassée,
C'est le prêtre couvert d'opprobre et de dédain
Qu'il faut environner, qu'il faut venger enfin;
C'est le cri de douleur qui monte des chaumières,
C'est l'affreux désespoir, c'est le sanglot des mères
Dont les fils enlevés par l'ordre de César
Meurent incessamment broyés près de son char;
Comme s'il lui fallait pour rafraîchir ses veines
Le parfum de la chair des victimes humaines,
Comme si dans sa cour le demi-dieu mortel
Ne trouvait que le sang digne de son autel!
Et puis les souvenirs exaltaient leur courage:
Étaient-ils donc si loin des jours du grand orage
Où la France asservie agonisait d'effroi,
Où l'échafaud debout était salué roi?
La plupart avaient vu cette époque funeste
Et frissonnaient encore en y songeant; le reste
Entendit au berceau la terrible rumeur;
Et tous l'envisageaient avec la même horreur.
Temples déracinés, familles décimées,

Le sol tout haletant sous le pas des armées,
Un peuple de martyrs, de martyrs dont leurs champs
Couvraient à peine encor les pâles ossements;
La Bretagne frappée au cœur de maux sans nombre;
Voilà ce qu'ils voyaient, voilà le spectre sombre
Qui leur apparaissait, et, tressaillant d'espoir,
Ils couraient accomplir leur céleste devoir!

Mais à travers ces rangs divers de taille et d'âge,
Ceux dont l'œil inspiré rayonnait davantage,
L'élite de ces cœurs pleins de séve et de feu
Qui se vouaient sans crainte à la cause de Dieu,
Les plus ardents, c'étaient (ô touchante merveille!)
Ces jeunes hommes purs, écoliers de la veille,
Qu'un héroïque instinct, qui n'est point d'ici-bas,
Avait précipités de l'étude aux combats.
Pas un d'entre eux qui n'eût dans sa triste famille
Quelque martyr aimé dont l'auréole brille,
Quelque prêtre égorgé par un lâche assassin,
Et dont le sang coula sur ce même chemin.
Aussi, suivant d'abord l'instinct qui les entraîne,
Tous s'étaient à la fois élancés sur l'arène,
Chétifs, mais suppléant, dans leur noble ferveur,
Aux faiblesses du corps par les forces du cœur.
Avec eux s'avançaient à l'appel catholique

Des fils de tous les points de la vieille Armorique,
Les uns abandonnant la montagne ou la mer,
Des enfants de Carnac, de Lokmariaker,
Ceux-ci venus d'Auray, d'Elven, ceux-là de Vanne,
Tous si religieux dans un siècle profane,
Qu'un grand nombre, aspirant vers le seul bien réel,
Se consacra plus tard au service du ciel.
Voilà les défenseurs qui, dans ces temps de crise,
Se levèrent d'eux-même à côté de l'Église,
Ne rêvant, ne cherchant qu'un trépas glorieux
Sur les marches du temple où priaient leurs aïeux !

Il eût fallu la voir, cette troupe guerrière,
Quand l'aube, en souriant, invite à la prière,
Ou quand l'*Angelus* tinte, et, du fond des hameaux,
Sème un appel plaintif de rameaux en rameaux;
Il eût fallu les voir, inclinés, tête nue,
Adresser leur hommage à la Vierge ingénue,
Astre des frais matins, étoile des beaux soirs,
Qui verse dans le cœur les suaves espoirs.
Parfois la voix mourait sur leurs lèvres muettes;
Car, ils se souvenaient des mères inquiètes,
Des parents, des amis qui tremblaient sur leur sort;
Mais ils songeaient au Christ, et chacun restait fort.
Phalange inébranlable et puissamment trempée

Dont l'âme était d'airain à l'heure de l'épée,
Et qui l'instant d'après, même au champ clos cruel,
Entourait le vaincu d'un amour fraternel !

Oh ! ce fut un beau jour, un jour brillant de gloire,
Que le jour qui suivit la première victoire,
Quand les triomphateurs, dans leur zèle sacré,
S'en vinrent rendre grâce à Sainte-Anne d'Auray ;
Sainte-Anne, lieu béni, si cher à ceux qui pleurent,
Et que les ailes d'or des Séraphins effleurent.
Jamais en aucun temps pèlerins plus nombreux
N'avaient environné l'autel miraculeux.
Jamais tant de flambeaux dans la pieuse enceinte
N'avaient étincelé devant l'image sainte.
Qu'il était beau de voir ces généreux soldats
Étendre en suppliants de pacifiques bras,
Humilier leur front, et remercier celle
Qui le jour du combat leur demeura fidèle !
Qu'ils étaient grands ! Dieu seul par un rayon soudain
Peut donner à des cœurs cet élan surhumain !

Oh ! ma sainte patrie ! oh ! Bretagne adorée !
Tes nobles fils, errant de contrée en contrée,
Quel que soit leur destin, te regrettent partout,
Car l'autel de l'honneur chez toi reste debout.

Le siècle a beau douter, toi simple et magnanime
Tu prosternes ton front devant le Christ sublime !
Le siècle a beau dresser ses piéges près de toi,
Comment te vaincra-t-il ! Ta force est dans ta foi !
Sois bénie à jamais, ô terre sans souillures !
Libre sol consacré par des gloires si pures !
Vieux berceau des héros ! eh ! qui ne serait fier
D'être né dans ton sein, de respirer ton air,
D'étaler sous les yeux de l'étranger qui passe
Tes mille souvenirs qu'aucun autre n'efface !
Oh ! oui, chacun de nous peut le redire encor :
Notre belle Bretagne est bien le sol d'Armor !
Nous pouvons proclamer nos titres séculaires,
Et fouler sans rougir la cendre de nos pères,
Car nous croyons comme eux, et comme eux nous disons :
Plutôt, plutôt la mort qu'une tache à nos fronts!

TURQUETY.

CHAPITRE VIII.

Oui, nous sommes encor les fils de l'Armorique,
La race courageuse et pourtant pacifique :
La race sur le dos portant de longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : « Je veux. »
Nous avons des cœurs francs pour détester les traîtres ;
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres ;
Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons ;
Non, nous ne sommes pas les derniers des Bretons.

BRIZEUX, poëme de *Marie*.

Pour assurer les brillants et solides résultats que promettait notre victoire, il n'y avait pas de temps à perdre. Malgré la brièveté du combat, nos munitions étaient épuisées, et si la colonne mobile qui rôdait depuis plusieurs jours dans les environs de Baud, nous

avait attaqués le soir même, au lieu de rentrer en toute hâte dans la ville de Pontivy, une dispersion volontaire et immédiate eût été notre seul moyen de salut. Le danger eût été encore plus inévitable si la garnison de Vannes avait eu assez de confiance dans sa supériorité de nombre et de discipline pour profiter de notre sécurité après la victoire. Il ne lui fallait pas trois heures de marche pour arriver jusqu'à nous. Heureusement le rapport des fuyards et celui des blessés que nous y fîmes transporter sur plusieurs charrettes, s'accordaient à nous représenter comme une troupe aguerrie d'une organisation formidable, et commandée par des chefs expérimentés qui faisaient la guerre dans les règles. Cette réputation, que nous ne méritions pas encore, nous procura un long répit sur lequel nous n'avions pas compté, et dont nous profitâmes pour faire une battue générale dans les campagnes, à la recherche des vieilles armes qui avaient pu échapper au désarmement consenti par les chouans en 1799. C'était le seul moyen qui nous restait pour recruter de nouveaux soldats, ou plutôt pour utiliser les recrues qui nous arrivèrent bientôt de tous les côtés. La nouvelle de notre succès, transmise dans toutes les directions avec la rapidité d'une dépêche télégraphique, avait excité parmi les populations rurales un enthousiasme qui s'était communiqué de proche en proche, et avait gagné les villes ouvertes où la présence de quelques gendarmes n'était pas suffisante pour comprimer la joie de nos partisans. Ici

elle se manifestait par le carillon des cloches, là par des distributions de cocardes blanches, ou par des danses publiques accompagnées de chansons séditieuses; ailleurs on insultait ou on détruisait les aigles impériales, et on faisait descendre la bannière aux trois couleurs de toutes les positions qu'elle avait usurpées, pour y substituer le drapeau blanc qui flotta librement sur les clochers de presque toutes les paroisses pour le dimanche de la Fête-Dieu.

Cette coïncidence parut de très-bon augure. La procession du Saint-Sacrement, qui est comme le point culminant des pompes du culte catholique, fut ce jour-là plus imposante qu'à l'ordinaire, non-seulement à cause du redoublement de zèle qu'on mit dans les préparatifs, mais encore par le redoublement de piété parmi les fidèles, et surtout par le cortége militaire que formèrent en beaucoup d'endroits les chouans assez heureux pour avoir déterré quelque vieux fusil mangé par la rouille. Il va sans dire qu'il y eut profusion de fleurs de lys à tous les reposoirs, et que la fête fut terminée par un *Te Deum* entonné par le chantre du village, à défaut du curé qui garda presque partout la neutralité que lui imposait la sainteté de son ministère.

Quant à nous, telle était notre impatience de rejoindre nos camarades que nous partîmes le lendemain au point du jour, emportant notre bonne part de l'allégresse commune, et tout fiers de la sensation que nous faisions parmi les villageois en leur mon-

trant notre butin, surtout l'épée à ceinturon bien verni et les belles épaulettes d'or que l'un de nous portait sur son habit noir troué de deux balles. Partout nous trouvâmes la population célébrant notre victoire, et les insignes du pouvoir royal arborés sans résistance; partout les gendarmes avaient abandonné leurs casernes qui étaient comme autant de bastilles odieuses dans nos campagnes; et, pour comble de bonheur, les douaniers, cette autre bête noire du paysan breton, ayant été balayés de leurs cantonnements tant sur la côte que dans l'intérieur, la contrebande du sel se faisait librement sur tous les points, ce qui équivalait à la suppression temporaire de l'impôt sur cette denrée, et aurait suffi pour rendre la chouannerie populaire.

A mesure que nous approchions du village de Kercohan où étaient cantonnés les autres écoliers, un souvenir de la veille, auquel tant de félicitations données et reçues sur la route avaient fait diversion jusqu'alors, nous attristait de plus en plus par la pensée du désespoir dont nous allions navrer le cœur d'un de nos camarades, en racontant ce qui s'était passé dans le village de Sainte-Anne, après notre victoire.

En procédant au pansement des blessés, notre chirurgien avait trouvé parmi eux un jeune bourgeois atteint d'un coup de feu qui lui avait déchiré l'artère crurale. Sa blessure était mortelle, et il avait déjà perdu une si grande quantité de sang qu'il lui restait à peine assez de force pour demander à ceux qui le

soignaient si son frère, étudiant au collége de Vannes, faisait partie du détachement contre lequel il s'était battu. Malgré l'assurance réitérée qu'on lui donna du contraire, il crut qu'on s'entendait pour lui cacher la vérité, et ses doutes répandirent une amertume affreuse sur ses derniers moments. Nous-mêmes ne pûmes nous défendre d'un sentiment d'effroi en pensant que le hasard seul avait empêché nos armes d'être maudites dès le premier jour, et qu'il avait tenu à si peu de chose que notre victoire ne fût marquée par une de ces fatalités qui font que les guerres civiles sont appelées impies. Mais si nous avions échappé pour notre propre compte à l'horreur de cette situation, elle allait écraser de tout son poids le pauvre malheureux à qui nous apportions cette accablante nouvelle. Pourrait-il s'empêcher de voir dans chacun de nous le meurtrier de son frère, et toutes les joies de nos triomphes futurs n'étaient-elles pas empoisonnées d'avance pour lui, par la responsabilité qu'il ne manquerait pas de s'imputer?

Heureusement pour nous il n'était plus au camp. Seul entre tous les écoliers, il était parti à contre-cœur; une alerte nocturne, donnée par des fraudeurs de sel, lui avait si bien fait perdre la tête, que, malgré son embonpoint naissant, il avait couru tout d'une volée jusqu'à Lorient, sa ville natale, où, à l'abri de bonnes fortifications, il se remit peu à peu de son effroi, et des fatigues de sa courte campagne.

Enfin une voix connue, une voix dont le timbre

décelait un adolescent, nous cria : *Qui vive!* c'était une de nos sentinelles avancées qui montait la garde un pistolet à la main, et qui ne comprenait pas encore toute l'importance d'une consigne militaire ; car, après avoir reçu notre accolade fraternelle, voyant que nous ne nous arrêtions pas pour satisfaire sa dévorante curiosité, il courut avec nous au village pour entendre les belles choses que nous avions à raconter. Ce ne fut d'abord qu'un entretien confus entremêlé d'exclamations joyeuses et d'embrassements, comme dans une grande famille dont les membres, dispersés par des devoirs périlleux, se trouveraient tous inopinément réunis. Dans cette première effusion des cœurs, le bonheur fut égal de part et d'autre ; mais, quand on en vint à la narration du combat de l'avant-veille, tout l'avantage fut du côté des narrateurs. Il va sans dire que tout fut cru et applaudi ; puis, pour nous prouver qu'ils n'avaient pas perdu leur temps, nos auditeurs allèrent chercher les armes qu'ils s'étaient procurées dans ce court intervalle, et, après s'être mis en ordre de bataille sur la lande, ils répétèrent les évolutions et les manœuvres auxquelles ils s'étaient exercés pendant notre absence.

Notre départ pour le lieu du rendez-vous général fut fixé au lendemain soir. L'arrivée successive de plusieurs détachements de chouans qui avaient la même destination que nous, acheva de nous remplir de confiance. Le premier que nous saluâmes de nos acclamations fut le brave Martin, de Sulniac, qui avait fait

ses premières armes dans l'insurrection de 1791, et conduisait à Gamber, sous lequel il servait comme capitaine de paroisse, une centaine de recrues levées dans les environs. Une heure après arrivèrent deux compagnies de marins de Baden, commandées par un ancien chouan, dont le chapeau ciré, percé d'une balle au ras de la tête dans une rencontre toute récente avec les gendarmes, attirait notre attention et excitait presque notre envie. Enfin, dans l'après-midi, nous aperçûmes le bataillon du comte de Francheville, composé des marins de la presqu'île de Rhuys, presque tous remarquables par leur mine robuste et par leur belle taille, qui formait un contraste assez piquant avec les chétives dimensions de la plupart des écoliers qui couraient à leur rencontre. Aussi tous ces visages basanés se renfrognèrent-ils à notre aspect. Ils demandaient à leurs officiers si c'étaient là les auxiliaires qu'on leur avait promis, et si l'on avait pensé à enrôler un nombre suffisant de nourrices pour tous ces enfants. Notre seule réponse à tous leurs sarcasmes fut de les ajourner au premier combat où nous nous engagions à leur prouver sans réplique que le courage ne se mesure pas toujours à la taille.

Nous marchâmes toute la nuit et tout le jour suivant, par des chemins de traverse, dans la direction de Ploërmel, où les chouans étaient entrés le matin après une courte fusillade, et où nous espérions les joindre avant la nuit. Mais, en arrivant, nous trouvâmes la ville évacuée à cause du bruit qui s'était ré-

pandu de l'approche d'une colonne ennemie forte de trois à quatre mille hommes, partie de Rennes avec plus de chevaux et de canons qu'il n'en fallait pour nous sabrer et nous mitrailler tous. Tout épuisés que nous étions par la faim et par vingt-quatre heures de marche, il fallut pousser le soir même jusqu'à la ville de Josselin, où l'heure avancée de la nuit n'empêcha ni les transports de joie d'éclater sur notre passage, ni les bonnes âmes de pourvoir au pressant besoin que nous avions de nourriture et de repos. Pour comble de bonheur notre sommeil ne fut troublé par aucune alerte, et les bleus continuant de se tenir à une distance respectueuse, nos chefs profitèrent de ce répit pour organiser le mieux possible toutes ces troupes de volontaires dont la ville était encombrée, et dont le nombre s'accroissait tous les jours.

D'abord on renvoya tous ceux qui n'avaient point d'armes, et cette mesure, rigoureusement exécutée, fut à la fois un grand débarras et une grande économie. Le service des approvisionnements fut organisé comme dans une armée régulière, excepté que rien n'était payé comptant ; des bons, payables sur le trésor royal quand il y aurait un Roi, étaient notre unique ressource ; mais aussi elle était inépuisable. Parmi ceux de nos adversaires politiques qui étaient assez riches pour supporter des réquisitions de grains et de bestiaux, il fallut bien donner à cette monnaie un cours forcé. Parmi nos amis, c'est-à-dire parmi les dix-neuf vingtièmes des habitants, elle fut reçue

comme si la couronne de France lui avait servi d'hypothèque, tant on avait de confiance dans une prochaine restauration. Au reste, les avances des uns et des autres furent remboursées plus tard jusqu'à la dernière obole, et le seul tort qu'on eut à nous reprocher fut d'avoir troublé le sommeil des acquéreurs de biens ecclésiastiques, et d'avoir pris un malin plaisir à mettre les plus avares d'entre eux dans la nécessité de faire des vœux pour le retour des Bourbons. Nos vieux chouans, qui persistaient à regarder ces acquisitions comme autant de vols sacriléges, et pour qui le mot de prescription n'avait aucun sens, ne s'en seraient pas tenus là ; mais les chefs voulaient qu'on respectât la garantie royale, et leur autorité à cet égard fut assez rarement méconnue.

Leur ambition et la nôtre aussi, dans notre sphère d'influence par la prédication et par l'exemple, était d'effacer à force de bons procédés le mauvais renom qui s'était attaché à la chouannerie bretonne depuis la pacification de 1799, et de montrer que, si autrefois les lois de l'humanité n'avaient pas toujours été scrupuleusement observées, on n'avait été entraîné à cette violation que par de justes et impérieuses représailles. Cadoudal et Margadel étaient les plus ardents apôtres de cette doctrine. Mais la tâche du premier était de beaucoup la plus rude à cause de la grande quantité de marins qu'il avait dans sa légion. On peut dire qu'il suait sang et eau pour plier au joug d'une sévère discipline tous ces loups de mer habitués à croire qu'une

fois hors de leur élément, ils étaient dispensés de toute obéissance. Souvent nous entendions de loin ses éclats de colère contre des maraudeurs surpris en flagrant délit, et, quand il y avait récidive ou circonstance aggravante, il ne s'en tenait pas toujours aux reproches et aux menaces. Avec des hommes naturellement fiers et décidés, ces violents remèdes n'auraient peut-être pas été sans inconvénient, si celui qui les employait ne s'était pas appelé Cadoudal; mais avec ce nom et le prestige que la victoire de Sainte-Anne y avait ajouté, aucune parole séditieuse n'était à craindre, du moins aussi longtemps que dureraient les hostilités; car plus tard, et pour ainsi dire la veille du licenciement, une compagnie entière de cette légion porta l'audace jusqu'à croiser la baïonnette contre son colonel.

C'était surtout pendant nos marches nocturnes que la répression de ces désordres partiels était prodigieusement difficile. Pendant le jour, outre la surveillance que nous exercions les uns sur les autres, les officiers, par émulation autant que par prévoyance, tenaient si bien leurs soldats en haleine en les occupant soit à la confection des cartouches, soit aux différents exercices dont se compose l'éducation militaire, que souvent, pour suffire à tout, ils étaient obligés d'abréger leur sieste après leur repas du milieu du jour.

Grâces à cette continuité d'efforts consciencieux de la part des chefs, et au bon esprit qui animait les capitaines de paroisse, notre petite armée présenta

bientôt une force compacte et régulière, capable de tenir tête à des troupes de ligne, même en rase campagne, dès le lendemain du jour où le débarquement qui nous était promis aurait été effectué; car, tant que nous n'aurions pas quelques pièces de canon et chacun une cinquantaine de cartouches dans nos gibernes, nous sentions que la partie serait inégale, qu'il faudrait toujours escamoter la victoire.

L'intervalle de dix jours qui s'écoula entre la journée de Sainte-Anne et notre attaque sur Redon, nous laissa tout le loisir nécessaire non-seulement pour nous organiser et pour régulariser tous les services, mais encore pour prendre possession des petites villes ouvertes, comme Questembert, Muzillac, Sarzeau, Rochefort, Ploërmel, Malestroit, Josselin, etc., et pour augmenter nos provisions de guerre de tout ce que nous pûmes trouver chez les débitants de poudre et chez les particuliers. En beaucoup d'endroits, les dons patriotiques devancèrent nos réquisitions, et plus d'un royaliste poussa la générosité jusqu'à nous livrer sa vaisselle d'étain pour faire des balles. J'ignore si ce fut avec l'autorisation préalable du propriétaire qu'on grimpa sur les combles du château féodal des princes de Rohan, à Josselin; le fait est que nous ne fîmes nulle part une moisson si abondante, et que la toiture en fut considérablement endommagée. Des lingots d'or nous auraient moins réjoui la vue que ces charretées de plomb. Au reste, comme ces actes de vandalisme n'avaient leur source ni dans la haine des per-

sonnes ni dans la convoitise des choses, ils furent commis sans remords, mais non pas toujours supportés sans murmure. Bref, au moment de tenter notre expédition aventureuse dans le département d'Ille-et-Vilaine, chacun de nous se trouvait pourvu d'une vingtaine de cartouches, et notre organisation, à peine ébauchée la veille du combat de Sainte-Anne, avait acquis un degré de consistance dont les vieux chouans étaient tout étonnés, et dont les jeunes étaient tout fiers; car, sur ce point, il y avait une sorte de rivalité entre l'ancienne et la nouvelle génération.

A la tête de la vieille école était notre général en chef, de Sol de Grisolles, qui s'était signalé dans toutes les guerres de la chouannerie et avait succédé au brave comte de Silz dans le commandement de tout le pays situé entre Vannes et la Vilaine. De tous les chefs de division contemporains et collègues de Georges, lui et Rohu ont seuls survécu (1); avec cette différence que Rohu n'a rien perdu de son énergie ni de son ascendant, tandis que le pauvre de Sol s'est tristement survécu à lui-même. En sortant de l'humide cachot où il a croupi pendant huit années consécutives, il ne s'est plus trouvé le même homme; tous les ressorts de cette âme ardente s'étaient détendus par la souf-

(1) Vincent Hervé vivait encore et aurait pu rendre d'utiles services; mais le conseil supérieur avait donné le commandement de sa division à Leridant, ancien aide de camp de Georges. Le vieux chouan n'avait pas pu digérer ce passe-droit.

france; ses facultés physiques et morales étaient affaissées; sa voix cassée n'avait point d'accent; son regard était vague; sa physionomie sans expression, et son attitude on ne peut moins imposante quand il paraissait sur son mauvais cheval gris pour faire semblant de nous passer en revue. Toutes ces infirmités étaient aggravées par un entêtement invincible, et par un besoin tellement impérieux de nourriture et de sommeil, que le peu qui lui restait de son ancienne énergie en était comme paralysé. En un mot c'était une ruine qui avait des droits incontestables à nos respects, mais qu'avec la meilleure volonté du monde, nous avions de la peine à trouver respectable.

Heureusement nous avions, pour compenser sa nullité, un chef d'état-major à qui son infatigable vigilance, son caractère tout chevaleresque, et surtout son intelligente sympathie avec le paysan breton, avaient conféré un pouvoir bien plus réel que son titre de commissaire extraordinaire du roi. C'était le marquis de La Boissière, fameux sous la restauration par un écrit violemment critiqué qui aurait pu porter d'autres fruits, et par un discours qui fit tressaillir d'enthousiasme une assemblée législative, le jour où, par un mouvement qui rappelait le fameux serment de Démosthènes, il jura devant elle, par la mémoire des héros morts dans la Bretagne et dans la Vendée, que ni les uns ni les autres n'avaient failli.

La légion de Cadoudal était alors forte de huit cents hommes, répartis en deux bataillons commandés cha-

cun par un paysan qui avait conquis son grade dans les premières guerres, sous les yeux de Georges. Les compagnies de marins, avec leurs vestes de même coupe et de même couleur, avaient l'air d'un équipage d'élite, enrégimenté pour quelque service extraordinaire. Rohu, chevalier de Saint-Louis depuis déjà vingt ans, et de simple matelot qu'il était en 1793 devenu colonel avec brevet royal en 1799, avait fièrement conservé son premier costume. Mais, par une abnégation dont nos guerres civiles offrent trop peu d'exemples, il n'avait pas conservé son commandement, qui lui appartenait par droit de conquête; il l'avait noblement cédé à Joseph Cadoudal auquel il appartenait par droit de naissance, et même il n'avait pas cru déroger à ses antécédents en remplissant les fonctions de major sous le frère de son ancien général.

Le nombre des soldats qui composaient la légion commandée par Le Thiesse avait plus que doublé pendant notre séjour à Josselin. Outre le bataillon du canton de Bignan, il s'en était formé deux autres dont les chefs appartenaient à la noblesse du pays et ne dédaignaient pas, comme beaucoup de leurs pareils, de servir sous un colonel paysan. Aussi les noms de La Voltaie, de Dubot, de Langourla, étaient-ils populaires dans toute l'armée; le dernier surtout, depuis le jour où on l'avait vu se précipiter seul au milieu des balles ennemies, à l'entrée de Ploërmel, comme s'il avait été plus ambitieux de mourir que de vaincre. La tristesse profondément empreinte sur sa noble physiono-

mie ajoutait à l'intérêt que nous inspirait sa bravoure, et nous recueillions avidement les bruits mystérieux qui circulaient parmi nous sur la cause de la noire mélancolie dont il semblait dévoré. Un amour commencé sous les plus riants auspices, de joyeuses fiançailles avec tous les préparatifs délicieux d'un bonheur prochain, puis une maladie mortelle et une cérémonie funèbre pour dénouement, voilà le résumé du récit lamentable qu'on nous fit à Josselin, et dont la vérité ne fut que trop confirmée à quelques jours de là par l'espèce d'acharnement qu'il mit à se procurer la mort.

Une faute grave avait été commise dans l'organisation de la légion de Le Thiesse. Au lieu de laisser les braves dans leurs compagnies respectives où ils auraient pu élever les autres à leur niveau, on en avait composé une troupe d'élite qui, par suite de ce funeste accaparement, eut à soutenir, presque à elle seule, la vieille renommée du canton de Bignan. Les héros de cette petite phalange étaient presque tous d'anciens déserteurs qui se faisaient une fête de renouveler connaissance avec les gendarmes et de leur demander compte de toutes les vexations qui avaient mis la misère et le deuil dans tant de familles, et surtout des quatorze coups de baïonnettes donnés à Rallier, leur lieutenant, dans une rencontre où, assailli par huit gendarmes bien armés, il avait résisté seul, sans autre arme que ses poignets de fer entre lesquels il avait étranglé le premier qui lui était tombé sous la main. Laissé pour mort dans une mare de son propre sang, puis, chargé

sur un cheval comme un cadavre, il avait à peine donné quelque signe de vie, qu'on l'avait dirigé de brigade en brigade, avec ses blessures encore saignantes, vers la frontière, en le faisant coucher chaque nuit sur le fumier infect des prisons. La paix de 1814 l'avait ramené triomphant dans son canton, et ses camarades avaient profité de la guerre des cent-jours pour lui offrir un honorable dédommagement de toutes ses souffrances.

Cependant il n'avait pas obtenu le premier grade Il y avait, dans la paroisse de Bignan, un brave serviteur de l'empire, un soldat de cette vieille garde dont la gloire était respectée même parmi les déserteurs de la Bretagne. La veille de la prise d'armes, les chouans étaient venus pour lui offrir de le mettre à leur tête. Son premier mouvement avait été de refuser cet honneur et de rester neutre entre deux partis dont chacun avait des droits à son respect; mais quand il avait vu qu'on s'emparait de son cher fusil qu'il avait rapporté de tant de batailles, il n'avait pas pu se résoudre à cette séparation, et, après une courte lutte intérieure, pendant laquelle on avait vu de grosses larmes lui couler sur les joues, il avait tendu la main en signe de consentement, et c'était lui qui, à l'époque de l'organisation définitive, avait été nommé capitaine des grenadiers d'élite. Mais tous ses efforts pour y implanter la discipline de la grande école dont il s'honorait d'être sorti, ne produisirent que des résultats superficiels;

jusqu'à la fin, le déserteur l'emporta sur le soldat.

Ce fut tout le contraire dans le bataillon de Gamber : la plupart de ses sous-officiers et un bon nombre d'officiers ayant fait les dernières campagnes de l'empire, ils en avaient rapporté des habitudes de discipline régulière dont leur chef reconnut bientôt l'avantage pour comprimer efficacement toutes les passions de désordre parmi les siens. Les quatre cents hommes qu'il avait alors sous ses ordres manœuvraient déjà avec une précision vraiment étonnante pour de si fraîches recrues. On les voyait à l'œuvre trois et quatre fois par jour, sous la poussière et la chaleur, répétant leurs évolutions au son du tambour, et obéissant comme un seul homme au commandement de leurs sergents enroués. Avec leur petite veste de laine blanche et leurs chapeaux à larges bords, ils présentaient assez d'uniformité dans le costume pour produire une sorte d'illusion à l'œil, et cette illusion était d'ailleurs confirmée par l'expression et le caractère des physionomies généralement dures et martiales.

Mais là ne se bornait pas l'ambition du brave Gamber ; il se souvenait qu'il avait fait ses premières armes dans l'*armée Catholique* de Bretagne, et, quoiqu'en 1815 nous fussions tout simplement intitulés *armée Royale*, il voulait que son bataillon fût marqué du sceau religieux de la première chouannerie. Il ne lui suffisait pas que ses hommes fussent dignes soldats de l'empire par la discipline et la bravoure, il lui fallait, en outre, qu'ils fussent dignes continuateurs de la

Vendée par le recours fréquent et périodique à la protection du ciel. Souvent, après leurs exercices du soir, on les voyait rangés par compagnies le long d'un fossé, à l'abri du vent pour mieux entendre la parole du capitaine qui disait la prière, et quand des marches ou des manœuvres jugées indispensables mettaient obstacle à la complète sanctification du dimanche, la plupart marchaient en récitant leurs chapelets, qu'ils avaient l'habitude de porter sur eux comme une arme spirituelle. Et les sergents à chevrons priaient et marchaient recueillis comme les autres; et l'un d'eux portait fièrement le drapeau cantonal, sur lequel on lisait une devise qui semblait empruntée à quelque bannière d'anciens croisés.

Ce spectacle édifiant, que nous avions assez souvent sous les yeux, nous faisait aimer tous ces braves gens comme autant de frères d'armes, qui nous inspiraient encore plus de respect que d'émulation, et si le commandement en chef avait dépendu de nos suffrages, je ne crois pas qu'un seul d'entre nous eût hésité un instant entre De Sol et Gamber.

Tout enfants que nous étions, nous osâmes aspirer à établir dans notre compagnie une discipline tout aussi régulière, et pour cela nous demandâmes au chevalier de Margadel de nous procurer pour officier instructeur quelque vieux grognard de la garde impériale ou de n'importe quel régiment de la grande-armée; nous promettions d'obéir comme des conscrits, et de marcher au feu comme des vétérans.

Nous fûmes servis à souhait. On nous donna un sergent qui, ayant été blessé à la bataille de Leipsig, puis jeté sur un grabat d'hôpital avec la consolante promesse d'une sous-lieutenance et de la croix d'honneur, avait sur le cœur un passe-droit par suite duquel il avait été frustré de la double récompense due et promise à ses services. Celui-là n'était pas un soldat redevenu paysan ; c'était un échappé des corps-de-garde de l'empire, qui n'avait rien oublié de ce qu'il y avait appris, et qui ne savait pas faire une réprimande ou donner un encouragement sans l'accompagner de certaines expressions énergiques auxquelles nos oreilles scolastiques n'étaient pas trop accoutumées. Mais tout cela lui fut pardonné dès le premier jour que nous l'eûmes vu à l'œuvre. Au premier pétillement de la fusillade, il se frisait les cheveux tout en bondissant de joie, ses yeux s'enflammaient, son accent n'était plus le même, sa voix devenait presque rugissante, et quand il avait déchiré quelques cartouches, la fumée l'enivrant comme un vin capiteux, c'était une impétuosité frénétique à laquelle il aurait fallu un fusil à trente coups ou bien une machine infernale. Si, dans un pareil moment, il avait vu un de nous tourner le dos à l'ennemi, il était homme à lui brûler la cervelle.

Malgré notre respect pour ses chevrons, nous ne lui donnâmes ni la première ni la seconde place ; selon nous, elles appartenaient de droit aux deux séminaristes qui étaient dans nos rangs, et qui, ayant porté

la soutane et reçu la tonsure ecclésiastique, étaient regardés par nous comme les oints du Seigneur. Nicolas fut nommé capitaine, et Bainvel lieutenant. Le premier, naturellement doux et timide quoique très-brave, marchait devant nous comme s'il eût été maître de cérémonies à la tête d'une procession; ce qui formait un contraste très-amusant avec les manières gaillardes de notre officier instructeur.

Au reste, les attributions de ce dernier étaient strictement limitées aux choses de sa compétence. Il avait beau se moquer de ceux qui faisaient un signe de croix au moment du danger, et troubler par ses propos goguenards la courte prière qu'après une longue journée de marche nous faisions le soir en nous couchant pêle-mêle dans un mauvais gîte, je peux dire qu'il n'intercepta pas une seule de nos aspirations vers le ciel. Nous étions trop forts par notre éducation et par notre union pour que rien au monde pût nous ébranler.

Nous puisâmes à la même source la force nécessaire pour résister à d'autres tentations. Il y eut parmi nous des amitiés héroïques qui servirent de sauvegarde aux plus faibles; j'en pourrais nommer un qui veillait sur un compagnon d'armes un peu plus jeune que lui, avec une sollicitude qui aurait honoré un cœur de père. Souvent il doublait ses veilles, ses privations et ses fatigues de tout genre, pour diminuer celles de son ami, ou plutôt de son pupille, et plus d'une fois il l'a secoué de son premier sommeil pour le faire

prier avec lui, et pour lui rappeler que, dans un métier comme le leur, un chrétien devait se coucher comme s'il eût dû mourir le lendemain. C'était le dévouement sous la plus touchante et la plus poétique de ses formes.

Avec des âmes montées sur ce ton-là, on comprend que les personnes et les choses étaient en parfaite sûreté avec nous, quoique le pécule des plus pauvres fût déjà épuisé. L'idée de lever, pour un usage purement personnel, une contribution quelconque même sur un fieffé jacobin, ou de vivre chez lui à francs quartiers, ne nous entrait pas plus dans l'esprit que celle de piller une église ou de brûler un presbytère. Tant que nous eûmes de l'argent, nous payâmes toutes les petites douceurs que nous nous donnions chemin faisant; quand nos poches étaient vides, nous attendions que les bonnes âmes, dont il y avait une infinité parmi la petite bourgeoisie, vinssent remplir les vues miséricordieuses de la Providence à notre égard; et cette attente fut si peu déçue que nous perdîmes le peu de mérite qu'il pouvait y avoir à persévérer. Dans toutes les villes où nous séjournions, les habitants se disputaient le plaisir de nous avoir pour hôtes, et nous traitaient avec un empressement si cordial que parfois il y avait de quoi craindre les délices de Capoue. C'était surtout les femmes qui nous fêtaient, et nous plaignaient, et nous consolaient, et nous soignaient comme si nous avions été des chevaliers armés tout exprès pour les défendre. Servantes et maîtresses dé-

couchaient à l'envi pour nous faire place, et pendant que nous reposions mollement sur le duvet, elles étaient toutes sur pied, s'occupant, les unes à raccommoder nos vêtements qui, hélas! se délabraient à vue d'œil, les autres à préparer le repas qu'on voulait que nous prissions avant de nous mettre en route; puis, dès que le tambour battait le rappel, nous faisions nos remercîments et nos adieux avec un attendrissement qui était presque toujours partagé, et nous partions comblés de bénédictions et de caresses.

Un jour qu'épuisés par un long jeûne et une longue marche, nous attendions, couchés sur le gazon d'une grande cour, la distribution des vivres et des billets de logement, nous aperçûmes une main blanche qui entr'ouvrait doucement le volet d'une croisée, puis nous entendîmes une voix de jeune fille qui criait à ses compagnes : « Ce sont les écoliers! » A l'instant toutes les fenêtres, qu'on avait hermétiquement fermées à l'approche des chouans, furent garnies de figures riantes et gracieuses où la bienveillance se peignait encore plus que la curiosité. C'était un pensionnat de jeunes demoiselles qui nous le cédaient à peine en exaltation politique, et dont plusieurs avaient des frères engagés dans la même cause. Pour nous témoigner leur sympathie, les plus enthousiastes nous jetaient à pleines mains des rubans, des cocardes blanches et des fleurs, et les plus compatissantes allaient prélever sur les provisions de la communauté des gâteaux et d'autres friandises qu'elles secouaient

furtivement de leurs tabliers dans nos chapeaux.

En général nous étions les bienvenus partout où les femmes étaient maîtresses, sans même excepter les auberges. Plus d'une fois nous nous sommes assis à la table commune des voyageurs, sans pouvoir faire accepter notre écot, et la même chose est arrivée dans des cabarets, surtout quand ils étaient tenus par des veuves. Nous demandions en entrant si on vendait du vin, et on nous répondait qu'on le vendait aux étrangers, mais qu'on le donnait gratis aux enfants de la maison, et il suffisait du geste et du regard dont ces paroles étaient accompagnées, pour nous expliquer leur véritable sens, et pour nous encourager à profiter de l'exception. Notre expérience en ce genre devint à la fin si complète, et notre discernement si infaillible, que ceux d'entre nous qui avaient la bourse vide savaient à coup sûr à quelle porte il fallait frapper. Il y eut cependant quelques méprises fort amusantes, et l'une d'elles nous égaya si longtemps aux dépens du pauvre écolier qui la commit, qu'elle fut une véritable bonne fortune pour la compagnie. Le malheureux n'avait pas le sou et mourait de soif, et, pour comble de misère, ses yeux étaient sujets à lui rendre de mauvais services. En passant devant un cabaret, il crut entendre les propos joyeux de quelques camarades, en quoi il ne se trompait pas, et il crut lire sur le visage de l'hôtesse la promesse d'un bon régal à peu de frais, en quoi il se trompait fort. Il entre tout haletant et tout rayonnant, et débute par la question d'usage:

« Vendez-vous du vin, ma bonne femme? » — « Oui, « mon enfant. » — « Eh bien!.., » balbutia le pauvre diable tout déconcerté, « eh bien!... donnez-moi de « l'eau. » Cette malencontreuse réplique ne fut pas perdue pour ceux qui l'entendirent ni pour ceux à qui elle fut répétée. C'étaient des rires inextinguibles et des plaisanteries sans fin qui dégénérèrent en véritable persécution, et qui ont poursuivi notre victime jusque dans le sanctuaire, sans que son costume ecclésiastique ait jamais pu le protéger contre un souvenir si divertissant.

CHAPITRE IX.

. . . . O thou Goddess,
Thou divine Nature, how thyself thou blazon'st
In these two..... boys! They are as gentle
As zephyrs, blowing below the violet,
Not wagging his sweet head: and yet as rough,
Their *Breton* blood enchaf'd, as the rud'st wind
That by the top doth take the mountain pine
And make him stoop to the vale.....

SHAKESPEAR, *Cymbeline*, act. IV, sc. 4.

E si cela in un punto ad ambi il díe;
E congiunte sen van l'anime pie.

TASSO, *Ger. lib.*, c. XX.

Quand nous résolûmes enfin de prendre l'offensive en tombant à l'improviste sur la ville de Redon, dont nous comptions bien que la garnison mettrait bas les armes, nous nous proposions de seconder le mouvement général des provinces de l'ouest, en propageant

l'insurrection dans les départements limitrophes. Nous venions d'apprendre qu'elle s'était déjà propagée dans la Loire-Inférieure, entre La Roche-Bernard et Nantes, dans les Côtes-du-Nord, entre Loudéac et Lamballe, et dans le Finistère, entre Le Faouet et Châteaulin. Nous nous figurions que la Bretagne, après avoir ainsi secoué de proche en proche le joug du despotisme militaire, donnerait la main d'un côté aux chouans du bas Maine, et de l'autre à la Vendée, dont le nom seul nous semblait une puissance, et que toutes ces forces combinées, accomplissant au cœur même de la France l'objet avoué de l'invasion étrangère, épargneraient au pays l'humiliant remède qu'on préparait à ses malheurs. Car nous aussi, nous étions fiers et susceptibles quand il s'agissait d'honneur national, et l'on jugera si c'était pour nous un vain mot, quand je raconterai en son lieu l'accueil que préparait aux soldats Prussiens le patriotisme des chouans Morbihannais.

Pour l'exécution de tous ces beaux projets, deux conditions préliminaires étaient indispensables : une victoire décisive dans la Vendée et un débarquement d'armes sur la côte de Bretagne ; car l'ordonnance royale qui prescrivait, à la fin de 1814, la remise des fusils de guerre, pour l'armement des gardes nationales qu'on voulait réorganiser, n'avait guère laissé aux populations rurales que des armes inoffensives. Or nulle position n'était plus avantageuse que celle de Redon pour attendre les événements. De là nous

étions maîtres du cours de la Vilaine jusqu'à son embouchure, et il y avait plusieurs points intermédiaires où il était facile de brusquer un débarquement en quelques heures.

Le jour choisi pour notre expédition ne montrait que trop la différence qu'il y avait entre nous et nos devanciers. L'armée qui prit Rochefort en 1793 avait rétabli partout les cérémonies religieuses sur son passage, et nous, chouans dégénérés, nous nous exposions à faire précisément le contraire; car on nous ordonnait de nous tenir prêts à partir de grand matin le jour de l'octave de la Fête-Dieu, sans tenir compte des scrupules qui ne manqueraient pas de bouleverser nos pieux paysans à la seule idée d'interrompre une procession, et de faire fuir devant eux le Saint-Sacrement comme à l'approche d'une armée de profanateurs.

Notre général en chef, qui n'était pas chouan à la manière de Lescure ni de Cathelineau, et sur qui ses conseillers n'avaient pas toujours une grande influence, n'était pas homme à se laisser arrêter par de pareilles considérations. Il eût cru déroger à l'esprit militaire dont il se piquait puérilement dans les petites choses. Ce fut sans doute par suite du même système ou de la même insouciance, que le service des âmes fut le plus mal organisé de tous les services, et que notre petite armée, composée d'hommes pleins de foi *qui ne vivaient pas seulement de pain*, eut si souvent à se plaindre, sur le champ de bataille et ail-

leurs, du manque total de consolations spirituelles; car nous aurions eu honte et remords d'appeler de ce nom les boutades furibondes d'un soi-disant aumônier presque fou, qui menaçait du poing ou du manche de son parapluie quiconque venait lui parler de confession avant le combat; qui déclamait à outrance contre le Pape, les Évêques et les prêtres bâtards ordonnés par eux depuis le concordat; qui, portant toujours une bouteille d'eau-de-vie dans une poche pour faire équilibre à son bréviaire qui sortait rarement de l'autre, affichait à nos yeux sa préférence exclusive pour le premier de ces objets; et qui mettait rarement le pied dans un presbytère sans chercher querelle à son hôte et sans recommencer la controverse scandaleuse dont il assommait tout le monde. Il y avait, dans le choix d'un pareil énergumène, une complication de torts dont le moindre était impardonnable. C'était armer le clergé d'une juste défiance contre nous, en ayant l'air de prêter main-forte à la petite église; c'était braver l'autorité ecclésiastique, qui avait frappé d'interdiction le prêtre schismatique dont nous acceptions ou subissions le ministère; c'était réveiller dans les vieux chouans des velléités de résistance à une hiérarchie encore peu populaire parmi eux; enfin c'était jeter le trouble dans les consciences des plus jeunes, qui, jusqu'alors étrangers à ces tristes débats, n'avaient jamais soupçonné qu'on pût disputer à ceux qui les nourrissaient de la parole de vie, le titre de légitimes pasteurs.

Vers le milieu du jour, nous fîmes une courte halte au bourg de La Gacilly, et ce fut là que le chevalier de Sécillon, qui avait remplacé De Sol dans le commandement de la quatrième division, nous joignit, avec le peu de paysans qu'il avait pu armer dans son canton. Les vieux chouans revoyaient en lui un compagnon d'armes qui avait héroïquement accompli sa tâche dans les anciennes guerres, un gentilhomme bien plus occupé de ses devoirs qu'entêté de ses droits, un de ceux que Georges Cadoudal employait de préférence dans toutes les missions qui demandaient de la tête et du cœur. Aussi n'eut-il besoin que de paraître pour être populaire, même parmi les jeunes. Nous sûmes bientôt qu'après la pacification de 1799, à laquelle il avait souscrit de bonne foi, il avait été saisi par des gendarmes à son domicile, tenu au secret, pendant deux ans, dans le château de Ham, puis déporté à Troyes en Champagne, et qu'après dix longues années sous la surveillance du geôlier ou de la haute-police, il lui avait été enfin permis de reparaître, en 1814, dans le Morbihan. Et toutes ces misères n'étaient rien en comparaison des rudes coups dont la révolution l'avait frappé. A peine si elle lui avait laissé quelques débris de son patrimoine ; mais ce n'était pas par là que son noble cœur était vulnérable. Une seule blessure était toujours saignante : c'était celle que lui avait faite le tribunal révolutionnaire de Lorient, en envoyant sa mère à l'échafaud pour la punir de l'émigration de ses

deux fils. Aussi le mal qu'on lui avait fait ne lui fut-il jamais pardonné, pas même dans ses vieux jours, sur lesquels on répandit comme à plaisir l'humiliation et l'amertume.

Malgré notre pitié pour ses malheurs et notre admiration pour son caractère, nous eûmes peine à lui pardonner le dommage qu'il nous fit en nous enlevant son neveu, Émile Rado, notre petit sergent-major de seize ans, qui avait déjà autant de droits à l'estime de ses camarades par son courage, qu'à leur affection par les qualités de son cœur. Mais les liens de famille l'emportèrent comme de raison sur ceux qui l'attachaient à nous, et le titre d'aide de camp, avec la perspective d'entrer sérieusement et dangereusement en fonctions le jour même, fut une tentation si séduisante pour son âge, qu'il ne songea même pas à y résister.

Le secret de notre marche sur Redon fut si bien gardé, que les habitants ne surent notre approche que quand ils nous virent descendre la colline qui domine la ville du côté du nord. La première chose que nous aperçûmes de loin après les édifices, fut un reposoir resplendissant de fleurs et de lumières, vers lequel s'acheminait, en nous tournant le dos, une longue procession précédée d'une croix et de plusieurs bannières. Tout à coup nous vîmes la foule faire volte-face, et le dais, qui couvrait le Saint-Sacrement, rétrograder avec précipitation, mais non sans cortége. Aucun spectacle ne pouvait

être plus blessant et de plus mauvais augure pour nous. Il semblait que l'arche sainte se retirât devant nous comme devant des Philistins, et que nous fussions venus tout exprès pour changer un jour de fête en un jour de deuil. On enlevait en toute hâte les tentures dressées dans les rues et les décorations des reposoirs, comme si nous avions été une armée de barbares ou d'iconoclastes. En même temps, les cloches cessaient leur carillon, et, après une courte pause, le tocsin commençait. C'était nous avertir que la garnison était décidée à se battre, et nous fîmes nos dispositions en conséquence.

Une heure avant, les écoliers avaient envoyé une députation au général en chef pour demander le périlleux honneur de former l'avant-garde en entrant dans la ville. Ceux qui avaient manqué le combat de Sainte-Anne prétendaient qu'un dédommagement leur était dû, et l'on était sur le point de faire droit à leurs prétentions, quand un officier-général, plus occupé que ses collègues de l'avenir religieux de sa patrie, fit observer que la compagnie des écoliers, formant l'élite de la jeunesse Armoricaine et la pépinière où se recrutait le clergé Morbihannais, ce serait compromettre les plus chers intérêts du pays que de nous exposer en masse aux décharges meurtrières d'un ennemi fortement retranché; car, s'il y avait résistance, on s'attendait bien à la trouver vigoureuse. Sur cette observation, qui fit rugir de colère notre vieux sergent, nous fûmes déboutés de

notre demande et condamnés à ne marcher qu'en seconde ligne. Mais lui, sans tenir compte de cette condamnation, n'eut pas plutôt entendu éclater la fusillade et battre la charge, qu'il rompit son ban, et, prenant son élan comme un lion, il disparut au milieu de la poussière et de la fumée qui enveloppaient déjà notre avant-garde.

C'était l'infortuné Langourla qui la commandait, et ceux qui savaient à quel point la vie lui était à charge, ne purent se défendre d'un pressentiment douloureux. Malgré la résolution qu'il avait prise de mourir, s'il était possible, ce jour-là, il ne voulut pas prendre l'initiative de l'effusion du sang, et, voyant devant lui un détachement ennemi qui l'attendait l'arme au bras sans tirer, quoiqu'on fût à peine à portée de pistolet, il fit arrêter les siens qui avaient déjà mis leurs fusils en joue, et s'avança seul pour porter des paroles de paix. Mais à peine eut-il fait quelques pas, que, le premier rang des bleus l'ajustant à bout portant, il tomba percé de plusieurs balles à la tête. Ses soldats, dans les rangs desquels cette première décharge avait fait brèche, éprouvèrent un moment d'hésitation; mais comme ils avaient été choisis parmi les braves des environs de Josselin et de Bignan, ils trouvèrent dans leurs propres cœurs de quoi suppléer au commandement de leur chef, et, laissant à d'autres le soin de leurs morts et de leurs blessés, ils se lancèrent au pas de course dans la ville, pour les venger. Les deux fils

dù fameux Guillemot se montrèrent ce jour-là dignes de leur père : l'un fut blessé dangereusement au commencement de l'action, et l'autre, arrivé le premier sur la grande place, la traversa seul, sous le feu croisé que dirigeaient sur lui les soldats retranchés dans la mairie et dans la tour.

Il paraît que notre manœuvre, telle qu'elle avait été conçue par nos chefs, avait pour objet de cerner la ville de tous les côtés, et de rendre la fuite de la garnison impossible. Il avait été convenu d'avance que les écoliers prendraient à droite et se feraient jour, à travers les obstacles qu'ils pourraient rencontrer, jusqu'à la grande rue, d'où ils reviendraient rapidement sur leurs pas pour mettre l'ennemi entre deux feux. Quand notre tour vint de marcher en avant, notre barde Le Tiec entonna un de ses chants de guerre; mais il fut arrêté tout court par le chevalier de Margadel qui nous fit comprendre combien il importait que le plus profond silence régnât dans nos rangs. Cependant nous ne pûmes pas tous résister à une tentation qui vint, l'instant d'après, nous assaillir sous les fenêtres d'un couvent. Des jeunes filles qui portaient encore leurs robes blanches de congréganistes, et qui agitaient leurs mouchoirs en signe d'encouragement, se mirent à crier comme nous défilions devant elles : « Vive le roi! « vivent les écoliers ! » et les plus galants d'entre nous ayant eu honte de laisser sans réponse cet appel si flatteur à nos sympathies, s'attirèrent une rude ré-

primande, et il fallut se borner à des salutations muettes qui continuèrent de part et d'autre jusqu'à ce qu'on se fût perdu de vue, et quand déjà les balles ennemies sifflaient à nos oreilles.

Ce furent des gendarmes embusqués dans les vignes, qui firent sur nous la première décharge et mirent le désordre dans nos rangs par l'ardeur avec laquelle nos plus lestes champions s'élancèrent à leur poursuite. Mais le gros de la compagnie n'en continua pas moins sa marche au pas militaire et l'arme au bras, sous la fusillade qui éclatait à la fois de droite et de gauche, jusqu'au moment où nous débouchâmes dans la grande rue. Les chouans qui nous y avaient devancés, étaient tenus en échec par les coups de fusil qui partaient des fenêtres et de dessous les halles. De ce dernier point, sur lequel s'était repliée, lentement et en bon ordre, la petite troupe de braves qui composait la garnison, partaient des feux de peloton bien nourris, qui, enfilant la rue dans presque toute sa longueur, avaient arrêté les premiers assaillants, dont la plupart étaient restés tapis le long des maisons sans oser avancer plus loin. Nous avions beau leur crier : « En avant! » et leur marcher presque sur le corps, tout fut inutile. Alors nous prîmes le parti de passer outre, et franchissant rapidement sous une grêle de balles l'intervalle qui nous séparait de l'ennemi, nous le vîmes enfin, après une dernière décharge, abandonner sa position pour aller s'enfermer dans la tour.

Notre général en chef, peu versé dans l'art des siéges, avait déjà échoué contre cette malencontreuse tour en 1799. J'ignore sur quoi il fondait l'espoir d'une plus facile conquête en 1815; si c'était sur les progrès qu'il avait faits depuis dans cette branche de la science militaire, ou sur la rapidité de sa marche, ou sur le déploiement inattendu de forces presque décuples de celles que les bleus avaient à lui opposer dans Redon. Le fait est qu'il ne reçut que des réponses insultantes à toutes ses sommations. Ce fut en vain qu'il menaça de brûler l'édifice avec ses défenseurs, et qu'il fit entasser sous leurs yeux des monceaux de matériaux combustibles, pour faire croire à l'exécution immédiate de cette menace. Ceux à qui elle s'adressait ne furent pas dupes de ces puériles démonstrations; ils savaient bien que nous n'oserions jamais exposer aux horreurs d'un incendie une ville où notre cause avait un si grand nombre de partisans. Aussi prodiguèrent-ils à nos avant-postes les provocations et les sarcasmes, avec un choix d'expressions ignobles bien propres à ravaler à nos yeux l'héroïsme de leur résistance.

Au reste, les intervalles de silence furent courts et rares pendant cette longue nuit. Bien que nous fussions à l'abri de leurs coups, les bleus tiraient dans toutes les directions où la lumière et le bruit leur faisaient présumer qu'il y avait des chouans. Parfois il semblaient s'entendre pour tirer tous ensemble, et

alors la tour et la mairie s'illuminaient momentanément comme des fournaises au milieu des ténèbres, et nous nous réveillions en sursaut au bruit de ces brusques détonations que nous prenions pour le prélude d'une sortie, et nous criions : « Aux « armes ! » et ce cri, répété par nos patrouilles, retentissant au loin dans l'obscurité, venait interrompre le repas des uns, la prière ou le sommeil des autres. Dans l'incertitude si le danger venait du dehors ou du dedans, s'il s'agissait de refouler la garnison ou de tenir tête à un renfort qui lui arrivait de Nantes ou de Rennes, on courait à tout hasard vers l'endroit où il y avait le plus de bruit, on se faisait jour comme on pouvait à travers des rues noires et encombrées, à l'encontre des menaces et des cris proférés par ceux qui portaient des blessés sur des civières; puis quand l'alerte était passée, les dormeurs et les mangeurs se remettaient à l'œuvre avec d'autant plus de facilité que généralement c'était la pierre nue du pavé qui servait de lit et de table.

La nuit ne fut pas si féconde en désordres qu'on l'aurait pu craindre. Un détachement de marins affamés, commandés par le sévère Rohu, refusa, par respect pour la discipline, les avances d'hospitalité qui lui furent faites, et Cadoudal, s'armant d'une vieille chaise qui lui tomba sous la main, fit si prompte justice de quelques maraudeurs qui s'étaient glissés dans une cave, qu'ils ne furent pas plus tentés de recommencer que les autres de les imiter. Les sol-

dats de Gamber se surpassèrent eux-mêmes cette nuit-là en patience et en discipline. Eux seuls avaient trouvé moyen de conserver leurs rangs jusque dans le sommeil; on les voyait couchés dos à dos dans la grande rue avec leurs fusils entre leurs jambes et des sentinelles de distance en distance, sur lesquelles ils se reposaient du soin de les éveiller en cas d'alerte sérieuse. Grâce à ces ménagements, dont les sous-officiers avaient fait l'apprentissage dans les campagnes de l'Empire, ce bataillon se trouva le lendemain moins fatigué que tous les autres, et le plus capable de protéger notre retraite.

Quant à nous, on nous avait placés sous les halles, en face même de la porte de la tour, exposés au premier choc des bleus s'ils tentaient une sortie. Mais vers minuit nos rangs commencèrent à s'éclaircir. Plusieurs d'entre nous étaient si affaiblis par la faim et par la fatigue qu'ils ne pouvaient plus ni soutenir leurs armes ni se soutenir eux-mêmes. Les uns tombaient de sommeil et se laissaient fouler aux pieds par leurs camarades; les autres allaient ronfler, au bruit de la fusillade, sur le seuil des maisons voisines; les plus avisés acceptèrent furtivement les invitations séduisantes qui leur furent faites par les bonnes âmes qui avaient pitié de nous, et après s'être bien repus, ils venaient faire part aux autres de leur découverte, de sorte qu'au point du jour notre physique se trouvant remonté au niveau de notre moral, nous pûmes reprendre notre attitude

de la veille, et aider Gamber à tromper l'ennemi par une contenance offensive, pendant que notre armée qu'on avait eu mille peines à réunir, évacuait la ville dans le plus grand silence avec nos blessés. La troupe qu'avait commandée Langourla emportait le cadavre de son chef, auquel nous fîmes tristement des funérailles militaires dans le cimetière de Saint-Jacut.

Si nous avions seulement persévéré quelques heures de plus, les bleus capitulaient, non pas faute de munitions ou de courage, mais parce qu'ils avaient oublié de s'approvisionner d'eau. A force de déchirer des cartouches et de respirer la fumée de la poudre dans un espace étroit où la chaleur devenait de plus en plus suffocante, ils avaient été réduits par la soif à un tel état de souffrance, qu'ils avaient percé un gros mur pour aller se désaltérer dans le bénitier de l'église, et quand on était venu leur dire que les chouans étaient partis, au lieu de songer à nous harceler dans notre retraite, ils avaient couru se jeter tout noirs et tout haletants dans la rivière.

Leur perte avait été insignifiante; la nôtre était considérable, surtout en blessés, et cette différence sautait trop aux yeux pour qu'il fût possible d'en atténuer les effets sur le moral de l'armée. Ni notre attitude ni notre langage ne respirait l'orgueil de la victoire; nous étions mécontents de nos chefs et de nous-mêmes, et quand nous voyions défiler les compagnies de marins portant chacun un rouleau de tabac en bandoulière, fruit du pillage de la régie,

nous demandions avec humeur si c'était pour conquérir de pareils trophées qu'on nous avait menés si loin, et si la fumée de tabac devait remplacer dans nos combats futurs la fumée de la poudre; car nos gibernes, c'est-à-dire les mouchoirs qui nous en tenaient lieu, étaient à peu près vides, et ce n'était pas en un jour ni même en une semaine que nous pouvions espérer de les remplir; et cependant nous avions besoin de munitions, pour nous défendre en cas d'attaque, et surtout pour protéger le débarquement promis, qui pouvait avoir lieu d'un jour à l'autre.

Une autre source de réflexions décourageantes étaient les tristes nouvelles que nous avions reçues de la Vendée. Au lieu des triomphes décisifs sur lesquels nous avions compté, comme devant être les préliminaires de nos grandes opérations, nous venions d'apprendre l'échec d'Aizenay, avec toutes les circonstances désastreuses qu'y avaient ajoutées les journaux de l'Empire, et avec des détails malheureusement trop vrais sur la mésintelligence qui avait éclaté entre les principaux chefs Vendéens. Comme conséquence immédiate de ce prétendu désastre, on nous annonçait le désarmement de tout le pays situé sur la rive gauche de la Loire, et la marche du général Travot sur le Morbihan avec tous les régiments que cette mesure allait rendre disponibles. Si l'arrivée de ces troupes, presque toutes d'élite et renforcées, disait-on, par un ou deux bataillons de la

jeune garde, devançait le débarquement sur lequel nous fondions toutes nos espérances, il était clair comme le jour, même pour ceux d'entre nous que leur enthousiasme aveuglait le plus, que nous serions réduits à capituler à notre tour, à moins que le souvenir des sanglantes capitulations de la première chouannerie nous fît préférer, comme un parti à la fois plus glorieux et plus sûr, la guerre des fossés, que nos pères avaient su rendre si meurtrière pour les colonnes républicaines, et que nous pouvions commencer à notre tour avec les mêmes chances de succès, parce que nous en avions, pour ainsi dire, l'instinct et la tradition, et parce que rien n'avait changé depuis lors soit dans l'aspect des lieux, soit dans la trempe des caractères.

Nos regards se tournèrent donc avec inquiétude vers l'Océan, et nous supputions, en nous aidant de l'expérience de nos marins, le nombre de jours qu'un navire lourdement chargé mettrait à faire voile des côtes d'Angleterre à celles du Morbihan. Mais ce calcul ne se faisait pas toujours à tête reposée. Au lieu de nous cantonner tranquillement dans les villages voisins de la côte, d'où nous aurions pu apercevoir les signaux dont on était convenu, il fallut nous enfoncer dans l'intérieur des terres, et rôder jour et nuit dans toutes les directions pour mieux tromper l'ennemi sur nos véritables intentions. Notre anxiété dura toute une semaine, pendant laquelle il nous fallut plus d'une fois coucher à la

belle étoile au milieu des landes et envier le sort des soldats impérialistes, qui, ayant au moins une giberne à mettre sous leur tête, n'en étaient pas réduits comme nous à l'oreiller patriarcal de Jacob. Encore nous estimions-nous heureux quand nous pouvions dormir ainsi quelques heures de suite sur la dure. Souvent nous changions deux ou trois fois de bivouac, marchant toujours en bon ordre, sans presque nous parler, et l'oreille tendue vers tous les bruits lointains qui venaient interrompre le silence de la nuit; tantôt c'était le vent qui, en grondant dans les sapins, faisait un bruit assez semblable au roulement du tambour; tantôt c'étaient les aboiements redoublés des chiens dans un village, qui nous faisaient soupçonner l'approche des bleus et nous arrêter tout court jusqu'à ce que nos soupçons fussent éclaircis; car nous étions persuadés que notre dernier échec les enhardirait à nous poursuivre sans relâche et de plusieurs côtés à la fois, et qu'ils tenteraient un effort désespéré pour empêcher le débarquement en vue duquel nous supportions tant de privations et d'angoisses.

Enfin, le 8 juin, nous sûmes qu'un bâtiment de transport détaché du convoi qui était devant l'Ile-Dieu, venait de mouiller à l'embouchure de la Vilaine, et nous apportait quatre à cinq mille fusils, des munitions en abondance, et même des équipages d'artillerie. Ceux qui étaient dans le secret eurent beau mettre de la discrétion dans leurs pa-

roles, la joyeuse nouvelle fut sue aussi rapidement que si on l'eût publiée à son de trompe. Il fallait voir de quel pas élastique et accéléré nous nous acheminions le lendemain vers le lieu du débarquement, et comme l'exubérance de notre joie enfantine mettait en verve notre barde Le Tiec, qui entonnait en marchant nos chansons favorites, et les chantait, hélas! ce jour-là pour la dernière fois. Le soir nous vînmes coucher dans la petite ville de Muzillac, et nous nous endormîmes dans l'orgueilleuse pensée que le lendemain à pareille heure nous bivouaquerions, sans crainte de surprise, avec nos beaux fusils en faisceaux, nos gibernes bien garnies, et nos canons chargés à mitraille.

Le 10 juin, à cinq heures du matin, pendant que nous dormions dispersés dans les maisons, dans les greniers et dans les granges, quelques coups de fusil tirés par nos avant-postes nous réveillèrent en sursaut. Au même instant notre tambour battit le rappel, et cinq minutes après notre compagnie était réunie sur la place du marché, au complet quant au nombre, mais non quant au costume. Des marins aussi incomplétement vêtus que nous, couraient vers le pont qui défendait l'entrée de la ville et que l'avant-garde ennemie aurait franchi de prime abord, si le vigilant Cadoudal, qui fort heureusement pour nous tous avait dormi tout habillé sur deux chaises, n'était pas arrivé à temps pour lui disputer le passage avec cinq ou six de ses intrépides

soldats d'Auray, dont la contenance hardie et les coups bien dirigés donnèrent à Rohu le temps d'arriver avec tout un bataillon de marins, en présence desquels il était presque impossible que cette position fût forcée.

Mais elle pouvait être tournée par un pont de moulin, situé sur le même cours d'eau à un quart de lieue au-dessus de la ville. Ce fut sur ce point, qui d'un moment à l'autre pouvait être sérieusement menacé, que la compagnie des écoliers reçut ordre d'aller prendre position.

Quand nous arrivâmes sur l'aride coteau qui domine le ruisseau dont j'ai parlé, nous aperçûmes la colonne ennemie dont la queue se perdait dans un pli formé par la grande route, et dont la tête, vivement engagée avec les marins de Cadoudal, était à moitié cachée par les maisons du village de Penesclus. Des piquets de cavalerie caracolaient dans l'intervalle, avec leurs grands sabres déjà dégaînés; et certains préparatifs que nous entrevîmes confusément derrière des broussailles, nous firent présumer que le canon gronderait bientôt à nos oreilles.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées, qu'une détonation se fit entendre, et le rauque sifflement des boulets étant encore un bruit tout nouveau pour nous, nous baissions la tête comme pour leur laisser moins de prise, ce qui nous valut une bordée de jurements et de sarcasmes de la part de notre vieux

sergent. Puis, pour nous aider à prendre une attitude plus militaire, notre barde Le Tiec, encore tout enroué de ses exploits de la veille, se mit à chanter avec un air de défi qui nous électrisa tous :

Si jamais le fer d'une lance
Me frappe au milieu des combats,
Je chanterai.....

et son chant finit là. Un des projectiles qui déchiraient l'air autour de nous vint lui fracasser la tête et faire jaillir sa cervelle et son sang sur ses camarades. Ce spectacle, si pitoyable pour nous qui n'avions pas autour du cœur le triple airain des batailles, mit quelque désordre dans nos rangs, les uns s'arrêtant comme pétrifiés par la consternation, les autres se baissant pour relever le cadavre. Ce flagrant délit contre la discipline, en présence d'un ennemi auquel il importait d'en imposer par une sévère tenue, mit en fureur notre vieux grognard : « Était-ce donc « ainsi que nous entendions la guerre, et n'étions-« nous venus là que pour nous attendrir et pour avoir « des attaques de nerfs? Que serait-ce donc quand la « mitraille nous balayerait par douzaines? — Allons, « face en tête, » cria-t-il en renforçant sa voix de tonnerre, et l'amour-propre surmontant en nous la pitié, nous nous crûmes affermis contre ce dernier sentiment pour le reste du jour.

Cependant les tirailleurs ennemis, courant parallèlement à nous de l'autre côté du ruisseau, diri-

geaient sur nous un feu bien nourri, sans que nous pussions nous donner le plaisir de leur riposter, à cause de l'ordre trop bien motivé que nous avions reçu en partant, d'économiser nos cartouches. Arrivés au poste qu'on nous avait assigné, nous occupâmes une crête rocailleuse qui dominait presque verticalement la chaussée du moulin, et de laquelle nous pouvions observer tous les mouvements des troupes impérialistes et des nôtres.

Il n'y avait pas moyen de fondre impétueusement sur la colonne ennemie comme au combat de Sainte-Anne; outre que le terrain où il aurait fallu combattre nous eût été extrêmement défavorable par le manque total d'arbres et de fossés, nous avions dans le général Rousseau, qui dirigeait l'attaque en personne, un adversaire bien autrement redoutable que le citoyen qui commandait la garde nationale de Lorient, sans parler de la supériorité des troupes du premier sur celles que nous avions vaincues, les siennes étant à la fois plus nombreuses et plus aguerries, et de plus composées exclusivement de soldats de la ligne, à l'exception des gendarmes qui formaient sa cavalerie, et des bourgeois-canonniers qui servaient les deux pièces de campagne.

C'était donc à force d'audace dans notre attitude plutôt que dans nos actions, qu'il s'agissait, non pas de vaincre, mais d'éviter d'être vaincus; l'ambition de la victoire ne nous vint que quelques heures plus tard.

Entre nous et Cadoudal, qui défendait vaillamment notre extrême gauche, se trouvaient échelonnés à de courtes distances et dans d'excellentes positions, des détachements tirés, soit de sa légion, soit de celle dont Margadel avait le commandement provisoire; et d'habiles tirailleurs disséminés sur toute la ligne et embusqués derrière les roches granitiques dont le sol était hérissé, rendaient impraticable pour les bleus le passage du ruisseau qui nous tenait lieu d'ouvrage avancé. Sur un des points les plus menacés, se trouvait la compagnie d'élite du canton de Bignan, commandée par un soldat de la vieille garde, duquel j'ai déjà parlé, et presque entièrement composée de déserteurs, pour qui les jouissances de la victoire seraient décuplées si elle livrait à leur vengeance quelques-uns de ces gendarmes depuis longtemps l'objet de leurs stériles malédictions. La légion très-incomplète de Le Thiesse, dans laquelle l'absence de ces braves fut vivement sentie ce jour-là, avait été placée à notre droite, et nous comptions sur une vigoureuse coopération de sa part, dans le cas où les bleus tenteraient de franchir le pont qui était en face de nous.

Nous demandions avec anxiété ce qu'était devenu Gamber, et pourquoi son bataillon, le plus mûr de tous pour un engagement régulier, n'était pas en ligne avec les autres. Mais personne ne nous donnait une réponse satisfaisante. Tout ce que nous pûmes savoir, c'est qu'il avait couché à plusieurs

lieues de Muzillac, et qu'on s'attendait à le voir paraître d'un moment à l'autre. On disait la même chose de la division encore peu nombreuse du chevalier de Sécillon, et du bataillon de marins commandé par le comte de Francheville. Mais la matinée s'écoula sans qu'aucun de ces deux chefs fût informé de ce qui se passait à Muzillac, et il fallut, avec des forces réduites d'un bon tiers, tenir tête à un ennemi qui avait réuni toutes les siennes, sans parler de l'effrayante disproportion qu'il y avait entre ses moyens d'attaque et nos moyens de défense, les bleus ayant de plus que nous leurs baïonnettes, leurs canons, leurs gendarmes à cheval, et des cartouches en abondance.

Après qu'on se fut tiraillé pendant quelque temps, nous vîmes le général Rousseau parcourir lentement le front de sa ligne pour reconnaître les positions respectives, puis faire exécuter aux siens quelques évolutions préliminaires comme pour préluder à un coup décisif. D'abord, nous crûmes fermement que c'était sur nous qu'il allait frapper; mais le détachement qu'il fit marcher de notre côté s'arrêta tout à coup et resta vis-à-vis de nous en observation, tandis qu'une colonne d'attaque s'ébranlait au pas de charge pour emporter la position défendue par Cadoudal et ses marins. Quand ceux-ci ouvrirent leur feu meurtrier sur les premiers assaillants, il se fit dans nos rangs un silence solennel et plein d'angoisse; c'était notre destinée à tous qui

s'écrivait là en caractères de feu, encore illisibles pour nous. Un instant les bleus avancèrent si loin, que nous crûmes le pont franchi ; l'instant d'après nous les vîmes reculer jusqu'aux maisons où leurs tirailleurs s'étaient embusqués, puis une compagnie fraîche de voltigeurs alla prendre la tête de la colonne, qui revint à la charge, mais sans montrer le même élan que la première fois. L'officier qui marchait ou plutôt qui courait devant elle, s'apercevant qu'il n'était pas suivi, prit le parti de sauter dans l'eau et se tint caché sous le pont jusqu'à la fin du combat. Alors il remit sans honte son épée à Cadoudal, qui le renvoya comblé d'égards et de félicitations.

Quand nous vîmes bien distinctement que c'étaient les bleus qui avaient eu le dessous, nous saluâmes de loin nos libérateurs par un cri d'enthousiasme et d'espérance, et il nous sembla que nous prenions, à la face de toute l'armée, l'engagement de mourir à notre poste plutôt que de l'abandonner. L'exaltation commençait à nous gagner : on ne pouvait pas choisir un plus beau moment pour nous mettre à l'épreuve.

Le général Rousseau, repoussé avec perte du pont de Penesclus, se flatta de vaincre plus facilement la résistance qu'on lui opposerait de notre côté. Il est assez probable qu'il crut avoir bon marché de la troupe d'enfants rangée en première ligne sur le sommet du coteau que les assaillants auraient à gra-

vir. Si tel fut son espoir, il dut être étrangement surpris de ce qui se passa bientôt entre ses soldats et nous. A l'impétuosité de leur course en franchissant le pont, on put croire d'abord que tout fléchirait devant eux. Mais quand ils eurent grimpé jusqu'à mi-côte, le spectacle devint intéressant pour ceux d'entre les nôtres qui nous observaient de loin. « A « moi, mes enfants ! » nous cria Margadel, et, s'élançant le premier de tous, il ajusta un bleu qui avait devancé tous les autres, et le fit tomber raide mort sous son coup de feu ; notre capitaine, non moins brave et non moins adroit, allait en faire autant à celui qui suivait, quand une balle, le frappant droit au cœur, fit tomber sa carabine de ses mains et le fit tomber lui-même dans les bras de son frère, qui ne tarda pas à périr du même genre de mort. Cette fois-ci nous fûmes à la hauteur de notre métier, et, refoulant notre émotion au fond de nos cœurs, nous passâmes outre sans sourciller. Le bruit des décharges, la fumée qui nous aveuglait et que nous avalions à pleine gorge, le tournoiement d'une mêlée qui se débrouillait à peine, une certaine verve d'improvisation dans notre manière de combattre, tout cela nous mettait dans un état d'ivresse impossible à décrire. Nous tirions les uns sur les autres littéralement à brûle-pourpoint, puisqu'à chaque instant il nous fallait secouer les morceaux de bourre fumants qui tombaient sur nos vêtements, de peur que le peu de cartouches qui nous restaient ne fît explosion

dans nos poches ou dans nos ceintures. Enfin le nuage qui était devant nos yeux s'éclaircit, et nous vîmes les bleus qui dégringolaient en désordre sur la pente du coteau, laissant derrière eux des morts et des blessés. Quelques-uns de ces derniers se traînèrent ensuite jnsqu'au moulin, protégés par le feu des nombreux tirailleurs qui étaient embusqués dans les environs.

Le double échec que ses troupes venaient d'essuyer parut déconcerter le général Rousseau; il est impossible d'expliquer autrement l'inaction totale où il resta pendant une demi-heure, et sans laquelle, tout vainqueurs que nous avions été jusque-là, nous eussions été perdus sans ressources. Après la charge si brillante que nous venions de faire sur les bleus, nos munitions se trouvaient tellement épuisées que nous n'avions plus, l'un portant l'autre, de quoi tirer deux coups de fusil chacun. Et cependant tout ce qui se passait en face de nous disait assez que notre tâche n'était pas finie. Comme nous plongions la vue, aussi loin qu'elle pouvait s'étendre, dans toutes les directions, pour chercher quelque nuage de poussière qui nous annonçât l'approche de Gamber avec ses chouans disciplinés, ou celle de Francheville avec ses marins! Mais on n'avait de nouvelles ni de l'un ni de l'autre, quoique le combat eût déjà duré plus de quatre heures.

Dans la prévision du nouvel assaut que nous aurions à soutenir, nous envoyâmes quelques-uns des

nôtres quêter des cartouches parmi les détachements qui occupaient le centre de notre ligne, moins menacé que les extrémités. Mais nos messagers trouvèrent tout le monde persuadé du contraire, et nous eûmes le chagrin de les voir arriver les mains à peu près vides. Il fallut fouiller les poches des blessés et des morts, puis procéder au partage de cette chétive provision de la même manière qu'on distribue la dernière ration à un équipage affamé.

Un incident tout à fait imprévu vint jeter un rayon de lumière sur la perspective assez décourageante que nous avions devant nous. Des coiffes blanches, que nous vîmes paraître sur la lisière de la lande, nous firent croire d'abord que des femmes fortes, comme nous en avions tant trouvé et nos prédécesseurs avant nous, venaient remplir une mission de miséricorde auprès de nos blessés. Mais ce n'étaient ni des vivres ni de la charpie qu'elles apportaient dans leurs tabliers; c'étaient des cartouches fabriquées à la hâte, pour la confection desquelles, à défaut de plomb, elles avaient fondu leur vaisselle d'étain, et qu'elles venaient distribuer aux plus nécessiteux d'entre nous, pendant que leurs maris et leurs pères étaient occupés à combattre.

Cette distribution était à peine achevée que nous vîmes les canonniers ennemis traîner leurs pièces à travers champs vers le coteau qui était en face de nous de l'autre côté du vallon, pendant que le général Rousseau échelonnait son infanterie parallèlement à

notre ligne, de manière à nous ôter d'avance tout espoir d'être secourus. Nous n'eûmes pas de peine à comprendre quel était le but de cette manœuvre, surtout quand les tirailleurs ennemis se furent pelotonnés en avant de la chaussée, dans l'intention manifeste de la franchir dès que la mitraille nous aurait dispersés.

Les deux canons, braqués au niveau et à demi-portée de la crête que nous occupions, devaient, selon toute apparence, nous foudroyer d'autant plus sûrement, que nous étions agglomérés sur un seul point et parfaitement à découvert. Tout ce qu'on pouvait raisonnablement attendre de nous, c'était, non pas que nous empêcherions l'ennemi de passer, mais que nous nous ferions exterminer avant de lui livrer le passage.

La canonnade éclata au milieu du silence que les deux armées avaient gardé comme de concert. Des volées de biscaïens brisaient en mille éclats les roches granitiques autour de nous, ou passaient en bourdonnant par-dessus nos têtes. Pour leur offrir moins de prise, nous nous couchions à plat-ventre à un signal donné; puis, dans l'intervalle des décharges, nous nous relevions tous ensemble, en agitant nos chapeaux et en poussant des cris d'autant plus provocateurs, que le timbre criard de nos voix apprenait aux artilleurs ennemis que c'était à une troupe d'enfants qu'ils avaient affaire. Il nous semblait qu'alors ils rechargeaient leurs pièces avec un redouble-

ment de colère, et qu'ils mettaient plus de temps à les pointer contre nous, ce qui nous en donnait aussi davantage pour faire feu sur quelques tirailleurs qui déjà s'étaient aventurés à gravir le coteau.

Le nombre de ces derniers grossissait à vue d'œil, et les canonniers, à force d'ajuster, commençaient à frapper plus juste, quand tout à coup nous vîmes les vedettes du général Rousseau courir vers lui à bride abattue, et d'autres cavaliers galoper à droite et à gauche avec une précipitation qui nous semblait d'un bon augure. Au même instant, les canons cessèrent leur feu et virèrent de bord; le détachement qui depuis longtemps menaçait notre position, chargea ses blessés sur les chevaux du meunier, et s'éloigna sans riposter à notre dernière décharge; le reste des troupes impérialistes se concentra en bon ordre sur la grande route, et fut bientôt rejoint par les tirailleurs, la plupart si bien embusqués, qu'ils avaient l'air de sortir de dessous terre.

Pendant que tous ces mouvements s'exécutaient sous nos yeux, nous restions immobiles, n'osant pas croire à notre délivrance, parce que nous n'apercevions nulle part nos libérateurs. Rohu, monté sur un toit comme un matelot sur la grande hune, fut le premier qui cria aux siens : « Voilà Gamber! » et ce cri, répété de proche en proche depuis le pont de Penesclus jusqu'à nous, délivra toute l'armée d'un véritable cauchemar. Celle des bleus était en pleine retraite, dans quelques heures nous allions

avoir notre débarquement : pour prix du sang qui venait d'être versé, nous n'en demandions pas davantage.

Mais le vieux Gamber, avec ses chouans disciplinés, aurait eu honte d'être venu si loin pour le plaisir d'assister en simple spectateur à la fuite de l'ennemi. Avec un seul bataillon qui ne s'élevait pas à cinq cents hommes, il marcha droit à la grande route pour attaquer au passage des forces quadruples des siennes, et ses dispositions furent prises avec tant de hardiesse et d'habileté que le général Rousseau lui-même en fut frappé et ne put s'empêcher de lui témoigner plus tard toute son admiration. La fusillade ne dura pas plus de cinq minutes; mais comme on se tirait presqu'à bout portant, elle fut plus meurtrière qu'elle ne l'avait été pendant les cinq heures précédentes. Si nous avions eu des cartouches pour seconder Gamber, toute la colonne eût été exterminée ou prisonnière. Nous voulions courir après elle, ne fût-ce que pour lui faire entendre de plus près nos cris de victoire; mais le chevalier de Margadel, qui venait d'affermir à jamais, par sa piété autant que par son courage, l'ascendant qu'il avait déjà pris sur nos cœurs, ne voulut pas nous exposer sans défense aux charges de la cavalerie, qui se tenait en bon ordre à l'arrière-garde. Ce ne fut qu'au moment où les chevaux commencèrent à se cabrer et à tomber sous la fusillade, qu'on permit à ceux d'entre

nous qui avaient encore quelques cartouches, de se lancer à la poursuite des bleus. Tous voulurent profiter de la permission et se précipitèrent pêle-mêle sur la descente du coteau. Mais tous n'arrivèrent pas sur le nouveau champ de bataille. Un obstacle plus fort que les balles et la mitraille en arrêta un grand nombre sur la route; cet obstacle était les blessés que l'ennemi n'avait pas eu le temps ou le moyen d'enlever, et à qui quelques mauvais chouans, aussi âpres au butin qu'implacables dans leur vengeance, voulaient arracher leurs habits tout imprégnés du sang qui coulait de leurs blessures. Cette brutalité fit bouillir le nôtre d'indignation, et répudiant toute fraternité d'armes avec ceux qui s'en rendaient coupables, nous ne voulûmes passer outre qu'après avoir placé un écolier avec une consigne de sentinelle auprès de chaque blessé.

Il y eut alors, sur le trajet que nous parcourûmes, un spectacle tout à fait nouveau pour les vainqueurs et pour les vaincus, et bien attendrissant pour qui aurait eu le temps de s'y arrêter: des enfants, dont le cœur était gros de pleurs refoulés, protégeant de vieux soldats qui venaient de tuer leurs camarades! Un grenadier à longues moustaches qui paraissait en proie à d'horribles souffrances depuis qu'on l'avait secoué pour avoir sa dépouille, était accroupi dans une mare de son propre sang, les yeux fermés, les mains tordues, et la bouche ouverte, non pas pour crier merci, mais

pour blasphémer et pour maudire. Il croyait que ses bourreaux étaient encore là, tout prêts à le torturer par de nouvelles secousses; quelle fut sa surprise, en ouvrant les yeux, de voir son défenseur, dont la physionomie douce et féminine annonçait à peine quinze ans, écartant avec son fusil les curieux et les pillards, et traçant autour de son protégé un cercle magique qu'aucun d'eux n'osait franchir. A cette vue, le vieux soldat se mit à pleurer, et balbutiant quelques paroles qui n'étaient plus des malédictions, il fouilla dans ses poches et dans son gousset, comme pour chercher une bourse ou une montre qu'il pût offrir à son protecteur. « Ces « brigands-là ne m'ont rien laissé, » dit-il, avec un ton de regret plutôt que de reproche, « excepté « cette gourde, » ajouta-t-il tout joyeux, dès qu'il se fut assuré qu'elle n'était pas vide; « après cinq « heures de combat, vous devez avoir chaud et soif; « allons, mon enfant, buvez à ma santé, cela vous « fera du bien et à moi aussi. »

Le héros de cette petite scène, si intéressante par les contrastes, était lui-même destiné à grossir le nombre des victimes qui succombèrent dans cette campagne. C'était le jeune Candal, le plus frêle et le moins âgé d'entre nous, mais aussi le plus ménagé, le plus chéri, et plus tard le plus regretté par tous ses camarades. Ceux qui ne le connaissaient pas n'auraient jamais cru qu'avec sa voix et sa figure de jeune fille, avec ses yeux d'un bleu de ciel si pur, et ses belles

boucles de cheveux blonds, il pût allier les qualités vigoureuses qui distinguent les hommes et même les enfants de pure race celtique. Mais quand il était à l'œuvre, on s'apercevait bientôt que ces membres chétifs étaient mus par une volonté forte, et que, dans cette nature riche et privilégiée, un caractère énergique planait doucement sur une âme naïve, comme un aigle sur un champ de fleurs.

Quand nous arrivâmes sur la grande route, tout était fini entre Gamber et les bleus. Bien que ceux-ci eussent passé le plus rapidement possible sous le feu des chouans, le terrain était jonché de morts, de mourants et de blessés. Des gendarmes gisaient à demi nus à côté de leurs chevaux, et d'anciens déserteurs se paraient des dépouilles sanglantes de ces malheureux, et se vantaient d'être arrivés à temps pour en étendre quelques-uns sur la poussière. Quant au modeste Gamber, à qui nous décernions unanimement les honneurs de la journée, il comprenait à peine nos félicitations, et ce ne fut qu'à force d'explications qu'on parvint à le convaincre de l'immense service qu'il nous avait rendu; et même alors, il se montrait moins fier de sòn exploit que de la part qu'y avait eue son jeune fils, dont le sang-froid avait fait tressaillir le cœur paternel, au moment où on avait abordé le flanc de la colonne ennemie.

Désormais nous avions l'assurance qu'elle était en pleine retraite, et nous n'avions pas à craindre qu'elle vînt chercher sa revanche avant la fin du

jour. Afin de recueillir au plutôt les fruits de notre victoire, on nous ordonna de nous tenir prêts à partir le soir même pour le lieu du débarquement, et, en attendant l'heure du départ, nous nous dispersâmes pour prendre la nourriture et le repos dont nous avions besoin.

La petite ville de Muzillac, qui le matin s'était crue au moment d'être livrée au pillage en punition de sa factieuse hospitalité, retentissait maintenant de chants joyeux et de fanfares de victoire. C'était un débordement d'allégresse auquel les habitants et leurs hôtes, les femmes et les enfants prenaient également part. Les écoliers seuls étaient tristes comme une famille en deuil; en vain les faisait-on asseoir à des tables servies avec abondance, la plupart y étaient mornes et silencieux comme à un repas funèbre, et tous étaient plus pressés de rendre les derniers devoirs à leurs camarades que de réparer leurs forces épuisées par le jeûne et par la fatigue.

Nous nous acheminâmes donc vers le cimetière de Bourg-Paul, situé à quelques pas du champ de bataille; les cadavres y étaient rangés les uns à côté des autres, et une fosse commune avait été creusée pour les recevoir. Un gendarme, trouvé mort tout auprès des nôtres, avait été chargé sur la même charrette, puis jeté sur le gazon la face contre terre. Quand on l'eut retourné en notre présence, il nous sembla qu'il était plutôt fait pour être jeté à la voirie que pour partager avec ceux que nous pleurions

les honneurs d'une sépulture chrétienne. Blessé à la gorge par un écolier, il avait été suffoqué par la rage autant que par son sang, et il avait expiré en grinçant des dents et en arrachant une touffe de ses cheveux gris. La main n'avait pas changé de place, ni le visage d'expression. C'était une vraie figure de damné, comme on en trouve dans certains tableaux de Lesueur, du Tintoret et de Rubens.

Mais quand le prêtre eut commencé la psalmodie funèbre sur le bord de la tombe, toutes ces impressions pénibles furent absorbées par l'attendrissement qui nous gagna tous et que plusieurs laissèrent éclater en pleurs et en sanglots devant les villageois qui priaient avec nous. Sur ce point seulement, les leçons de notre vieux sergent de l'Empire, qui voulait que nous vissions également d'un œil sec la mort d'autrui et la nôtre, n'avaient pas porté tout le fruit qu'il avait espéré. Soit que le stoïcisme brutal qu'il nous prêchait fût au-dessus de notre âge, soit que le genre de courage dont nous étions animés fût d'une qualité supérieure, jamais nous ne nous élevâmes, ou ne descendîmes à son niveau. Pendant le combat qui venait d'avoir lieu, un tout jeune écolier nommé Leray, atteint d'un biscaïen dans le flanc, s'était mis à pleurer sur le champ de bataille, sans que ces pleurs, arrachés par la réaction d'un instinct si puissant à cet âge, diminuassent en rien notre admiration pour le courage dont il venait de faire preuve; nous sentions confusément

que si nous étions tenus d'être braves, nous n'étions pas tenus de l'être à la manière des vieux soldats ou des vieux chouans, et qu'à peine entrés dans la vie il nous était permis de trouver amère la coupe du sacrifice.

A quelques jours de là, le *Journal de l'Empire* publiait un rapport du général Bigarré sur la situation des départements compris dans la treizième division militaire dont il avait le commandement, et ce rapport, rédigé d'après des renseignements très-peu favorables aux chouans, contenait les paroles suivantes, qui, comme on peut bien l'imaginer, ne passèrent pas inaperçues :

« Les chouans paraissent disposés à mettre bas les « armes, excepté cependant les élèves du collége de « Vannes, qui montrent un entêtement coupable, « mais heureusement peu dangereux (1). »

La coïncidence de cet éloge si peu suspect avec notre brillant exploit de Muzillac nous valut une sorte d'apothéose parmi nos compatriotes. La louange, au lieu de passer lentement de bouche en bouche, sortait impétueusement de toutes les bouches à la fois. Le soir même du combat, on nous proclama *Compagnie d'élite*, et on nous autorisa à réclamer les priviléges attachés à cette désignation. Nous n'en dédaignâmes aucun, pas même celui de la double ration, qui nous procura le moyen de régaler à peu de frais les pauvres

(1) Voir le *Journal de l'Empire*, 13 juin 1815.

gens chez qui nous logions. Si nous avions été partout les bien-venus jusque alors, qu'on juge de tous les sentiments que nous dûmes inspirer, quand nous parûmes avec le prestige de notre victoire récente, précédés par une complaisante renommée qui nous en attribuait tout le mérite et faisait voler tous les cœurs compatissants au-devant de nous, en exagérant les pertes que nous avions faites. Que de fois on a prolongé nos veilles ou suspendu notre marche pour savoir de nous les détails de ce qu'on appelait obligeamment notre *glorieuse journée!* que de fois, mêlant le métier de rhapsode à celui de chouan, n'avons-nous pas raconté avec toute la verve et peut-être aussi avec la licence de l'improvisation, tous les incidents qui avaient exalté ou attristé nos âmes pendant les cinq heures qu'avait duré le combat!

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, ce fut l'abnégation des marins qui avaient défendu le pont de Penesclus et qui auraient eu le droit de revendiquer, en présence de nos admirateurs parfois trop exclusifs, une bonne part de la gloire acquise dans cette journée. Tout au contraire, ces braves gens renchérissaient sur l'engouement général; ils voulaient que toute la pitié fût pour nous, parce qu'ils avaient eu, eux, le bonheur de ne pas perdre un seul homme, et, en nous laissant la pitié, ils n'étaient pas assez subtils pour nous chicaner sur l'admiration.

De sorte qu'à dater de ce jour nous devînmes à la fois les héros avoués et les enfants chéris de toute

l'armée. On tenait à honneur de recevoir du dernier d'entre nous une poignée de main ou un signe de fraternité quelconque, on nous cédait le pas dans toutes les occasions, on nous faisait place dans les auberges encombrées, on nous prenait pour arbitres dans les querelles, et plus d'une fois la vue de l'écharpe blanche de nos officiers a suffi pour en imposer à des mutins sourds à la voix des leurs.

Malgré tous ces touchants témoignages de sympathie et d'admiration, nous fûmes longtemps attristés par le souvenir de notre cérémonie funèbre, souvenir que nos marches silencieuses nous rendaient toujours présent; car personne n'osa d'abord succéder à notre barde Le Tiec, de peur de rouvrir la plaie avant qu'elle fût cicatrisée.

Enfin, notre caporal Allio, qui avait aimé Le Tiec comme un frère et qui le regrettait plus que personne, céda aux instances de ses camarades qui le priaient d'entonner une de leurs marches favorites. La première fois, il ne put chanter qu'une strophe; le lendemain il fit un dernier effort sur lui-même et alla jusqu'au bout. Mais jamais il n'eut le don de nous électriser comme son prédécesseur, dont la verve avait quelque chose de plus pur et de plus spontané.

Allio avait des dispositions à devenir brave à la manière de Bertaud, notre fougueux sergent, dont il imitait les allures et répétait trop souvent les propos. Tout fier de la fracture qu'une balle lui avait faite au front, il portait son bandage comme si c'eût été

une couronne de triomphateur, et sa popularité lui avait donné tant d'aplomb et de confiance en lui-même, que souvent on le prenait au moins pour notre capitaine. On peut dire que dans notre compagnie c'était lui qui distribuait les certificats de bravoure. Le chevalier de Margadel lui-même ne dédaignait pas son suffrage.

S'il avait voulu tirer parti de tous ces avantages, il lui eût été facile de monter en grade; mais il se trouvait trop campagnard pour figurer parmi les élégants de l'état-major, et à chaque nouvelle offre d'avancement qui lui était faite, il répondait toujours : « Moi je veux rester chrétien. »

A la fin de la campagne, quand on distribua les récompenses, il se fit encore admirer par la modestie de ses prétentions. Il aurait pu, comme plusieurs de nos camarades, entrer avec les épaulettes d'officier dans la légion départementale, et la vie militaire avait paru si bien convenir à son humeur franche et joviale, que nous l'y avions cru irrévocablement engagé; mais non, ce n'avait été pour lui qu'une distraction passagère, où, à la vérité, il s'était lancé de tout son cœur, mais sans jamais perdre de vue sa vocation primitive. Il rentra donc dans ses habitudes de pauvre écolier aussi gaîment qu'il en était sorti, et, après deux ou trois ans de joyeuse dictature tacitement décernée par ses condisciples, il devint prêtre et nous donna le spectacle de la plus édifiante transformation; mais il resta

chouan jusqu'à son dernier soupir. Le malheureux vécut trop de quelques mois. Il vit, avant de mourir, la bannière qu'il avait combattue, arborée sur le clocher de son église, et, cette vue réveillant ses vieux instincts belliqueux, il fit fourbir son fusil rongé par la rouille depuis 1815; puis, après l'avoir contemplé avec amour, il le fit coucher à côté de lui, et mourut comme un chevalier du Temple en tenant son arme d'une main et son crucifix de l'autre.

CHAPITRE X.

Multi illos pueri, multæ flevêre puellæ.

Si le souvenir des écoliers morts à Muzillac n'a été perpétué par aucun monument, pas même par une pauvre petite pierre tumulaire qui eût au moins indiqué le lieu de leur sépulture commune, d'un autre côté l'on peut affirmer que, parmi les victimes

de nos guerres civiles, depuis 1792 jusqu'à 1815, on n'en trouverait pas une seule qui ait fait couler autant de larmes que les frères Nicolas et notre barde Le Tiec. Ce ne furent ni leurs condisciples, ni leurs compatriotes, ni même peut-être leurs familles, qui les pleurèrent si longtemps. Non, ce furent des étrangers et surtout des étrangères, à qui un de leurs compagnons d'armes racontait les détails de cette glorieuse et funèbre journée. Ce récit, qu'il portait dans son cœur encore plus que dans sa mémoire, il l'a répété, avec un redoublement de fierté bretonne, dans plusieurs pays et dans plusieurs langues, et, quoique le style de sa narration ne fût pas toujours correct, il a rarement manqué de faire partager à son auditoire ses propres émotions. Dans une des nuits les plus glaciales de l'hiver rigoureux de 1830, il a vu un demi-cercle de jeunes femmes frileuses rester immobiles d'attendrissement devant un âtre dont le feu était éteint, sans s'apercevoir que leurs membres délicats étaient engourdis par le froid. Mais aussi jamais il ne s'était adressé à des âmes si pures et si exaltées, à des âmes si invinciblement entraînées vers tout ce qu'il peut y avoir de beau sur la terre, et aussi dans le ciel, où les deux plus dignes sont montées depuis. D'autres, qu'un deuil filial ou quelque autre préoccupation douloureuse avait rendues indifférentes à tout ce qui se disait autour d'elles, se sont émues au récit de nos prouesses enfantines, et se sont surprises à pleurer sur quelque chose qui ne se

rapportait pas à leur douleur. L'âge mûr lui-même a souvent mêlé son tribut à celui de la jeunesse. Une des élégies qu'on va lire, est sortie, d'un seul jet, de la plume d'un poëte sexagénaire, chez qui, à la vérité, les nobles susceptibilités du jeune âge se sont conservées dans toute leur fraîcheur. A mesure que notre petit drame se déroulait devant lui, son visage, à la fois rajeuni et décomposé par le progrès de son émotion, s'humectait de grosses larmes qui lui échappaient malgré lui; et quand le récit fut terminé, il n'adressa ni remercîments ni félicitations à l'auteur; mais le lendemain il vint le trouver avec un manuscrit à la main, et le dédommagea bien amplement par ce don inattendu et par les paroles qui l'accompagnèrent, du silence qu'il avait gardé la veille.

Malheureusement les intraduisibles beautés de son poëme seront perdues pour la plupart de mes lecteurs français et bretons. Tout ce que je puis faire pour les consoler de cette perte, c'est d'offrir aux Bretons qui ne savent que leur langue, la ballade de M. de la Villemarqué (1), et aux Français qui sont dans le même cas, l'élégie de M. de Francheville (2).

(1) M. de la Villemarqué, en publiant le recueil des chants populaires de Bretagne, a le premier fait connaître en France et à l'étranger les monuments de notre poésie nationale. Déjà on les a traduits en vers allemands, comme une précieuse addition aux autres collections de ce genre. Les *Contes populaires des anciens Bretons*, publiés par lui tout récemment, font à la fois le pendant et le complément de sa première publication.

(2) M. Jules de Francheville est enfant du Morbihan, et sort d'une famille à laquelle ne manque aucun genre d'ennoblisse-

ment. Sans parler des fondations pieuses de mademoiselle de Francheville au XVIIe siècle, fondations qui influèrent beaucoup sur l'avenir religieux du pays, l'aïeul de notre poëte fut un des plus beaux caractères de la première chouannerie. Son père figura honorablement dans la dernière, et si, le 10 juin, il arriva un quart d'heure trop tard sur le champ de bataille de Muzillac, ce fut peut-être la faute de son fils, qui était alors au berceau, et qui, en le retenant par ses caresses enfantines, fut la cause innocente d'un retard dont ce brave gentilhomme était inconsolable.

LE RELIQUAIRE.

POEME.

I.

Je contemplais, un jour, un de ces ossuaires
Que nos pieux Bretons appellent reliquaires;
Mot qui jette l'espoir dans l'ombre de ces lieux,
Et qui peint leur respect pour la tombe; à leurs yeux
Un mort est un banni que son pays réclame,
Un corps est sans horreur, car ils songent à l'âme!

Ces temples des aïeux ont des secrets bien beaux
Pour ces derniers croyants du culte des tombeaux,
Et leurs voix, chaque aurore, au seuil de leur chaumière
Avec ces morts aimés, causent par la prière.

Là, dans un coin plus noir, gisaient entrelacés
Deux squelettes d'enfants, se tenant embrassés.
On eût dit que la mort, sur cette froide pierre,
A l'heure du sommeil, avait clos leur paupière.
Interrogeant, alors, voici ce que j'appris
Sur ces jeunes enfants aux ossements blanchis.

II.

Par une nuit d'été qui déroulait son voile
Sur un ciel obscurci, sans un rayon d'étoile,
Les chouans étaient campés dans le landier voisin;
Aux lueurs du bivouac, dans le fond du ravin,
L'on voyait circuler d'énergiques figures
De vieux Kymris, la race aux longues chevelures;
Leurs armes en faisceaux, les soldats de Gambert
Priaient agenouillés et le front découvert;
Se riant des combats comme de la tempête,

Plus loin, des matelots, avec un air de fête,
Dansaient, en tournoyant, un gai *branle* breton,
Mêlant de cris joyeux leur joyeuse chanson.
Sous des chefs paysans des soldats gentilshommes
Étaient là, pour montrer qu'*au pays où nous sommes*,
Où les cœurs sont égaux, règne l'égalité.
L'astre des nuits, perçant un nuage argenté,
Éclairait, aux lueurs de sa clarté douteuse,
De jeunes écoliers une troupe nombreuse
Dormant, pour la plupart, la veille d'un combat;
La foi qui vit en eux d'enfant les fit soldat.
L'air libre de la mer, qui gronde sur nos plages,
Communique à l'enfant de nos landiers sauvages
Quelque chose de grand, quelque chose de fort
Qui les fait, sans pâlir, jouer avec la mort

Là, deux frères, sur la bruyère,
Dormant l'un sur l'autre appuyés,
De fatigue ont clos leurs paupières
Auprès de leurs fusils rouillés.
Sous ce rayon des nuits qui passe,
Leurs longs cheveux ont tant de grâce,
Leurs fronts de si molles langueurs,
Leur lèvre éclose est si vermeille,
Que, dans ce groupe qui sommeille,

L'œil trompé croirait voir deux sœurs.

Le ciel partage une existence
Entre ces deux enfants jumeaux,
Comme un arbuste qui dispense
Sa séve à deux jeunes rameaux.
Ainsi qu'une brise dépose
Deux abeilles sur une rose,
Pour y puiser son miel divin,
Un seul ange, sur ses deux ailes,
Les prit aux rives éternelles,
Pour les suspendre au même sein.

Parfois un sourire éphémère
Effleure leur lèvre en passant;
Les deux enfants, près de leur mère,
Croient la serrer en l'embrassant.
L'un rêve d'encens, de calices,
De chasubles d'or, des délices
Que l'âme savoure au saint lieu;
Il se voit déjà, le dimanche,
Officiant en aube blanche :
Il a promis son âme à Dieu.

Celui-ci, dans son rêve austère,

Contemple la beauté des cieux;
Mais, vers les splendeurs de la terre
L'autre abaisse parfois les yeux.
Peut-être que l'esprit des songes,
Le berçant de divins mensonges,
Lui fait écouter tour à tour
Un chant d'hymen ou de victoire;
Car avec un désir de gloire
Naît toujours un soupir d'amour.

Gloire, amour, mots divins tombés sur cette terre;
Mais dont le ciel jaloux conserve le mystère
Qu'il ne révèle pas au monde où nous souffrons,
Fleur naissante au printemps dont la corolle tombe,
Laurier, bientôt flétri, qui naît sur notre tombe,
Mais qui n'orne jamais nos fronts.

III.

La troupe d'écoliers, postée à l'avant-garde,
Offre un tableau sublime à l'œil qui la regarde.
Quand un boulet de fer vient décimer leurs rangs,
Les enfants, remplaçant leurs amis expirants,
Sous la grêle de feu qui tombe et les accable,

Offrent, aux bleus surpris, un front impénétrable ;
Mais les balles manquaient, les bleus se croient vainqueurs,
Quand l'on voit, tout à coup, descendre des hauteurs
Leurs jeunes fronts vêtus de leur coiffe bretonne,
Des femmes apportant, sous le canon qui tonne,
Le métal encor chaud de cuillères d'étain
En balles refondu. Le combat incertain,
Par ce secours étrange, aussitôt se ranime ;
Le ravin est franchi d'un concert unanime ;
Les bleus sont ébranlés ; leur passant sur le corps,
Les jeunes écoliers jonchent le sol de morts.
Alors la charité touche leurs jeunes âmes :
On les voit tout à coup, comme de douces femmes,
Protéger un mourant, secourir un blessé,
Étancher, de leurs mains, le sang qu'ils ont versé.
Vers le soir, quand la mort eut replié ses ailes,
Des vierges, des enfants, fleurs aux tiges nouvelles,
De la plaine fauchée émaillaient la moisson :
Le drapeau d'Austerlitz fuyait à l'horizon.

IV.

Le camp retentissait des chants de la victoire ;
Mornes sans prendre part à ces cris enivrants,

Les écoliers vainqueurs s'attristaient de leur gloire,
Les deux jumeaux étaient mourants.

Étendus tous les deux sur le bord de la rive,
A leurs jeunes amis, rassemblés dans ce lieu,
D'une voix ferme encor, mais mourante et plaintive,
Ils faisaient un dernier adieu.

La vie, à larges flots, coulait de leurs blessures;
Leur poitrine exhala comme un dernier soupir;
Une sueur glacée inonda leurs figures;
Leur front se pencha pour mourir.

Et l'on eût dit deux fleurs, sans séve, sur leurs branches
Que la main d'une femme, au milieu d'un jardin,
Laisse échapper teignant leurs deux corolles blanches
D'un sang pur tombé de sa main.

Quand le double cercueil descendit dans la tombe,
Au bruit sourd du tambour et des glas du saint lieu,
Quand les guerriers enfants, sur la bière qui tombe,
Firent leur décharge d'adieu,

De ces jeunes vainqueurs défaillit le courage;
La douleur, en sanglots, s'exhala de leurs cœurs ;

Car le malheur n'a pu dessécher, à cet âge,
La source d'où coulent nos pleurs.

Mais vingt ans sont passés. Au fond du reliquaire
Ils dorment, et le vent, qui souffle au clos des morts,
Glissant, humide et froid, sur leurs os en poussière,
Gémit en funèbres accords.

Passant, si cet aspect vous porte à la tristesse.
Rappelez ce verset au fond de votre cœur :
Les os humiliés tressaillant d'allégresse
Remonteront vers le Seigneur.

Chez un peuple géant, un enfant est un homme.
Plus vite que le corps le courage grandit
Au cœur des fils d'Arthur qu'un ancien barde nomme
La race de granit.

Le vieux fleuve celtique a coulé, dans notre âge,
Au grand lac appelé civilisation,
Chaos où germe un monde, océan sans rivage
Où chaque flot qui roule est une nation;
Mais vous sentez, parfois, à la barque qui sombre,
Au courant qui s'agite et murmure toujours,

Que ce Rhône indompté, sans mêler son flot sombre,
Le traverse et poursuit son cours.

La Bretagne a perdu sa couronne ducale,
Au rang des nations son nom n'est plus compté;
Mais, quand d'un peuple élu sonne l'heure fatale,
Son âme vit encor pour l'immortalité.
Au regard du Très-Haut, la mort c'est l'existence;
Ce qui semble un tombeau n'est souvent qu'un sillon
Où de l'humanité Dieu confond la semence
Pour régénérer sa moisson.

Si l'on voit aujourd'hui les peuples en souffrance
Tomber en fusion sous le souffle de Dieu,
C'est qu'il en veut former cette statue immense
Qu'aperçut Daniel dans son rêve de feu!
Chaque race brisée, éclatante ou fragile,
Jettera son fragment au nouveau genre humain;
D'autres apporteront l'argent, l'or ou l'argile,
Les Kymris fourniront l'airain.

I.

Cities but rarely are the haunts of men :
    The feeble semblance they bring forth within
Their strangely cavern'd and hell-lighted den,
    And toss it, reckless, on the breast of sin.

II.

Such as the rest are thine, o France!
Queen of the flaunting plume and lance,

Broken by son on son.
Thou hast an ear for Glory's cry,
But Pity seldom caught thine eye...
And what then hast thou won?

III.

Much... yea, much more than thou hast known.
Along the Armoric shore how brave,
How true those hearts whose early grave
Their mothers least bemoan.

IV.

Ye parents! none have been more fond;
But other thoughts must now
Repress your tears: look far beyond
Where heaven's pure light illumes the vow:

V.

The first your children ever made

Was that their God should be obey'd,
His word for ever blest :
Therefore in His own peace they lie,
Therefore (whence else?) your tears are dry,
And sure as theirs your rest.

VI.

Children are what the mothers are.
No fondest father's wisest care
Can fashion so the infant heart
As those creative beams that dart,
With all their hopes and fears, upon
The cradle of a sleeping son.
His startled eyes with wonder see
A father near him on his knee,
Who wishes all the while to trace
The mother in his future face :
But 'tis to her alone uprise
His wakening arms, to her those eyes
Open with joy, and not surprise.

VII.

O Muzillac! o Penescluse!

No stranger am I now to you;
Nor shall my verse, tho' late, refuse
The glory to such mothers due
As ye have seen... but see how few,
Age hath forbidden some to stay,
And some their sorrows wore away.

VIII.

Thy villagers, lone Muzillac!
Saw the fresh eagle driven back,
When from his island rocks he rose
To wake worn Earth from short repose
And Penescluse, alas! thy wave
Felt the last blood, that warm'd the brave.
An hour's, a moment's space divides
Death's sluggish moat from life's quick tides.
Those who are lying stiff and cold,
Arose ere dawn alert and bold.
The youthful band, at R**'s call,
Swore, in the chapel, one and all,
Each from the other not to sever,
United in pure faith for ever.
How bright the morning sun arose;

But sad, sad, was that evening's close ;
For Honor's trophy, Victory's plume,
Ill cover an untimely tomb.

IX.

Many had fallen : two there were
Above the rest, whom every eye
Was fixt upon; no other tear
Of youth or maid or matron by
Than burst for them, two brothers dear,
Blest by each other's side to die.

X.

Hunger and thirst and weary pain
And gaping wounds! ye urge in vain.
Instead of help, instead of cheer,
They look upon the mingling hair
And half closed eyes of that fond pair,
All silent as the silent bier.

XI.

To the last home hath it convey'd

Its charge; the peace of God is pray'd;
And over them, and over all
Around, God's peace is felt to fall.
Again that vacant bier, less slow,
Is borne for others at the bridge below.

XII.

The matrons, now 'tis gone, are seen,
Elate in soul, erect in mien,
To rush and clasp the necks of those
Young vanquishers of veteran foes:
And many stand among the rest
Who clasp no neck, who weep, and yet are blest.

WALTER SAVAGE LANDOR.

March 19, 1840,

EMGANN MUZILLAK.



Ar don : *Chetu mé erru me miñon.*

I.

Chéléuet holl, o Bretoned :
Ur ganen néué zou sauet
Sauet ar skolerion Gwenned
Hag e zou oet de Chouanted.

II.

El Laboused-Glaz e laré :
— Neinjomp enn noz klous el enn dé ;
Frank e vou enn éan berman,
Rag marué pellzou er Goc'han.

— Er Goc'han ne ked marué c'hoah,
Kousket eu er Goc'han hénoah ;
Ne ked marué c'hoah, koh Eined ;
Tosteit oc'h hon, hag e welſed !

Kousket eu é-kréiz enn deruen,
Digor-ker hé laghet mélen,
Hé veg lemm ruiet ghet hou koed,
Hou plun ghet hon édan hé droed.

Er c'horn-bout a-bé e glévou
Ar hé askel hon e zavou ;
Hé Goc'hanigheu e c'halvou,
Hag ar 'n-hoc'h ghet hé e lammou. —

III.

— Ridet, Laboused-Glaz, ridet,

Er Goc'han e zou dihunet,
Dihunet eu er Goc'han goh;
Ghet hé bichoned 'za ar 'n-hoc'h! —

Potr ann Tiek e gané ghé
Tréma Muzillak pé zéié :
— Santez Anna, mamm bennighet,
Reit-hui konfort d'er Vretoned;

Mamm er Wirc'hiez, hégar intron,
Reit-hui d'omp-ni nerh ha kalon;
Hinhiu enn dé me c'honéiemp
Ar enn dud e ra bec'h ar 'n-emp!

Héliomp, potred, roudeu hun zent,
Roudeu ho goed e zisko 'nn hent;
Ar enn dachen ni c'honéiou,
Pé el hun tadeu ni varvou! —

Enn deu Nikolaz ha Kandal,
Rieu, Kellek ha tri c'hant all,
Responté d'ohon enn unn tol :
— El hun tadeu e varvemp holl! —

A-bé oant deid d'enemgroghein,

Tiek gané c'hoah a-boueh penn :
— Pé vinn tihet kréiz er brézel,
Mé e ganéé kent meruel ! —

IV.

Potr Allieu e wilé ken,
Ha senché doc'h hé vléu mélen.
— Pérag e wilez, men bughel,
'C'houlenné 'nn eutru Margadel?

— Sioah ! eutru, ne ouied ked?
Tiek, me miñon, zou lahet !
Me miñon por e zou marué,
Er berder Nikolaz éué !

— Téuet, me map, ne wilet ked,
D'er baradouez emant oet
De bédein enn Eutru Doué
Me c'honéiemp hinhiu enn dé. —

Oè ked hé gonz perachuet
A-bé oè Gamber arriuet,
Hag er Ré Glaz en dez pilet,
Ha ridek kuit hi hou dez groet.

V.

Douar Breih, douar bennighet,
Hou pugalé e zou goazet!
Hou inor, mamm-bro, hou inor
E badou ker pell el er mor!

CHAPITRE XI.

> « Mais, » dira-t-on, « il fallait avant tout éviter la « guerre civile. » Avant tout..... non ; beaucoup d'autres fléaux sont encore plus à craindre. Des vertus généreuses se développent dans ceux qui combattent pour leur opinion, et il est plus naturel de verser son sang en la défendant que pour l'un des milliers d'intérêts politiques, causes habituelles des guerres.
>
> Madame de STAËL.

Après avoir fait notre décharge d'adieu sur les cadavres de nos camarades, nous reprîmes le chemin de Muzillac, et après quelques heures de repos, nous partîmes enfin pour ce débarquement si désiré, en laissant un poste de cent vingt hommes

d'élite dans le village de Penesclus. Nous passâmes toute la nuit suivante dans des chemins de traverse, tantôt en marche et tantôt en repos, et le 11 juin, au point du jour, nous arrivâmes à Foleu qui était le lieu du rendez-vous, et qui est situé sur la Vilaine entre Redon et La Roche-Bernard. Ce fut là que les bateaux-pêcheurs de la paroisse de Billiers, qui avaient été mis en réquisition pour ce service, nous apportèrent, dans plusieurs centaines de caisses qu'on aurait pu prendre pour des cercueils, cinq mille fusils tout neufs, d'un plus gros calibre que les fusils français, et surmontés de baïonnettes plus longues. Ensuite vinrent les souliers et les guêtres, puis les gibernes et les cartouches que nous trouvâmes très-lourdes à cause de la grosseur des balles, ce qui ne nous empêcha pas d'en prendre chacun soixante-dix à quatre-vingts le premier jour, sauf à nous contenter de quarante ou cinquante le lendemain. Enfin, l'on débarqua l'artillerie avec les affûts et les caissons, et quoiqu'elle se composât seulement de deux pièces de campagne et de deux obusiers, leur vue fit éclater les plus vifs transports de joie, comme si leur possession avait dû nous rendre invincibles. Un ancien émigré, nommé Coissin, fut chargé d'organiser ce nouveau service. On disait qu'il avait fait plusieurs campagnes contre les Turcs avec le grade de colonel d'artillerie, et qu'il avait plus d'une fois pointé les canons russes contre des minarets, ce qui nous faisait prendre pour des croisades les expéditions où il

avait figuré, et ajoutait à son expérience réelle un prestige qui n'était pas sans effet sur des imaginations bretonnes.

Malheureusement la joie avec laquelle nous recueillions les fruits de la victoire remportée la veille, fut troublée par les nouvelles de plus en plus attristantes que nous reçûmes ce jour-là de la Vendée. L'arrêté de Falleron, signé le 31 mai par trois généraux Vendéens desquels on n'attendait pas un pareil début, le licenciement partiel qui en avait été la conséquence, les rivalités d'amour-propre qui avaient empêché le débarquement de s'effectuer, faute d'une force suffisante pour le protéger, la mort de Louis de La Rochejacquelein, que des bruits sans doute mal fondés attribuaient aux dégoûts dont ses envieux l'avaient abreuvé, toute cette complication de fautes et de malheurs dont le récit nous arrivait chargé d'exagérations, était faite pour renverser de fond en comble les magnifiques espérances que nous avions d'abord fondées sur la combinaison de nos mouvements avec ceux des insurgés d'outre-Loire.

Les dix jours qui s'écoulèrent entre le débarquement de Foleu et la sanglante journée d'Auray, forment pour ainsi dire le point culminant de notre campagne de 1815 dans le Morbihan. La division organisée par le comte de Coislin entre la Loire et la Vilaine, venait de compléter son armement et de lier momentanément ses opérations avec les

nôtres. Aussi, au lieu de dérober nos mouvements à l'ennemi par des marches nocturnes dans des chemins de traverse, comme nous avions fait avant notre victoire de Muzillac, nous faisions voler sous nos pas et sous les roues de nos canons, en plein jour, la poussière des grandes routes, dans l'espoir que les bleus nous fourniraient enfin l'occasion de les combattre à armes égales. Le quatrième ou cinquième jour, nous crûmes que nos vœux allaient être exaucés, et que le général Rousseau méditait une attaque contre la ville de Rochefort, où nous avions transporté notre convoi d'armes et de munitions. Cette fois, au lieu de nous borner à défendre notre position, nous marchâmes hardiment à sa rencontre, et, en attendant le premier feu, les marins de Francheville, qui étaient sur la gauche, se mirent à danser une ronde bretonne au milieu de la lande. Je ne sais si ce singulier prélude déconcerta les soldats ennemis, ou si l'approche de Gamber avec son bataillon, facile à reconnaître depuis la rencontre de Muzillac, leur parut d'un trop mauvais augure; le fait est qu'après avoir échangé quelques coups de fusil avec les nôtres, en avant du moulin de Clergeret, le général Rousseau, qui peut-être n'avait eu d'autre objet que de passer nos forces en revue, battit en retraite et rentra dans Vannes, sans que rien pût faire démordre notre général en chef de la résolution qu'il avait prise de ne pas poursuivre. « Cela compro-

« mettrait le convoi, » était sa réponse invariable à tous ceux qui lui adressaient des remontrances ou des prières. Ce convoi était pour lui une espèce de palladium à la possession duquel il semblait attacher plus d'importance qu'à une victoire. Les murmures que son entêtement excita ce jour-là furent facilement apaisés; il n'en fut pas de même de ceux que fit éclater, dès le surlendemain, l'inaction dans laquelle il nous tint, quand une si belle occasion s'offrait de terminer la guerre en quelques heures.

Nous avions notre quartier-général dans le château de Kerfili, non loin du bourg d'Elven, où venait d'arriver le général Rousseau avec des troupes qui nous étaient bien inférieures en nombre. Pendant qu'elles faisaient halte pour y prendre quelque repos, les villageois nous firent avertir que dans une heure les bleus se remettraient en route pour Ploërmel. Cette nouvelle, qui se répandit dans toute l'armée avant d'être communiquée à De Sol, y fut accueillie de manière à ne laisser aucun doute sur le résultat, et déjà des dispositions avaient été prises par plusieurs chefs, jaloux de combattre en première ligne, quand un officier d'état-major vint leur transmettre l'ordre d'abandonner leurs positions, et de laisser la grande route libre à l'ennemi. Les chouans de Gamber, qui s'étaient postés de manière à ouvrir le premier feu, se mirent à crier *à la trahison!* et ce cri trouva des échos parmi nous et parmi les

marins du bataillon de Sarzeau, qui s'étaient déjà plaints qu'on n'allait pas assez vite en besogne. Leur chef, qui partageait leur indignation tout en s'efforçant de la contenir, alla trouver le général De Sol et ne ménagea pas les termes pour lui dire qu'il allait perdre sans retour la confiance des officiers et des soldats. Gamber fut plus bref, mais non moins énergique. Quant au chevalier de Margadel, il était pâle et tout haletant de colère; on entendait de loin les éclats de sa voix impérieuse et les menaces qu'il mêlait à sa véhémente apostrophe. Son dernier mot fut qu'il aimait mille fois mieux subir de nouveau toutes les misères de l'émigration que de continuer une guerre si niaise.

Enfin, moitié conviction, moitié contrainte, on envoya l'ordre d'attaquer les bleus au passage; mais il n'était plus temps. Les deux heures que nous venions de perdre en tergiversations et en disputes avaient été mises à profit par le général Rousseau, qui avait fait les deux ou trois lieues suivantes au pas de course, de sorte qu'il était désormais à l'abri de notre atteinte et même de notre poursuite. Il a depuis avoué, en présence du pauvre De Sol, qu'il s'était cru perdu ce jour-là, et que l'ordre qu'il avait reçu d'opérer, à quelque prix que ce fût, sa jonction avec le général Bigarré, avait pu seul le décider à exposer sa colonne à une destruction presque inévitable.

L'occasion était belle pour tenter un coup de main

sur Vannes, dans l'absence des trois quarts de la garnison : nous étions près de cinq mille hommes bien montés, moralement et matériellement; nous avions des obus pour effrayer les habitants, et du canon pour balayer les fragiles fortifications qui défendaient l'abord des faubourgs. Une fois maîtres de ceux-ci, il nous semblait que toute résistance ultérieure serait paralysée par la crainte des malheurs qu'elle entraînerait. Cette idée s'empara vivement de nos imaginations, non-seulement à cause de la facilité présumée de l'exécution, mais surtout par l'appât d'un dédommagement immédiat pour ceux qui ne se consolaient pas de notre bévue du matin. Je ne sais jusqu'à quel point notre enthousiasme fut partagé par nos chefs; le fait est qu'ils nous firent prendre la route de Vannes, et qu'ils laissèrent durer notre illusion jusqu'au moment où nous arrivâmes au bourg de Saint-Nolf, qui n'en est pas éloigné de plus d'une lieue. Là on nous fit comprendre sans peine que, malgré toutes nos chances de succès, nous n'avions pas le droit de lancer nos boulets et nos obus sur une ville où nous comptions beaucoup plus d'amis que d'ennemis, et dont l'occupation ne nous serait après tout d'aucun avantage.

Quand nous levâmes le camp le lendemain au point du jour, il fut facile de s'apercevoir qu'il y avait de nombreuses lacunes dans nos rangs. Plusieurs, persuadés, d'après ce qui s'était passé la veille, que toute guerre sérieuse était finie et qu'il

ne s'agissait plus que de figurer dans de puériles promenades militaires, demandèrent un congé qu'ils prolongèrent bien au-delà du terme. Le comte de Coislin rebroussa chemin vers Guérande, avec sa division qui comptait près de huit cents hommes. D'autres s'absentèrent par un besoin réel, spirituel ou temporel, quelques-uns par lassitude, et le plus grand nombre par routine; car, dans l'ancienne chouannerie comme dans l'ancienne Vendée, les mêmes soldats passaient rarement quinze jours de suite sous les drapeaux; et si, grâces aux progrès récents que les nôtres avaient faits dans la discipline militaire, ils avaient tenu bon pendant trois semaines, c'était une raison de plus pour ne pas leur en demander davantage; l'indulgence devenait une nécessité d'autant plus impérieuse que le général Rousseau semblait renoncer à la guerre offensive et nous laisser maîtres de parcourir le département dans toutes les directions.

Cependant, un second débarquement plus considérable que le premier, était attendu de jour en jour, et cette fois-ci nous nous crûmes assez forts pour l'effectuer sur quelque point du littoral entre Vannes et Lorient, à portée des populations de deux ou trois cantons qui n'attendaient que des armes pour s'insurger en masse et se joindre à nous.

Nous nous acheminâmes donc vers Auray, que nous n'avions pas osé occuper jusqu'alors dans la crainte que les garnisons de Vannes, de Lorient et

de Pontivy, faisant converger sur nous trois attaques simultanées, ne renouvelassent la manœuvre du général Hoche et ne nous acculassent à l'Océan. Une pareille combinaison nous paraissant désormais impossible, nous transportâmes notre quartier-général dans cette ville comme dans le foyer de la chouannerie Morbihannaise.

Auray est sans contredit la première ville du département et même de toute la Bretagne pour ceux qui aiment à trouver réunies autour d'un même point, la poésie des souvenirs, la poésie de la nature, et ce que j'appellerais volontiers la poésie des caractères. En fait de souvenirs, il y en a de tous les genres, et appartenant à des époques tellement éloignées les unes des autres, que la science historique, impuissante à mesurer la distance chronologique qui les sépare, abandonne cette évaluation aux vagues conjectures de l'imagination, qui se trouve plus à l'aise dans les calculs par mille ans que dans les calculs par siècles.

Au sud, est la région des antiquités celtiques, qui semblent pulluler sur la surface de tout le pays compris entre la rivière d'Auray et la rivière d'Étel. Là on trouve le Men-hir colossal de Loc-Maria-Ker, couché comme un géant sur une longueur de terrain qui suffirait presque pour l'emplacement d'une église, et cet autre monument incompréhensible, connu dans toute l'Europe sous le nom de *Pierres de Carnac*, et but de pèlerinage pour tous ceux qui

aiment à méditer sur le culte druidique, en présence de ses plus rudes symboles.

Au nord, est la région des souvenirs historiques et religieux du moyen âge et des temps modernes, et tous ces souvenirs, si l'on excepte celui du combat où Charles de Blois perdit la vie et Bertrand Duguesclin la liberté, sont éternisés par des monuments qui servent à la fois de pendants et de contrastes à ceux de la région méridionale. D'un côté, on aperçoit le sanctuaire national de la Bretagne, la petite mais élégante église de Sainte-Anne, dont la tour s'élève comme un phare aperçu de loin par les pèlerins; de l'autre, c'est le clocher plus pittoresque de la Chartreuse, qui semble s'élancer du milieu des bois, et sous lequel reposent comme sous une pyramide funèbre les ossements des victimes de Quiberon, réunis dans un tombeau commun que le marteau du vandalisme fut sur le point de briser il y a dix ans. Il y a des temps où le *requiescant in pace* est une grâce plus difficile à obtenir pour les cendres des morts que pour leurs âmes (1).

(1) Je me croirais coupable d'injustice et d'ingratitude, si, ayant eu connaissance de la lettre que le préfet du Morbihan écrivait au ministre de l'intérieur à ce sujet, un an après la révolution de juillet, je n'en insérais pas ici les phrases dont je lui sais le plus de gré. Il s'agissait de démolir le monument de Kerléano et celui du Champ des Martyrs. « Certes, » dit M. Lorois dans sa réponse, « il est fâcheux que des monuments puissent perpétuer, avec le « souvenir de nos dissensions civiles, les haines qu'elles avaient « fait naître; mais si chaque parti vainqueur avait effacé du sol « les traces des derniers vaincus, les temples de la République,

Par une violation assez bizarre de la loi d'unité, la première des lois en matière de goût, et la plus absolue de toutes celles qui s'appliquent aux œuvres d'art, on a pour ainsi dire dédoublé ce monument, les restes des victimes ayant été transportés dans l'église de la Chartreuse, et la chapelle funèbre où ils devraient être déposés ayant été placée dans le lieu même où se fit la sanglante exécution de 1795. C'est un petit temple Égyptien d'une construction exquise, et faisant face à une avenue qui se termine par une magnifique croix de granit, digne ornement du *Champ des Martyrs*, et emblème de la foi indestructible pour laquelle ils moururent.

Indépendamment des tragiques souvenirs qu'il rappelle, ce site a des charmes qui lui sont propres; avec ses beaux arbres et sa nappe d'eau qui a sou-

« les colonnes, les arcs de triomphe de l'Empire auraient disparu « successivement, et le vandalisme eût détruit des trophées tous « élevés à une gloire française, quoique surmontés d'écussons et « de drapeaux différents.

« Citoyen, avant les événements de juillet, j'avais promis de ne « visiter la chapelle de Georges et le monument de Quiberon que « pour les démolir. Administrateur, j'ai conçu d'autres pensées, « et la raison impartiale a remplacé l'irritation naturelle à un « parti vaincu et outragé. Les patriotes du Morbihan semblent « avoir oublié l'existence des deux monuments; pour eux, il est « inutile de s'en occuper. A l'égard des chouans, la destruction « serait la mesure la plus funeste: elle outragerait une nombreuse « classe de citoyens dont la grande majorité semble jusqu'à pré- « sent disposée à la paix. Les hommes les plus recommandables « de ce parti seraient peut-être ceux qui seraient le plus vivement « blessés, et nous fournirions aux agitateurs, pour exciter les « masses, un levier bien puissant, celui du point d'honneur.»

vent la majesté d'un lac, avec ses magiques effets de lumière qui se croisent d'une rive à l'autre, particulièrement en automne, aux approches du coucher du soleil, on est surpris qu'il n'ait pas captivé l'imagination et exercé le pinceau des artistes qui ont voyagé dans ce pays pour en exploiter les richesses pittoresques. En remontant un peu plus haut jusqu'au château de Trech'Uelan, ils auraient pu trouver des beautés d'un autre genre, un vallon à sinuosités gracieuses, dont la verdure riche et variée, entretenue par un cours d'eau qui ne tarit jamais, contraste avec la nudité des roches granitiques et l'aridité des landes. Mais c'est surtout en descendant la rivière d'Auray, depuis la promenade du Loch, qui est elle-même une merveille, jusqu'à la baie de Loc-Maria-Ker, qu'on trouverait de quoi admirer et de quoi reproduire. Ces sombres avenues du parc de Kerentrech, ces chênes et ces sapins dont la cime se projette au-dessus de la mer comme dans certains paysages d'Everdingen, ces masses de rochers perpendiculaires avec leurs brunes crinières de varech, cette profonde solitude à peine interrompue de loin en loin par un bateau de pêcheur ou par un chasse-marée qui monte ou qui descend, tout cela forme un ensemble d'impressions auxquelles il ne manquerait rien, si le château, d'ailleurs si attrayant par les traditions d'hospitalité bretonne qui s'y sont conservées, avait quelque chose de plus féodal dans sa construction et dans ses abords. Sous ce dernier rapport, le

château de Kergurionné, avec son vieux pavillon semi-gothique bâti en grosses pierres de taille, sur la charmante rivière de la Trinité, aurait peut-être quelque chose de plus imposant, si l'accumulation continuelle des décombres, et la destruction récente des arbres séculaires qui en faisaient le principal ornement, ne lui donnaient l'air piteux d'une ruine à charge à son propriétaire et vouée par lui au marteau démolisseur de la bande noire.

Depuis le *Champ des Martyrs* jusqu'à Kergurionné, la beauté des sites devient de plus en plus sévère, et cette progression atteint son dernier terme quand, après avoir franchi le bras de mer qui sert de limite à la paroisse de Carnac, on arrive, à travers des landes toutes tapissées de fleurs d'or, sur la plage tantôt sablonneuse et tantôt rocailleuse de l'Océan, en vue des monuments druidiques dont le sol est jonché. Si l'organe psychologique qui perçoit les accords entre les divers éléments dont se compose la poésie de la nature, est alors bien disposé, si le vent fait assez de bruit dans les sapins et sur la mer pour animer la scène, et qu'il y ait une lumière convenable pour l'éclairer, on s'identifie par degrés avec l'harmonie qui existe entre les objets environnants, et l'on s'en retourne complétement réconcilié avec nos bruyères incultes et nos grèves sauvages.

Quant à la poésie des caractères, elle ressort de tous les détails de cette longue protestation à main armée que fit le canton d'Auray contre les iniquités

de la révolution française. Plusieurs de ces détails sont connus de mes lecteurs Bretons, qui ne peuvent avoir oublié le rôle brillant que les bourgeois de la ville et les paysans des campagnes environnantes ont joué dans l'ancienne chouannerie. La bourgeoisie d'Auray (je veux parler seulement de la bourgeoisie indigène) était restée chrétienne comme au moyen âge, et capable d'enthousiasme et de sacrifice pour sa foi, au milieu des préoccupations de ses intérêts matériels. C'étaient des âmes dans lesquelles il n'était pas nécessaire de creuser bien avant pour en faire jaillir impétueusement la source d'eau vive; mais aussi c'étaient des âmes qu'il n'était pas plus facile de souiller que de dompter. *Fais ce que dois*, *advienne que pourra*, est une devise qu'un grand nombre de familles, plus nobles par le cœur que d'autres ne le sont par la naissance, auraient le droit d'adopter, sinon comme ornement de leur blason, du moins comme résumé de leur histoire; et je ne parle pas seulement ici des familles auxquelles un certain degré de culture intellectuelle donne un sentiment plus vif d'honneur héréditaire; je parle aussi de la classe des artisans, des ouvriers et des marins, de laquelle sortirent tant de héros et de victimes dans les plus mauvais jours de la révolution, et qui fournit en 1815 cette brave compagnie d'Auray avec laquelle nous fraternisions de si bon cœur, et dont Cadoudal était si fier.

Que si, malgré la surabondance de dévouement

et d'énergie dont cette population fit preuve, on n'en vit surgir aucun de ces caractères transcendants qui parurent dans d'autres cantons à bien des égards moins favorisés, c'est que le village où naquit Georges Cadoudal, qu'on pourrait appeler le géant de la chouannerie bretonne, n'étant séparé de la ville d'Auray que par quelques vergers, ses habitants furent entraînés des premiers dans la sphère d'action de cet homme extraordinaire, devant lequel il ne pouvait y avoir, dans la bourgeoisie comme dans la noblesse, que des notabilités de second ordre.

Avec un pareil entourage de souvenirs et une sympathie si prononcée pour notre cause, il était naturel que le séjour d'Auray nous fût plus agréable que tous les autres. Seulement il aurait fallu se prémunir contre certains inconvénients faciles à prévoir, et ne pas permettre l'éparpillement de nos meilleures troupes, comme s'il y avait eu cessation absolue ou du moins longue suspension d'hostilités.

Au plus fort de notre sécurité, des bruits mêlés de vrai et de faux se répandirent parmi nous. On disait que le général Rousseau avait opéré sa jonction avec le général Bigarré, qui venait de remplacer Caffarelli dans le commandement de la treizième division militaire. Bientôt après, nous acquîmes la certitude que les deux généraux, avec leurs forces réunies qu'on faisait monter à plus de cinq mille hommes, venaient de passer la nuit dans le bourg de Cadoudal sur la route de Josselin, et marchaient vers Sainte-

Anne, ayant en tête les fédérés d'Ille-et-Vilaine qui paraissaient impatients de se mesurer avec nous.

En même temps, on nous donnait avis qu'une colonne sortie de Brest et renforcée par une partie de la garnison de Lorient se dirigeait sur nous par la route d'Hennebont, qu'une autre colonne sortie de Pontivy s'avançait vers le bourg de Pluvigner, pour nous couper le chemin de la forêt de Camors, et qu'une troisième, composée de gendarmes, de douaniers et de gardes nationaux, se disposait à nous attaquer à l'est par la route de Vannes, pendant que les deux autres, se ralliant au corps principal, nous attaqueraient au nord et à l'ouest. Il était évident que le but de cette manœuvre était de nous acculer à la mer, et de tracer ensuite devant nous un demi-cercle dont on ne nous laisserait sortir qu'à des conditions dures et humiliantes, sur l'observation desquelles il ne faudrait pas encore trop compter.

Notre général en chef s'était si peu attendu à une pareille alerte, qu'il était allé visiter l'amiral Hotham à bord de son vaisseau. Sur l'avis qu'il reçut par un exprès envoyé en toute hâte pour l'avertir, il arriva au quartier-général dans la soirée du 19 juin, et trouva tous les chefs en grand émoi. Les uns voulaient qu'on évacuât la ville, ne fût-ce que par égard pour les habitants, sur qui retomberait la responsabilité de notre résistance, si nous étions vaincus. Les autres disaient qu'il fallait se battre à outrance, et

faire face de tous les côtés à la fois, pour donner à tous les chouans disséminés dans les campagnes d'alentour le temps de rejoindre leurs corps respectifs. Le pauvre De Sol ne savait auquel entendre, ou plutôt, pour parler plus juste, il n'entendait rien. Il avait peu dormi la nuit précédente, et cela, joint à l'effet soporifique du grand air, le fit endormir à table, pendant que les membres de son conseil de guerre faisaient un tapage d'enfer à ses oreilles. A son réveil, il leur signifia en bâillant que son parti était pris, et, sans chercher d'autres lumières que celles qui lui étaient survenues pendant sa sieste, il ordonna de répartir les troupes entre les différents points que l'ennemi semblait menacer; après quoi on se sépara sans avoir adopté aucun plan de défense. Il envoya le plus faible de ses deux bataillons, qui comptait à peine deux cents hommes, renforcer les compagnies de Baden et de Plumergat, qui gardaient le pont de Saint-Goustan, sur la route de Vannes; l'autre fut dirigé sur le bourg de Pluvigner, pour empêcher la colonne sortie de Pontivy de nous attaquer en flanc ou à revers, et Cadoudal lui-même, avec sa compagnie d'Auray appelée à combattre ce jour-là *pro aris et focis,* alla se poster à la chaussée de Trech' Auray, où il fut bientôt rejoint par le bataillon de Gamber et par la division de Sécillon, alors forte de quatre cents hommes dont les trois quarts n'avaient jamais vu le feu.

Ici, comme à Muzillac, nous étions retranchés

derrière un cours d'eau, le long duquel nos troupes étaient échelonnées suivant les probabilités de l'attaque. Malheureusement, au lieu d'avoir seulement deux ponts à défendre, nous en avions six : celui de Trech' Rous, à l'extrémité de notre gauche, défendu par la division assez nombreuse de Le Thiesse ; trois autres au-dessous de celui-là, devant lesquels on avait embusqué quelques détachements ; celui de Trech' Auray, qu'on croyait le plus menacé ; enfin celui de Saint-Goustan, à notre extrême droite. Il est assez étonnant que l'idée de rompre les ponts intermédiaires ne soit venue à personne ; cette mesure eût simplifié notre système de défense, et la journée du lendemain nous aurait peut-être été moins funeste.

La fusillade avait commencé dans l'après-midi entre les tirailleurs ennemis et les nôtres. On croyait que c'était le prélude d'un engagement sérieux et immédiat ; mais le général Bigarré, dont les troupes étaient fatiguées par une longue marche, comprenant qu'une action entamée si tard aurait pu se prolonger à son désavantage, résolut très-sagement de se retrancher dans l'enceinte du cloître de Sainte-Anne, où il était sûr que la crainte de commettre un sacrilége nous empêcherait de lancer nos boulets et nos obus, et où il put procurer cinq bonnes heures de sommeil à ses soldats, tandis que les nôtres, restant sur pied pendant toute la nuit, sans repos et presque sans nourriture, s'épuisaient d'avance par cette double

privation et par les fausses alertes qui recommençaient à chaque instant.

Aussi Gamber, dont le bataillon montait à près de six cents hommes parfaitement bien disposés, voulait-il qu'on prît l'offensive, proposant d'escalader les murs avec les siens, et d'éclater au milieu des bleus comme une bombe. Mais le quartier-général repoussa ce projet comme téméraire, et Gamber, qui ne voyait de salut que dans une attaque nocturne, perdit dès ce moment tout espoir. Un chef de patrouille, s'étant approché de lui, s'aperçut qu'il pleurait à chaudes larmes, et lui demanda s'il lui était arrivé quelque malheur : « Pas encore, » répondit le vieillard ; « mais « je pleure d'avance sur celui qui ne peut manquer « de nous arriver demain. »

Aux premiers rayons du jour, le général Bigarré sortit de ses retranchements, précédé d'un détachement de dragons qui l'était venu joindre de Pontivy, et au lieu de marcher droit devant lui vers la chaussée de Trech' Auray, dont le passage lui aurait été vivement disputé, il remonta sans bruit jusqu'à celle de Trech' Rous, que ses cavaliers franchirent au galop, dispersant devant eux les premiers chouans qu'ils rencontrèrent, et pourfendant à grands coups de sabre ceux qui n'étaient pas assez lestes pour sauter par-dessus les fossés. Cette exécution expéditive causa une terreur panique parmi la plupart de ceux qui en furent témoins ; bientôt la déroute devint générale, et les bleus, après s'être rendus maîtres du bourg de

Brech, qui fut à peine défendu, allèrent se reformer un peu plus loin sur la route de Pluvigner, par laquelle le général Bigarré avait résolu d'entrer ce jour-là dans Auray.

Le corps qui s'était laissé ainsi surprendre et avait si promptement lâché pied, était la division de Bignan, si renommée dans les anciennes guerres quand elle avait le fameux Guillemot pour chef. Outre que ce dernier avait eu dans Le Thiesse un assez pauvre successeur, une faute grave avait été commise la veille, quand on avait séparé de cette division la compagnie d'élite qui en faisait la principale force, et qui, par un oubli impardonnable, fut laissée sans ordres sur la place d'Auray jusqu'à la fin du combat.

Cependant les premiers coups de fusil avaient averti les chouans postés à la chaussée de Trech' Auray, que le passage était tenté par l'ennemi sur un autre point, et déjà ils étaient en marche pour le moulin de Trech' Rous, quand la vue des fuyards qui se précipitaient en masse vers les gués et les ponts pour échapper aux charges de cavalerie, leur apprit qu'il n'y avait plus rien à faire de ce côté-là. Ils se dirigèrent alors vers une lande assez spacieuse que Cadoudal, dans la prévision de ce qui venait d'arriver, avait déjà choisie pour champ de bataille, à cause des fossés qui l'entouraient de trois côtés et derrière lesquels on pourrait faire feu comme derrière un retranchement. De plus, il comptait que le bataillon qu'il avait envoyé la veille vers le bourg

de Pluvigner, accourant au bruit de la fusillade, prendrait les bleus à revers, et que notre artillerie arriverait à temps pour les foudroyer au moment où ils déboucheraient dans la lande. Le premier qui vint prendre position auprès de lui, fut le chevalier de Sécillon, avec quatre cents hommes, parmi lesquels il y avait un bon nombre de braves, mais aussi une quantité de nouvelles recrues qui n'avaient pas l'air d'aspirer aux honneurs du martyre. Les chouans d'Arradon, de Plœren et de Plougoumelen, qui arrivèrent ensuite, avaient une tout autre mine et justifiaient le renom que ce canton s'était acquis dans les anciennes guerres, sous les ordres d'André Guillemot et d'Hervé. Il y a tout lieu de croire que ce fut un de leurs officiers qui cria le premier : « En bataille sur la lande! » du moins ils furent eux-mêmes les premiers à s'y ranger, comme s'ils avaient dédaigné de combattre autrement qu'à découvert. Les quatre cents hommes de Sécillon firent machinalement la même chose; mais quand la colonne ennemie se fut ébranlée au pas de charge avec ses dragons qui caracolaient en tête, on s'aperçut qu'on avait eu tort de quitter la première position, et on se hâta de la reprendre. Les plus mauvais soldats de la division de Sécillon, feignant de prendre ce mouvement rétrograde pour un signal de retraite, se mirent à fuir à toutes jambes, sans que leur noble chef, qui pleurait de honte et s'arrachait les cheveux de rage, pût seulement parvenir à se faire entendre.

Dans son désespoir, il mêlait les malédictions aux menaces et il disait à Rohu de tirer sur eux, ce qu'il eût certainement fait lui-même, s'il avait eu une arme chargée entre les mains. Avec ses hommes d'élite, tous décidés à racheter à force de bravoure la défection de leurs camarades, il alla se placer auprès de Cadoudal qui remplissait ce jour-là bien plus réellement que De Sol les fonctions de général en chef, et qui était lui-même furieux de ne pas voir arriver les canons, sur lesquels il fondait sa dernière espérance de victoire. Il venait d'interrompre assez peu cérémonieusement les beaux compliments du marquis de La Boissière, pour lui dire d'aller au grand galop presser la marche des canonniers qui auraient dû être là depuis une heure, et déjà notre major-général se disposait à exécuter cette commission avec tout le zèle d'un aide de camp, quand Rohu, dont les instincts anti-nobiliaires se produisaient souvent sous des formes brutales, le voyant tourner le dos au champ de bataille, courut s'accrocher à la crinière de son cheval, en jurant qu'il n'irait pas plus loin et en lui demandant si son titre de marquis le dispensait de payer de sa personne. Il y avait alors un si grand tumulte autour des deux interlocuteurs, qu'un temps précieux se perdit en éclaircissements, avant que l'intraitable Rohu pût se décider à lâcher prise.

Cependant les bleus s'étaient avancés en bataille jusqu'au milieu de la lande, et se disposaient à faire

une charge à la baïonnette sur les chouans qui étaient embusqués devant eux, quand tout à coup le bataillon de Gamber, se montrant sur leur gauche, fit éclater sur eux un feu de peloton bien nourri, qui fut accompagné d'une détonation non moins meurtrière sur leur front. Ces deux décharges simultanées retentirent dans Auray comme un grand coup de tonnerre, et firent tressaillir d'effroi les mères et les sœurs de ceux qui étaient partis la veille avec Cadoudal. Plus de trois cents femmes, les unes restées debout pendant toute la nuit, les autres levées au premier son de l'*Angelus*, assistaient en ce moment à la première messe, et le prêtre en était à l'élévation de l'hostie qu'effleuraient obliquement les premiers rayons du soleil, quand la fusillade se fit entendre. Aussitôt, les sanglots jusque alors étouffés éclatèrent dans toute la nef; quelques vieillards, agenouillés devant la balustrade du chœur, restèrent longtemps le front prosterné contre terre; ils ne savaient plus s'ils priaient pour des vivants ou pour des morts. C'était une scène à faire chanceler le célébrant sur les marches de l'autel, et à lui faire tomber le calice des mains, non-seulement par sympathie pour de si déchirantes angoisses, mais aussi par l'idée du sacrifice sanglant que chaque cœur offrait en ce moment à Dieu, conjointement avec la victime éternelle.

Mais ce n'était pas parmi les chouans que ces détonations avaient porté la mort; c'était parmi les

bleus, dont elles avaient tellement éclairci les rangs, qu'ils hésitèrent un instant s'ils avanceraient plus loin; et si le bataillon que Cadoudal avait dirigé la veille sur Pluvigner avait alors paru, il est probable que l'action se serait terminée à notre avantage. Mais le bataillon n'arrivait pas, ni l'artillerie non plus; celui qui la commandait était absent comme tant d'autres, et l'état-major n'avait pas même songé à pourvoir à son remplacement.

Le général Bigarré, qui avait cru avoir affaire à un corps de dix à quinze mille hommes, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait au contraire sur nous l'avantage du nombre, et sur-le-champ, au lieu de battre en retraite, il lança sur notre droite et sur notre gauche des nuées de tirailleurs, contre lesquels il devint impossible de faire volte-face sans s'exposer à être pris à revers par la colonne principale. Cette manœuvre jointe à une vigoureuse charge de cavalerie contre la barrière qui fermait l'entrée du champ où les chouans étaient embusqués, fit qu'ils ne surent plus de quel côté tourner la tête; ou plutôt ils commencèrent tous à la tourner du même côté, mais ce n'était pas du côté de l'ennemi. Les soldats de Gamber, restés les derniers à leur poste, furent pris entre deux feux, et y il eut des compagnies de ce bataillon qui laissèrent après elles un quart de leurs hommes. Bientôt elles se débandèrent comme les autres, et les champs se couvrirent de fuyards dont plusieurs centaines furent atteints par les balles des

tirailleurs ou par les décharges moins fréquentes, mais plus meurtrières, de la colonne centrale qui marchait en bon ordre sur la route d'Auray.

Pour mettre un peu d'espoir au cœur des vaincus, et pour faire converger vers un même point tous ceux à qui le premier échec n'avait pas fait perdre la tête, il aurait fallu qu'il s'élevât une voix assez impérieuse pour rallier tous ces débris épars; ou bien il aurait fallu que nos pièces de campagne et nos obusiers, impatiemment attendus sur plusieurs points depuis le commencement du combat, fissent enfin entendre leurs détonations, ne fût-ce que pour faire courir dans une direction déterminée les braves qui n'avaient pas encore perdu tout espoir. Malheureusement, notre artillerie manœuvra ce jour-là comme si elle eût été servie par des canonniers Chinois.

Enfin elle tira un coup de canon à une distance très-peu compromettante. Cet exploit terminé, nos pauvres artilleurs, à qui la multiplicité des ordres et des contre-ordres avait fait perdre la tête, et à qui on avait recommandé par-dessus tout de ne pas exposer leurs pièces, jugèrent que, pour remplir cette intention, le parti le plus sûr était de ne pas s'en servir, mais plutôt de les cacher dans quelque champ aussi éloigné que possible du théâtre du combat. En conséquence, ils rebroussèrent chemin dix fois plus vite qu'ils n'étaient venus, et, traversant la ville avec grand fracas, ils allèrent tout bonnement déposer leur trésor dans un champ de blé qui touchait à la

grande route, sans même prendre la précaution de dételer les chevaux; ce qui fut cause que nos deux canons et nos deux obusiers tombèrent au pouvoir des ennemis et servirent de principal ornement à l'entrée triomphale qu'ils firent dans Vannes le lendemain.

CHAPITRE XII.

Merges profundo, pulchrior evenit.

HORACE.

Quoique le général Bigarré eût déjà, pour ainsi dire, gagné deux victoires, l'opiniâtreté celtique n'était pas encore vaincue, et il s'en fallait de beaucoup que l'action fût terminée. La réserve, commandée par le chevalier de Margadel, n'avait pas encore

donné : le sang des écoliers, qu'on tenait à ménager le plus possible, devait encore couler ce jour-là, mais moins utilement qu'à Muzillac.

Ils avaient passé une nuit assez joyeuse sur la place, dansant et chantant comme à la veille d'un jour de fête; puis, après avoir dormi pendant quelques heures sur des planches, ils s'étaient réveillés avec l'aurore, dans une parfaite ignorance des mesures niaises qu'on avait arrêtées, et le cœur plein des pressentiments de la victoire. Mais cette illusion fut de courte durée: la fusillade, qui se rapprochait de plus en plus, disait assez que ce n'étaient pas les chouans qui étaient vainqueurs. Bientôt la ville fut traversée par une multitude de fuyards qui, se précipitant, les uns vers le pont de Saint-Goustan, les autres vers le passage de Kérentré, offraient à ceux dont la tâche n'était pas encore accomplie le spectacle le plus propre à les démoraliser.

Au plus fort de ce désordre, un officier d'état-major, chargé de nous donner le signal du départ, cria du haut de la place : « Les écoliers au Champ « des Martyrs! » Pour des enfants superstitieux qui marchaient au feu sans espoir de vaincre, l'ordre était conçu dans des termes bien sinistres, et le lieu n'était pas d'un moins mauvais augure que les paroles. Ceux à qui elles étaient adressées n'en furent pas moins empressés dans leur obéissance. M. de Margadel, à qui chacune des bévues commises depuis la veille avait donné un accès de colère, et qui était

tout pâle et tout épuisé par la violence de ses émotions, ne parut plus éprouver qu'un sentiment, la pitié pour ces jeunes victimes qui allaient se dévouer avec lui. Dans la crainte que la fougue du vieux sergent Bertaud ne les entraînât trop loin : « Mes « enfants, » leur dit-il en se mettant à leur tête, « je tiens à être votre seul chef aujourd'hui; pro- « mettez-moi de ne pas vous éloigner de moi pen- « dant l'action, et d'exécuter fidèlement tout ce que « je vous commanderai. » On lui répondit par une acclamation brève, mais unanime, et l'on marcha vers le *Champ des Martyrs* aussi vite que purent le permettre les bandes de fuyards qui encombraient la route et qu'il fallait refouler comme un courant.

La réserve, en tête de laquelle figurait la compagnie des écoliers, eut à peine le temps d'occuper la lisière d'un champ qui dominait la grande route, qu'on vit paraître les bleus à une demi-portée de fusil. Comme il s'agissait bien moins de leur arracher la victoire que de la leur faire payer un peu plus cher, on les laissa s'avancer jusqu'à portée de pistolet, puis on fit feu sur la tête de la colonne, qui s'arrêta tout court à cause de la quantité d'hommes qui furent atteints. Un adjudant-major fut tué, le général Bigarré, qui était à cheval, reçut une blessure qui fut longtemps jugée mortelle; un de ses aides de camp tomba près de lui, et de nouvelles pertes furent ajoutées à celles que les fédérés Rennois avaient déjà essuyées; mais, au bout de quelques

minutes nous nous aperçûmes que les tirailleurs ennemis avaient débordé notre gauche. La colonne que nous avions en face s'en aperçut aussi, et alors commença des deux côtés un feu de mousqueterie qui aurait terriblement éclairci nos rangs, s'il avait été mieux dirigé. Les balles qui partaient du bas de la colline faisaient un tel ravage dans les châtaigniers au-dessus de nos têtes, que nous étions presque aveuglés par les feuilles et les branches coupées qui pleuvaient sur nous. Les tirailleurs ajustaient mieux et nous tuaient plus de monde. Margadel crut que le moment était venu de remplir sa mission de paternité et donna le signal de la retraite auquel plusieurs n'obéirent pas assez tôt : le brave Rio de Bignan, resté avec son camarade Questel sur la pente du coteau, continua de faire feu sur les tirailleurs qui le gravissaient; mais en moins d'une minute nous les vîmes tomber morts la face contre la lande.

En arrivant auprès du cimetière qui est à l'entrée d'Auray, nous trouvâmes une seconde réserve qui attendait l'arrivée de la colonne ennemie pour faire feu sur elle à son tour. C'étaient quelques braves qui, après avoir été entraînés jusque là dans la déroute des leurs, voulaient brûler leurs dernières cartouches avant d'aller plus loin. A ces fuyards ralliés s'étaient joints les marins du comte de Francheville, dont la bravoure mit alors en évidence le tort qu'on avait eu de ne faire agir de pareils hommes que quand le

mal était irréparable. Les bleus continuèrent majestueusement leur marche à travers les décharges qui partaient de droite et de gauche. Du premier élan leurs tirailleurs escaladèrent les murs du cimetière, où les nôtres tinrent assez longtemps pour rendre cette enceinte doublement funèbre. A l'entrée de la ville, un dernier effort, peut-être le plus héroïque de tous, fut tenté par un gentilhomme d'Auray, M. de Moëslien, qui, se mettant à la tête de quelques braves animés comme lui par le courage du désespoir, alla barrer le chemin à la colonne ennemie, et après avoir été renversé trois fois par les baïonnettes des grenadiers, se releva trois fois tout sanglant pour combattre encore, jusqu'à ce que percé de cinq ou six blessures d'où le sang coulait avec abondance, il tomba comme mort sur le pavé de la rue où il fut laissé pour tel.

Ce dernier obstacle surmonté, rien ne s'opposa plus à l'entrée des bleus dans Auray. Les nôtres, à qui on n'avait indiqué d'avance aucun point de ralliement, se retirèrent les uns sur le faubourg de Saint-Goustan, qui communique avec la ville par un pont facile à défendre, les autres sur la route de Loc-Maria-Ker. Au moment où ces derniers, serrés de près par les tirailleurs ennemis, s'enfuyaient par la promenade du Loch, une femme de trempe Lacédémonienne, dont l'énergie morale était parfaitement secondée par un bras viril, courut se placer dans une attitude menaçante sur leur passage, et,

saisissant une arme des mains du premier venu, elle le contraignit, lui et plusieurs autres, à faire volte-face, jusqu'au moment où les troupes impérialistes vinrent occuper en masse cette importante position qui domine le faubourg de Saint-Goustan, où les chouans tinrent encore ferme pendant trois heures.

Quand les bleus, qui croyaient la journée finie, se présentèrent pour franchir le pont, ils furent tout étonnés de trouver une si vigoureuse résistance. C'était en vain que, des hauteurs qu'ils occupaient tout autour, ils criblaient de balles les murs et les toits des maisons en visant aux fenêtres et aux lucarnes; les nôtres, plus habiles tireurs, leur ripostaient avec avantage. Ce qui restait de la compagnie des écoliers se dédommagea autant que possible, dans ce dernier acte, de l'inaction à laquelle on les avait condamnés pendant les deux premiers. C'était surtout le sergent Bertaud, cet insatiable batailleur de l'Empire, qui avait besoin de ce dédommagement. Sa retraite, depuis le Champ des Martyrs, avait été comme celle du sanglier devant les chasseurs, et son coup de boutoir avait été mortel à plus d'un bleu. Cette vengeance ne lui suffisant pas, il voulut y ajouter l'insulte et la provocation. Deux fois il s'avança sur le pont de Saint-Goustan sous une grêle de balles qui pleuvaient de tous les côtés, et là, frappant du plat de sa main sur sa large poitrine, il l'offrait comme but au premier soldat qui saurait viser juste, et comme bouclier à celui d'entre nous qui voudrait combattre derrière lui.

C'était en vain que M. de Margadel, dont la voix dominait le bruit des décharges, lui criait de venir à son poste, en l'appelant impérieusement par son nom ; l'enivrement du combat semblait l'avoir rendu sourd.

Tout à coup l'officier ou le sous-officier qui marchait en tête des tirailleurs ennemis, leur fit signe de suspendre leur feu. A force de nous entendre crier : *Bertaud!* il s'était souvenu d'un sergent breton du 150ᵉ qui avait combattu à ses côtés à Lutzen, à Bautzen et à Leipsick. Il veut en avoir le cœur net, et, profitant du moment où notre batailleur rechargeait son fusil, il lui demande s'il n'a pas servi dans tel régiment et dans telle campagne, et s'il n'a pas été blessé dans telle rencontre? Avant que la question fût achevée, le lion avait reconnu la voix amie : il laisse tomber son arme sur le pavé, l'autre dépose la sienne sur le parapet du pont, et tous deux, courant l'un vers l'autre, s'embrassèrent en présence des deux armées qui d'abord ne comprirent rien à cet étrange spectacle.

Après avoir combattu pendant trois heures pour nous maintenir dans le faubourg de Saint-Goustan, nous fûmes obligés de l'évacuer bien vite pour n'être pas pris entre deux feux ; car nous venions d'apprendre qu'un corps de troupes fraîches, sorti de Vannes avec de l'artillerie, était en marche sur la route d'Auray : heureusement il s'arrêta à moitié chemin ; et comme, d'un autre côté, la colonne qui nous avait

vaincus était trop affaiblie pour nous poursuivre, nous opérâmes notre retraite sur Plumergat aussi tranquillement que si nous avions été vainqueurs.

Mais c'était une tranquillité bien morne. Il y avait des bataillons qui réunissaient à peine assez de soldats pour former une chétive compagnie; on ignorait ce qu'étaient devenus les autres, s'ils étaient morts ou tombés au pouvoir de l'ennemi, ou s'ils avaient été entraînés par la masse de fuyards qui avaient pris la route de Loc-Maria-Ker.

La compagnie des écoliers n'était pas moins réduite ni moins consternée que les autres. On ne pleurait pas seulement ceux qu'on avait vus mourir au Champ des Martyrs; on pleurait en outre tous les braves qui manquaient à l'appel, et que la mort seule ou une blessure grave pouvait avoir séparés de leurs camarades. On était surtout inquiet sur le sort de deux amis qu'on avait vus se battre à outrance contre les bleus jusque dans la ville d'Auray, et dont on n'avait plus entendu parler. C'étaient le grand Dagorn et le petit Lohé, celui-ci boitant encore un peu d'une balle dont il avait été atteint à Redon en volant au secours d'un camarade blessé. Une semaine entière s'écoula dans cette douloureuse incertitude. Enfin nous apprîmes, par des volontaires qui vinrent nous joindre de Vannes, que nos deux héros y étaient prisonniers depuis le jour même du combat. En traversant la baie de Crach dans un bateau de pêcheur, ils avaient été hélés trois fois par une péniche de la douane qui fai-

sait force rames pour les atteindre; et trois fois ils avaient ordonné à leur pilote de passer outre, en lui montrant la pointe de leurs baïonnettes. Il y avait sur la péniche une douzaine de douaniers bien armés qui, dès qu'ils furent à portée, firent feu de leurs fusils et d'une paire de pierriers qu'ils avaient à leur proue, puis ils crièrent aux deux écoliers de se rendre. Déjà ceux-ci s'apprêtaient à leur envoyer une bonne décharge pour toute réponse, quand le malheureux pêcheur, laissant là son gouvernail pour se jeter à leurs pieds, se mit à les conjurer avec larmes de ne pas prolonger une résistance qui ne pouvait manquer d'être fatale à eux et à lui, pauvre père de famille; et en même temps il leur montrait sa femme et ses enfants qui pleuraient à genoux sur le rivage. A cette vue, les deux champions s'arrêtèrent tout court; puis ils firent signe à la péniche de cesser son feu. « Mais avant tout « il faut que vous rendiez vos armes, » leur cria impérieusement l'officier. « Eh bien, va les prendre, » lui répondit Lohé, inspiré sans doute par un souvenir classique, et en même temps Dagorn et lui jetèrent leurs fusils et leurs cartouches à la mer.

Vers la fin du jour on les débarqua sur le quai de Vannes et on les dirigea vers la prison du Petit-Couvent. Voilà de quel retour on payait nos procédés généreux envers les prisonniers que nous avions faits depuis le commencement de cette campagne! Et même il est probable que nos ennemis acharnés, qui du reste n'étaient pas sortis une seule fois pour nous

combattre, ne s'en seraient pas tenus là, s'ils avaient osé risquer davantage; car les deux captifs entendirent, en passant dans les rues, de bien sinistres paroles; mais ils n'en firent pas moins bonne contenance, et personne ne put se vanter de leur avoir vu un air craintif ou abattu. Un fédéré, voyant la belle taille de Dagorn, s'écria tout haut : « Voilà un gail« lard qui vaut bien une balle. » — « Et pourquoi « l'autre vaudrait-il moins? » répliqua le petit Lohé, en se retournant et en relevant fièrement la tête.

Les choses se passèrent tout autrement dans Auray, où il y avait aussi des prisonniers qui n'osaient pas trop compter sur la clémence du vainqueur. Ils furent tous mis en liberté par le général Rousseau, qui prit en outre, pour ménager les habitants, toutes les mesures compatibles avec la nécessité de pourvoir aux besoins d'une armée qui mourait de faim. Il y eut un dîner d'état-major dans la maison même qu'avait occupée le matin notre général. Pas une parole insultante n'y fut prononcée contre les vaincus; au contraire on parla plus d'une fois avec éloge de la belle résistance qu'on avait rencontrée sur plusieurs points, particulièrement dans la lande de Poulbaie et au Champ des Martyrs. Il y avait un adjudant-major qui disait avec un ton de désespoir qu'il donnerait volontiers ses épaulettes pour qu'une pareille victoire eût été remportée sur d'autres que des concitoyens; et cependant il était blessé lui-même, et il avait vu deux aides de camp tomber morts à ses côtés, et son co-

lonel avait été mis hors de combat, et les chirurgiens venaient de panser avec peu d'espoir la blessure de son général dans la chambre à côté de celle où il exprimait tout haut ses regrets patriotiques.

Le général Bigarré lui-même, qui venait de recevoir la nouvelle de la victoire de Ligny, et qui, sur la foi du bulletin officiel, la croyait décisive, déplorait cette inutile effusion de sang, qui ne pouvait, selon lui, influer d'aucune manière sur le dénouement de la grande crise nationale. Tous les ordres qu'il donna pendant les dix heures qu'il resta couché sur son lit de douleur, furent dictés par une noble sollicitude pour la gloire du drapeau qu'il défendait. Mais il eut beau dire, et le général Rousseau eut beau faire; ni l'appel aux sentiments d'honneur, ni les menaces, ni même les coups, ne purent rien contre les ignobles penchants de certains auxiliaires plus capables de souiller une victoire que d'y contribuer. Toutes les maisons où les douaniers purent pénétrer furent pillées impitoyablement, et leurs habitants insultés. Et même on assure qu'il y eut de véritables assassinats commis dans le faubourg de Saint-Goustan sur des vieillards et sur des femmes à qui on n'avait à reprocher que de s'être trouvés dans une maison d'où les chouans avaient tiré sur les bleus.

Ces derniers évacuèrent Auray dès le lendemain, laissant leurs blessés confondus pêle-mêle avec les nôtres dans les hospices, et emportant leur général sur un brancard qu'ombrageaient triomphalement

des branches de chêne. Ce fut seulement alors que nos canons furent découverts dans un champ de blé où on les avait abandonnés la veille, sans même prendre le temps de dételer les chevaux. Outre que cette facile conquête couvrait assez bien tout ce qu'il y avait de funèbre dans cette marche, elle servait à accréditer les bruits qu'on affectait de répandre sur notre dispersion totale et sur l'impossibilité où nous étions désormais de nous relever du coup terrible qui venait de nous être porté. Il semblait qu'une pareille capture ne pouvait se faire que sur une armée à peu près anéantie, dont les chefs avaient tout à fait perdu la tête.

Cependant, en moins de quarante-huit heures, les chouans reparurent en force, et assez près de leurs ennemis pour leur prouver qu'ils ne les craignaient pas. Les marins de la division de Cadoudal, presque tous absents pendant la sanglante journée du 20 juin, rejoignirent dans la nuit même, ou au plus tard le surlendemain, sans attendre qu'on leur envoyât des ordres. Un troisième bataillon, à peine à moitié armé, levé dans les environs d'Hennebont par le brave Monistrol, vint compléter cette division. Celle de Ploërmel, qui nous aurait joints depuis longtemps si elle avait eu des armes, arriva sous la conduite du vieux chouan Le Douarin. Gamber alla réorganiser son bataillon dans le canton d'Elven, et reparut au bout de quelques jours avec toutes ses compagnies renforcées par de nouvelles recrues.

Cette réaction vraiment héroïque, dont on avait

vu plus d'un exemple dans l'ancienne chouannerie, s'étendit des chaumières aux châteaux, et plusieurs gentilhommes, jusque là restés neutres entre les deux partis, firent comme les ouvriers de la parabole évangélique et vinrent à la onzième heure s'associer à nos travaux. La noblesse bretonne avait si largement acquitté sa dette au combat d'Auray, que toute famille tant soit peu fière de ses aïeux, devait, sous peine de les déshonorer, suivre de près ou de loin l'exemple que venaient de leur donner les Moeslien, les de Langle et les Ducouëdic.

Moëslien, quoique percé de sept coups de baïonnette et d'un coup d'épée, n'avait pas succombé à ses blessures, grâce à l'héroïsme de sa fille qui, voyant de loin son danger, était venue se jeter au milieu de la mêlée et avait imploré, à genoux sur le pavé sanglant, la pitié du général Bigarré. A la rigueur, Moëslien, qui servait en qualité d'aide-major-général, n'avait fait qu'outrepasser un peu son devoir; mais le vieux Ducouëdic n'était des nôtres que par le cœur. Il se trouva par hasard à portée d'entendre le bruit de la première fusillade, et il crut que la moindre chose qu'il devait à un beau nom comme le sien, était de donner l'exemple à ceux qui pouvaient en avoir besoin. Il marcha donc droit au feu en simple volontaire, portant, à défaut de fusil, un grand sabre d'abordage qu'il faisait briller devant nos tirailleurs, et avec lequel il se jeta tête baissée dans la mêlée. Le coup mortel dont il fut

atteint, dut être tiré à bout portant; car quand on le trouva le lendemain étendu au pied de la croix de granit, qui est à l'entrée de la lande de Poulbaie, il avait le visage tellement noirci et brûlé par la poudre que ce fut seulement à ses cheveux blancs et à ses habits qu'on put le reconnaître.

Mais la plus intéressante de toutes les victimes qui périrent dans cette journée, fut sans contredit le vicomte de Langle, ancien officier d'artillerie à l'armée de Condé. Il était arrivé à Auray le jour même du combat avec quelques centaines de paysans pour lesquels il avait cru qu'il y aurait des armes toutes prêtes. Dès qu'il entendit la fusillade, il leur fit doubler le pas; mais, arrivé sur le champ de bataille, il apprit avec consternation qu'il n'y avait pas un seul fusil à mettre en leurs mains. Alors il veut les renvoyer chez eux pour qu'ils ne soient pas enveloppés dans le désastre dont les chouans sont menacés : ils lui obéissent à contre-cœur et les larmes aux yeux. Pour lui, il se précipite vers un groupe de fuyards qu'il cherche à rallier par ses cris et par ses gestes menaçants, et au bout de quelques minutes, il tombe frappé d'une balle au cœur. C'était à quelques pas du Champ des Martyrs, où son frère aîné et son oncle maternel, le comte de Talhouet, avaient été fusillés avec tant d'autres victimes après la catastrophe de Quiberon.

Notre général en chef n'était pas reconnaissable depuis la journée du 20 juin. Il montrait une vigueur

et une impétuosité de détermination qui contrastaient singulièrement avec les habitudes léthargiques qui nous avaient tant fait murmurer contre lui, et dont rien jusque alors n'avait pu le faire sortir. Il pressait les nouveaux débarquements qui avaient été promis par l'amiral Hotham et qui furent effectivement exécutés plus tard sur trois points différents de la côte, de manière à faciliter l'armement immédiat des cantons retardataires. En attendant, il détacha sur le Finistère la légion de Julien Guillemot, qui se mit en marche le surlendemain même du combat d'Auray, et auquel il ne fallut que quatre ou cinq jours pour s'emparer de Guémené, de Gourin et de Carhaix. C'était déjà un commencement de revanche, mais ce n'était pas assez pour De Sol ni pour les chouans qu'il commandait.

Rousseau s'était remis en campagne, non pas dans l'intention sérieuse de prendre l'offensive, mais pour appuyer, par quelques promenades militaires autour de nous, les négociations que le général Lamarque avait ouvertes avec notre quartier-général par l'entremise de Bigarré. Ce dernier nous envoya une lettre de Sapinaud, en y joignant l'offre ou plutôt la sommation de mettre bas les armes aux mêmes conditions que les Vendéens. « Je vous « préviens, disait-il en terminant, que mes troupes « ne cesseront de vous poursuivre que quand vous « aurez fait connaître vos intentions formelles de « vous prêter aux intimes prières que j'ai l'honneur « de vous adresser. »

Ce ton moitié impérieux et moitié suppliant fut regardé comme une sorte de transition que se ménageait une âme fière pour arriver à une pacification qui ne fût pas trop désavantageuse ; car le grand échec essuyé par les troupes impériales à Waterloo était déjà connu en Bretagne. Bien que cette nouvelle fût d'un grand poids dans la balance des négociations entamées, De Sol eut la délicatesse de n'y pas faire la moindre allusion dans sa réponse, qui fut aussi noble que laconique :

« Les ordres du Roi, votre maître et le mien, me « prescrivent la conduite que j'ai à tenir. Je vous « avertis seulement que vous répondrez devant lui « de tout le sang qui sera versé à dater de ce jour (1). »

Il faut que cette responsabilité n'ait pas beaucoup effrayé le général Bigarré ni ceux qui l'entouraient ; car le 5 juillet, c'est-à-dire quand le résultat de la bataille de Waterloo, déjà connu depuis dix jours, devait au moins suspendre de petites hostilités comme les nôtres, l'approche d'une colonne ennemie nous fut annoncée par une jeune fille de Plescop, qui courut pieds nus et tout échevelée jusqu'au bourg de Grand-Champ où nous nous trouvions alors. Jamais pareille nouvelle n'avait été accueillie avec tant de joie depuis le commencement de la cam-

(1) Cette lettre, ainsi que toutes celles qui furent écrites à De Sol par les généraux impérialistes depuis le combat d'Auray jusqu'à la pacification définitive, se trouvent aux archives de l'amirauté, à Londres, avec d'autres pièces curieuses qui montrent jusqu'où peut aller l'importunité des intrigants et surtout des intrigantes.

pagne. On se promettait une si bonne revanche de la journée d'Auray! La légion en tête de laquelle figuraient les écoliers, ouvrit la marche ou plutôt la course; car nous avions peur que le brave Gamber, qui avait aussi, lui, des comptes à régler avec les bleus et qui s'avançait parallèlement à nous sur notre droite, ne s'y prît de manière à laisser peu de chose à faire à ceux qui viendraient après lui. Heureusement son tambour se mit à battre la charge, ce qui fit marcher ses gens d'un pas plus régulier mais moins rapide que le nôtre. Aussi eûmes-nous les prémices de la fusillade; mais nous étions pressés de jouir et nous tirâmes de si loin sur la colonne ennemie, que nous lui fîmes beaucoup plus de peur que de mal. Les bataillons qui nous suivaient s'étant mis en ligne sous un nuage de fumée qui leur cachait les distances et les positions respectives, ouvrirent leur feu dans une direction si incertaine, que leurs balles passèrent bien plus près de nos têtes que de celles des bleus. Les hommes de Gamber tirèrent à leur tour, moins maladroitement, mais aussi d'un peu trop loin. Toutes ces décharges innocentes, faites presque simultanément, étaient très-bruyantes, surtout celles du bataillon de Gamber, qui longeait un bois de sapin dont les doubles et triples échos répandaient une double et triple épouvante parmi les rangs ennemis.

Cependant nous les vîmes se déployer assez gauchement sur la lande, et s'apprêter à nous riposter

tant bien que mal. C'était une belle occasion de satisfaire l'ambition que nous avions depuis longtemps de tenter une charge à la baïonnette, et déjà nous serrions nos rangs pour nous apprêter à remplir cette dernière lacune dans notre éducation militaire, quand tout à coup un cri poussé par les soldats de Gamber vint nous priver de cette satisfaction. Ils avaient vu passer un chevalier de Gand (1), qui se tenait couché à plat ventre sur sa monture pour donner moins de prise aux balles qui commençaient à siffler à ses oreilles, et ils l'avaient poursuivi d'un tel concert de huées à cause de son ignoble attitude, que les bleus, déjà déconcertés par notre brusque offensive, crurent entendre un hourrah préliminaire avant une attaque générale; et, sans même prendre le temps de faire une seconde décharge, ils se mirent à fuir à toutes jambes.

Nous avions déjà soupçonné, à leur attitude et à leurs manœuvres, que nous n'avions pas à faire à des troupes de première qualité. Leur déroute, la plus risible que nous eussions encore vue, changea nos soupçons en certitude. Il y en avait qui fuyaient si lourdement, bien qu'ils eussent jeté fusils, shakos et gibernes, que le moindre obstacle suffisait pour

(1) C'était ainsi que les paysans bretons appelaient entre eux une vingtaine de braves gentilshommes nouvellement arrivés de Gand pour s'associer à leurs dangers, et auxquels ils attribuaient, avec très-peu de fondement, des prétentions qui n'étaient pas suffisamment justifiées par leurs états de services.

les arrêter. En voulant gravir les haies, ils roulaient dans le fossé ; en voulant franchir les buissons, ils tombaient la face et les mains contre les épines et se croyaient blessés à mort quand on les relevait tout ensanglantés. D'autres, la tête nue et les bras piteusement levés vers le ciel, tournoyaient d'un air effaré autour d'un même point, et semblaient vouloir courir dans plusieurs directions à la fois. Les plus lestes se dirigèrent précipitamment vers la mer, non pas pour s'y noyer de désespoir, mais pour se cacher dans les îles inhabitées du Morbihan. Quelques-uns réussirent à gagner l'île aux Moines, où ils se crurent encore si peu en sûreté qu'ils allèrent se confesser au curé de la paroisse comme s'ils avaient touché à leur dernière heure.

Cette dernière circonstance dit assez que ce n'était pas aux dépens de la garde nationale ni des fédérés, que nous nous étions amusés ce jour-là. Non, cette colonne que la jeune fille de Plescop avait jugée si formidable de loin et qui s'était montrée si peu belliqueuse de près, était composée en grande partie de douaniers que nous avions balayés de tous les cantonnements occupés par eux dans le pays, et qu'on venait de lancer sur nous sans égard pour leur qualité de pères de famille. Les premiers prisonniers que nous fîmes nous causèrent le même genre de désappointement qu'éprouverait un chasseur qui, trompé par la brume matinale, croit avoir tiré sur un lièvre et ne trouve qu'un gibier de qualité inférieure. Aussi

furent-ils renvoyés sur-le-champ, moins par humanité que par insouciance, et sans aucun des égards dont à Sainte-Anne et à Muzillac, nous avions été si prodigues envers les vaincus (1).

La masse des fuyards avait pris la route de Vannes, et nous ne demandions pas mieux que de les poursuivre dans cette direction, ne fût-ce que pour nous donner le plaisir d'entendre battre la générale. Nous sûmes bientôt, par des amis qui vinrent nous joindre, que la ville était presque entièrement dégarnie de troupes, et que Rousseau était assez loin sur la route de Pontivy pour qu'on eût le temps de brusquer une attaque avant son retour. La tentation était forte, mais heureusement elle ne fut pas irrésistible. C'eût été terminer notre campagne par un acte de barbarie gratuite, puisque nous étions sûrs que Vannes serait à nous dans quelques jours, et sans effusion de sang. Il y eut seulement quelques écoliers qui pénétrèrent par bravade jusques dans les faubourgs, d'où ils s'amusèrent à tirer quelques coups de fusil sur la caserne de Nazareth. Après cette démonstration inoffensive, nous nous éloignâmes on ne peut plus satis-

(1) L'impopularité des douaniers ou *gabelous*, en Bretagne, remonte au XVII[e] siècle; mais elle a été perpétuée par des abus auxquels l'administration aurait certainement porté remède si quelqu'un les lui avait signalés. On ne se figure pas les avanies inquisitoriales auxquelles sont soumis les habitants de nos îles et même les étrangers qui voyagent dans le Morbihan. Quelques jours après le combat de Plescop, les marins de l'île d'Arz, très-peu affectionnés à notre cause, vinrent nous joindre à Muzillac, dans l'espoir qu'on se battrait encore contre les douaniers.

faits de notre journée, au moment où les bourgeois, qui n'étaient pas rassurés sur nos intentions, et qui craignaient toujours un engagement nocturne, faisaient tirer le canon d'alarme de la tour Saint-Jean, pour avertir le général Rousseau de venir promptement à leur secours.

CHAPITRE XIII.

> Tùm pietate gravem ac meritis si forte virum quem
> Conspexère, silent.
>
> VIRGILE.

A dater de notre victoire de Plescop, qui fut remportée le 4 juillet, les bleus renoncèrent à tenir la campagne contre nous, et nous laissèrent maitres de tout le pays, à l'exception des places fortifiées, comme Vannes, Lorient, Pontivy, et le fort Penthièvre. Les

recrues nous arrivaient de toutes parts en si grand nombre, que les débarquements opérés par l'amiral Hotham étaient insuffisants pour les armer. On se figurerait difficilement les bouillantes manifestations de zèle auxquelles se livraient devant nous plusieurs de ces serviteurs retardataires. Plus ils se sentaient écrasés par la comparaison que chacun faisait entre eux et ceux qui avaient payé de leur personne, plus ils avaient la bouche pleine de propos furibonds contre ceux qu'ils appelaient les terroristes des cent-jours. Ils voulaient des listes de proscription et surtout de grands exemples ; et comme il y avait parmi ces nouveaux venus un assez bon nombre de beaux parleurs, tant bourgeois que gentilshommes, et qu'on les rencontrait presque partout, il fallait subir leurs ennuyeuses harangues au quartier-général, sur les places publiques, dans les auberges, et jusque dans les corps-de-garde.

Un autre spectacle non moins instructif et peut-être encore plus repoussant, nous fut donné par des fonctionnaires publics qui vinrent de plusieurs points du département et peut-être aussi du chef-lieu, expliquer à notre général en chef les inappréciables services qu'un léger parjure les avait mis à même de rendre à la cause de la légitimité, et lui demander de mettre clandestinement leur dévouement à l'épreuve.

Tout cela se passait dans la petite ville de Muzillac, où nous nous étions portés le 8 juillet pour attendre

le résultat des négociations entamées avec le général Rousseau. La première entrevue fut assez orageuse. Rousseau demandait des conditions tellement exorbitantes pour un parti vaincu, qu'il était impossible de s'entendre. Il menaçait de nous passer sur le corps pour aller rejoindre l'armée de la Loire avec toutes les troupes placées sous son commandement. Nous savions fort bien qu'il était homme à tenter l'exécution de cette menace; mais notre armée, grossie d'heure en heure par de nouvelles recrues, montait alors à plus de douze mille hommes, dont près de la moitié était assez aguerrie pour tenir tête à des régiments de ligne; de sorte que nous étions parfaitement en mesure contre ce coup de désespoir. Cependant nous nous tenions sur nos gardes.

Sur ces entrefaites, le démon de la discorde jetait un brandon au milieu de nous, qui faillit donner à notre guerre civile le plus épouvantable dénouement.

Le bruit courut qu'un certain nombre de caisses récemment débarquées par l'amiral Hotham contenaient de jolies carabines fort légères; et les écoliers, qui étaient les enfants gâtés de tous les vrais chouans, des paysans comme des marins, furent encouragés par eux à réclamer la préférence. Depuis quelque temps, plusieurs d'entre nous avaient les épaules tellement meurtries par les lourds fusils anglais reçus au premier débarquement, qu'ils étaient obligés de les porter à la main, à moins qu'un robuste camarade ne se chargeât, par pitié, d'un double fardeau, ce qui

manquait rarement d'avoir lieu quand nous étions en marche; et même nos officiers supérieurs, qui étaient ordinairement très-paternels pour nous, en avaient plus d'une fois fait la remarque.

Nous ne doutions pas du succès de notre démarche, quand nous nous présentâmes au quartier-général pour demander la permission d'échanger nos vilains fusils qui nous écrasaient de leur poids, contre les élégantes carabines qui étaient, disait-on, arrivées la veille. On nous répondit assez sèchement que ces carabines avaient une autre destination plus conforme aux besoins du service, et que ce n'était pas pour satisfaire un caprice d'enfants qu'on les avait fait venir de la flotte anglaise. A ces mots, le plus jeune des pétitionnaires, qui était entré cavalièrement sans cravate et sans habit, rabattit le col de sa chemise, et montra une épaule toute noire de meurtrissures. Cet argument, que nous avions tenu en réserve comme un grand mouvement oratoire, ne produisit pas plus d'effet que nos remontrances verbales, et nous sortîmes de cette entrevue le cœur gonflé de rage contre les hommes au profit desquels on venait de nous faire éprouver un si mortifiant refus.

Nous savions depuis plusieurs jours qu'on s'occupait de l'organisation d'une nouvelle compagnie d'élite dans laquelle on voulait faire entrer cette multitude de serviteurs fidèles qu'une honte tardive faisait affluer dans notre camp, où ils encombraient

l'état-major déjà ridiculement surchargé. Il y avait parmi eux des chevaliers de Saint-Louis qui, malgré leur âge, leur décoration et leurs titres, consentaient à porter le mousquet de simples soldats à côté de petits gentillâtres obscurs que nous voyions d'assez mauvais œil. Or, ces derniers formaient les quatre cinquièmes du corps d'élite dont les prétentions, suivant nous très-insolentes, se trouvaient en conflit avec les nôtres. Qu'on se figure l'amertume de nos plaintes et les éclats de notre indignation, quand nous vîmes défiler cette compagnie doublement rivale, rivale pour le titre et rivale pour les armes, et qu'elle se mit à manœuvrer sous nos yeux avec ces belles carabines auxquelles notre sang versé sur quatre champs de bataille nous donnait des droits pour ainsi dire sacrés! Sans le respect que nous avions pour les vieux, quelque chose de tragique se serait passé ce jour-là entre leurs jeunes compagnons et nous.

Le lendemain vers midi, un courrier arrive au grand galop par la route de Vannes et nous annonce que le général Rousseau, après avoir réuni toutes les garnisons dispersées dans les places fortes du département, vient de se mettre en marche avec cinq ou six mille hommes d'excellentes troupes parfaitement disposées à seconder la résolution qu'a prise leur chef de nous vaincre ce jour-là ou de mourir. Aussitôt nos tambours battent la générale, et l'on assigne à chaque corps la position qu'il devra défendre.

Pour flatter les écoliers et leur faire oublier l'iniquité de la veille, on leur accorde l'honneur de marcher en tête et d'engager l'action avec l'ennemi en avant du village de Penesclus. « Et pourquoi l'autre « compagnie d'élite ne viendrait-elle pas avec nous ? » s'écria brutalement l'un des nôtres. « Nous vou« drions bien voir l'usage que ces beaux messieurs « sauront faire des carabines qu'ils nous ont volées. « — Faites votre devoir et ils feront le leur, » répondit l'aide de camp d'un ton emphatique ; « leur poste « est dans l'intérieur de la ville, auprès de notre « général, auquel ils se sont bien promis de faire un « rempart de leurs corps. »

A ces mots, la sédition éclate. Les uns crient : « Nous ne marcherons pas ; » les autres s'emportent en imprécations contre l'état-major, et le général, et *sa* compagnie d'élite, et veulent qu'on la pousse à l'avant-garde la baïonnette dans les reins. Le tumulte, qui va toujours croissant, est entendu par les marins de Cadoudal et par les paysans de Gamber, qui, non moins indignés que nous, joignent leurs clameurs aux nôtres et nous confirment dans notre séditieuse détermination. Mais De Sol savait qu'il y avait un homme dont nous ne méconnaîtrions pas la voix, à cause de l'empire absolu qu'il exerçait sur nos cœurs; il nous dépêcha donc en toute hâte le chevalier de Margadel, dont l'éloquence militaire, inspirée par la vue des lieux témoins de notre funèbre victoire

du 10 juin, triompha de notre résistance, mais sans triompher de notre colère; car nous ne partîmes qu'après avoir arrêté un projet de vengeance à l'exécution duquel les farouches auxiliaires qui nous entouraient ne demandaient pas mieux que de concourir. Il fut convenu que si la compagnie d'élite ne se battait pas contre les bleus, nous la contraindrions à se battre contre nous. Heureusement pour tous, la journée s'écoula sans que nos éclaireurs eussent rien aperçu sur la route de Vannes. Rousseau ne sortit même pas de la ville. Il était à la fois trop habile et trop humain pour courir les chances d'un pareil coup de désespoir, qui ne pouvait pas même retarder d'un jour la chute du maître qu'il avait si loyalement servi.

Son seul but, en nous donnant cette fausse alerte, avait été d'obtenir de nous des conditions plus avantageuses. Mais notre général en chef ne voulut pas démordre de celles qu'il avait proposées d'abord, et dont la plus dure pour nos adversaires était la reddition immédiate des places occupées par eux. L'idée de se trouver face à face avec les chouans vainqueurs et armés n'était pas très-rassurante pour certains bourgeois révolutionnaires qui, dans leurs discours et leurs moyens de répression, s'étaient trop inspirés des souvenirs de 1793. Aussi ne voulaient-ils pas entendre parler de capitulation, et faisaient-ils l'impossible pour pousser le général Rousseau à des partis

extrêmes. Mais, comme ils ne formaient dans la population qu'une minorité presque imperceptible, les négociations n'en recommencèrent pas moins; et toutes les fois qu'un parlementaire ennemi se rendait à notre quartier-général, nous avions soin de déployer devant lui tous nos formidables moyens d'attaque, nos quatre obusiers, nos six pièces de campagne maintenant servies par des canonniers hanovriens, et surtout nos deux canons de 24 que nous avions enlevés du fort de Penerf, et qui, montés sur des charrettes en guise d'affûts, produisaient plus d'effet que tout le reste par la grossièreté même de l'attirail.

Enfin la paix fut conclue à des conditions assez singulières. Il fut convenu que les chouans occuperaient les faubourgs de Vannes, et que les bleus resteraient maîtres de l'enceinte intérieure où le drapeau tricolore continuerait de flotter jusqu'à nouvel ordre. Tant que la police de la ville serait faite par les troupes de ligne sous les ordres du général Rousseau, nulle collision sanglante n'était à craindre entre la garnison et nous. Il y avait une garantie qui valait mieux que toutes les conventions verbales ou écrites, il y avait estime réciproque, et même une sorte de curiosité bienveillante de se voir d'un peu plus près. Ces dispositions chevaleresques se remarquaient surtout parmi les écoliers du collége. Aussi, malgré les concessions un peu fortes faites par notre général en chef, reçurent-ils avec des transports de joie enfantine la nouvelle de leur pro-

chaine entrée triomphale dans ces murs d'où, quelques mois auparavant, ils s'étaient échappés comme d'une prison.

Mais un ornement manquait à notre triomphe : c'était le beau drapeau de satin blanc qui avait figuré dans nos fêtes de l'année précédente, et sur lequel notre devise : *Dieu et le Roi!* était brodée en grandes lettres d'or. De petits écoliers qui vinrent nous voir au bourg de Theix, où nous faisions notre dernière halte avant notre entrée définitive, nous apprirent que notre cher drapeau avait échappé aux recherches des troupes casernées dans le collége, mais que notre principal, fidèle aux maximes qui lui avaient déjà fait tant de tort dans notre esprit, avait cru devoir en ôter la devise, plus compromettante, selon lui, que la couleur. Et le nom de Dieu avait disparu avec celui du Roi.

A cette nouvelle, voilà des cris d'indignation et de vengeance qui éclatent de toutes parts contre le pauvre homme, comme coupable à la fois de lèse-majesté divine et humaine. Les uns proposent d'aller la nuit l'enlever de son domicile, et de l'amener les poings liés et la corde au cou faire amende honorable au pied du Calvaire, en présence de tous les élèves. Les autres veulent qu'on le somme, sous peine de flagellation, de nous envoyer le drapeau tout réparé dans les vingt-quatre heures; et, ce dernier avis ayant prévalu, le plus jeune des officiers, le même qui par ses apostrophes insolentes avait rendu

la vie si dure à ce malheureux principal pendant le mois qui avait précédé notre prise d'armes, fut chargé de rédiger la sommation en termes assez poignants pour servir à la fois d'avertissement et de vengeance. La tête encore toute montée par la part qu'il avait prise à cette fougueuse délibération où aucun des anciens griefs n'avait été oublié, le petit rhétoricien écrivit, sur un ton de familiarité insultante, une lettre pleine de menaces et de fiel, à laquelle il n'a jamais pensé depuis sans remords, et qui produisit l'effet désiré. Le drapeau arriva avant l'expiration du terme prescrit.

Le lendemain, le même écolier était désigné pour commander le poste avancé qu'on avait mis sur la grande route de Vannes. Il savait que toutes ces précautions n'étaient prises désormais que pour la forme, et que son absence ne pouvait pas être punie suivant toute la rigueur des lois militaires. Une heure suffisait pour franchir à cheval les deux lieues qui le séparaient de sa mère. Il ne résiste pas à cette tentation. Il attend que les officiers de ronde aient fait leur tournée, puis il se dirige au grand galop vers les avant-postes des bleus, bien sûr d'avance qu'ils ne lui refuseront pas le passage. Au *qui vive* de la sentinelle, il répond : *Officier des écoliers.* Et ces paroles agissent comme un talisman sur les soldats et sur le lieutenant qui les commandait. Ils appartenaient au 75e régiment de ligne, et c'était de leurs rangs qu'étaient parties les balles qui avaient frappé

à mort plusieurs de nos camarades au combat de Muzillac. Le lieutenant, tout ému du souvenir de cette journée dont il nous attribuait toute la gloire, le fut bien davantage, quand il sut que son jeune interlocuteur accomplissait, au mépris de sa consigne, un pèlerinage de piété filiale. « Et moi aussi « j'ai une mère, ajouta-t-il en lui serrant la main, et « je vous envie le bonheur dont vous allez jouir en « embrassant la vôtre. »

A l'entrée du faubourg, l'accueil ne fut pas moins gracieux, bien que l'imprudent écolier eût attaché à son bras l'insigne de son grade, qui était une écharpe de soie blanche garnie de franges d'or. A son retour, la courtoisie fut la même, mais il s'y montra beaucoup moins sensible à cause d'une rencontre qu'il avait faite en sortant de la maison maternelle, et qui avait empoisonné toutes ses jouissances. Au point du jour, à l'heure où les volets de toutes les boutiques étaient encore fermés, un petit homme bien pâle, bien pensif et bien abattu, se promenait dans les rues désertes, comme un fantôme qui aurait oublié son heure. Du plus loin que l'écolier l'eut aperçu remontant la rue que lui-même se disposait à descendre, il reconnut non sans effroi son professeur, ou plutôt sa victime. A la vue de ce visage défait, sa férocité l'abandonne; il se souvient de la lettre meurtrière qu'il a écrite l'avant-veille, et, le remords entrant dans son cœur avec la pitié, il passe ou plutôt il glisse le long du mur en baissant les yeux comme

un criminel. Un coup d'œil a suffi au maître pour lire tout ce qui vient de se passer dans l'âme de son élève. Il franchit le ruisseau pour aller à sa rencontre, et, lui saisissant le bras presque malgré lui, il lui dit avec un accent de reproche paternel, à la fois doux et déchirant : « Mon bon ami, j'ai bien reconnu la main, « mais je n'ai pas reconnu le cœur. » Et l'enfant ne répondit pas un mot, tant il était suffoqué par la honte! Mais il ne fut pas muet devant ses condisciples ni devant les ennemis puissants que le pauvre principal avait parmi nos chefs, et le petit avocat fit si bien par ses harangues et par ses franches rétractations, que toutes les haines dont son client avait été l'objet se trouvèrent bientôt désarmées.

Quand on eut enfin fixé le jour où nous prendrions possession des faubourgs de Vannes, chacun fut impatient de savoir dans quel ordre nous ferions notre entrée et quel corps aurait le privilége de marcher en tête de tous les autres. Cette question était résolue d'avance dans l'opinion des vrais chouans, tant marins que paysans, et, quelle que fût la rivalité qui les divisait quelquefois entre eux, ils étaient toujours d'accord dans leur prédilection pour les écoliers. L'état-major, tel qu'il était composé depuis notre victoire de Plescop, n'était pas à beaucoup près dans des dispositions aussi bienveillantes. On nous gardait rancune de la scène orageuse qui s'était passée tout récemment à Muzillac, et surtout du surcroît de popularité qui en était résulté pour nous. L'idée de

nous en punir en donnant à la compagnie d'élite le pas sur la nôtre, entra dans quelques vieilles têtes encore farcies de préjugés aristocratiques. Au premier bruit qui en courut, les vieux chouans de Cadoudal et de Gamber laissèrent éclater librement leur indignation. Il y eut des provocations très-sérieuses, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à empêcher une collision sanglante entre un groupe de gentilshommes et quelques sous-officiers du corps de Gamber. Le bataillon de Lainez, presque entièrement composé de marins, habitués à mêler les jurements aux menaces, fut encore plus récalcitrant; ces intraitables loups de mer déclarèrent nettement qu'ils n'étaient pas faits pour avaler la poussière de ces beaux messieurs, et que si la compagnie d'élite essayait de passer devant eux, ils feraient feu dessus.

Ces symptômes étaient trop menaçants pour que l'état-major n'y regardât pas à deux fois avant de mettre au défi de si légitimes susceptibilités. Il fut donc décidé, conformément au vœu général exprimé de la manière la moins équivoque, que les honneurs de la grande journée si impatiemment attendue seraient pour les écoliers du collége, et qu'outre le privilége de marcher avant tous les autres, ils auraient celui de mettre des rameaux de chêne dans leurs fusils. L'honneur de porter notre cher drapeau reconquis fut unanimement décerné à Le Quellec comme au plus digne.

On se figure sans peine tout le soin que nous

primes de notre tenue militaire pour paraître avantageusement devant nos amis et nos ennemis qui se portaient indistinctement à notre rencontre; et l'on se figure plus aisément encore toutes les scènes attendrissantes et enivrantes qui se succédèrent sur notre passage. Il y avait des femmes qui ne pouvaient s'empêcher de pleurer en voyant nos visages maigres et noircis, nos chaussures sans semelle et nos vêtements en lambeaux. De tout cela il n'y avait guère que notre maigreur et notre noirceur qui fussent involontaires; il n'aurait tenu qu'à nous d'être chaussés et vêtus moins misérablement; mais nous voulions qu'il y eût le moins de ressemblance possible entre notre costume et celui de cette élégante compagnie d'élite dont les habits n'avaient pas eu le temps de se déchirer aux broussailles ni de s'user au bivouac.

Dès le lendemain, la compagnie des écoliers se rendit à l'église de Saint-Patern pour remercier Dieu d'avoir béni leur cause et leurs armes; toute la population du faubourg voulut y entrer avec eux. C'était une fureur d'enthousiasme qui rendait la prière presque impossible pour nos admirateurs et assez difficile pour nous-mêmes. Cependant nous chantâmes chaque verset du *Te Deum* avec une accentuation parfaitement adaptée à la circonstance; on eût dit que nous en faisions à la fois un chant d'église et un chant de guerre, et que les divers sentiments qui avaient exalté nos âmes, y trouvaient leur commune expression.

Les marques de bienveillance dont nous étions comblés rendaient nos relations faciles avec tout le monde, même avec ceux contre qui nous avions nourri d'assez justes projets de vengeance. De ce nombre étaient les bourreaux de Lemanach, qui devaient naturellement s'attendre à de terribles représailles. Quant au général Rousseau, non-seulement les écoliers avaient offert de monter la garde à sa porte; mais, de plus, ni eux ni les autres chouans ne refusaient de fraterniser avec ses soldats. Dans les auberges, on les voyait assis à la même table; aux portes de la ville, les factionnaires des deux partis ne pouvaient pas s'empêcher de violer la consigne qui leur prescrivait le plus rigoureux silence, et plus d'une fois les explications réciproques donnèrent lieu à des scènes fort touchantes. Le brave Martin de Sulniac, en allant relever une sentinelle, reconnut un sergent avec lequel il s'était trouvé engagé à Auray dans une espèce de duel à mort, et qu'il croyait avoir vu tomber sans vie sous sa dernière décharge, dans un champ de blé. Si les deux champions avaient servi sous le même drapeau, ils ne se seraient pas retrouvés avec plus de joie ni embrassés de meilleur cœur. Il semblait qu'on se fût entendu de part et d'autre pour donner un éclatant démenti à tous les enseignements de l'histoire sur les horreurs qu'entraînent inévitablement les guerres civiles.

Il y eut redoublement de bons procédés quand

la capitulation devint complète, c'est-à-dire quand on eut ouvert les portes de la ville. Avant d'en prendre possession, nous assistâmes tous à une messe solennelle qui fut chantée par l'évèque sur une promenade publique bien spacieuse, afin que les deux armées, réunies au pied du même autel en signe de réconciliation, pussent s'y déployer librement et offrir à la bourgeoisie, bien plus opiniâtre dans ses haines, un spectacle assez imposant, sinon pour les éteindre, du moins pour les adoucir. Celui que les curieux qui garnissaient les fenêtres des maisons environnantes eurent sous les yeux au moment de l'élévation, était fait pour émouvoir le spectateur le plus endurci. En face des bleus qui étaient parfaitement alignés et qui avaient seulement un genou en terre, on voyait tous ces pieux paysans, les uns prosternés, les autres tenant un chapelet dans leurs mains jointes, tous priant avec un redoublement de ferveur, mais sans uniformité soit dans leurs mouvements, soit dans leurs attitudes. La symétrie n'y était pas; mais il y avait mieux que cela pour tout observateur qui ne s'arrêtait pas aux harmonies superficielles. En même temps, les tambours battaient aux champs, les artilleurs des chouans et ceux des bleus, stimulés par une émulation à laquelle les occasions avaient manqué jusque alors, tiraient à outrance comme s'il s'était agi de décider le gain d'une grande bataille, et les décharges des douze ou quinze canons qui étaient là rangés en deux batteries parallèles, cou-

vraient tous les autres bruits, aussi complétement que la fumée qui en sortait cachait aux yeux tous les autres objets. Ce moment fut comme le point culminant de cette magnifique cérémonie, à la suite de laquelle les troupes de ligne arborèrent franchement les couleurs qu'elles avaient récemment combattues. A dater de ce jour, il n'y eut plus en Bretagne qu'une armée et un drapeau, et les idées de fusion furent portées si loin, que pendant quelque temps les chouans et leurs chefs se trouvèrent placés sous les ordres du général Rousseau !

Après la messe, l'état-major des chouans alla visiter le général Bigarré à qui sa blessure n'avait permis de figurer ni dans les négociations ni dans les fêtes religieuses ou militaires; et après cet hommage rendu franchement et cordialement au courage malheureux, les officiers supérieurs des deux armées se réunirent dans un banquet dont le parti vainqueur eut la prétention chevaleresque de faire les honneurs et les frais. On s'estimait assez de part et d'autre pour n'éluder aucun sujet de conversation. Le général Rousseau parla de la campagne qu'il venait de faire contre les chouans, et il en parla de manière à exciter une vive indignation parmi certains bourgeois à qui ses paroles furent répétées et qui s'obstinaient à ne voir en nous que des scélérats et des brigands. Il complimenta De Sol sur la belle attitude de notre petite armée pendant le combat de Muzillac, et sur l'héroïsme avec lequel

les enfants du collége avaient défendu leur position ; puis il voulut savoir par qui était commandé un certain bataillon de paysans qui, sur la fin de l'action, avait manœuvré sur son flanc gauche et l'avait décidé à battre en retraite. Les officiers chouans auxquels il adressait cette question se tenaient debout autour de lui, et empêchaient ses paroles d'arriver aux oreilles d'un vieux paysan chauve et infirme qui était assis tout seul dans un coin de la salle, la tête penchée sur sa poitrine et les mains pendantes entre ses jambes, et qui savait mieux que personne de qui le général Rousseau voulait parler. Celui-ci, ne recevant pas de réponse satisfaisante, répéta sa question qui fut alors mieux comprise, et ses auditeurs, au lieu d'y répondre eux-mêmes, désignèrent du geste et du regard le vieillard que cet éloge concernait, et qui était trop modeste pour le réclamer ! « Comment, c'est vous qui m'avez joué ce tour-là ? » s'écria Rousseau en s'approchant de Gamber qui, à Muzillac comme ailleurs, croyait n'avoir joué qu'un rôle très-subalterne ; « allons, frappez là, mon « brave, » ajouta-t-il en lui tendant fraternellement la main ; « je vous jure qu'un colonel des armées « de l'Empire n'aurait pas mieux fait. »

Ce qui contribua le plus à établir des rapports de fraternité militaire entre les vainqueurs et les vaincus, ce fut le besoin éprouvé de part et d'autre de se rallier sous le même drapeau pour épargner, sinon à toute la Bretagne, du moins au Morbihan,

la honte de l'occupation étrangère. Puisque nous avions si énergiquement et si heureusement protesté contre l'usurpation des Cent-Jours, nous ne voyions pas pourquoi les puissances qui se disaient armées contre l'usurpateur seul, traiteraient en province conquise un pays qui avait su maintenir son indépendance, et nous étions décidés à repousser par la force toute tentative d'invasion sur notre territoire. Il va sans dire que les troupes de ligne et même les fédérés ne demandaient pas mieux que de nous prêter main-forte, surtout quand on eut acquis la certitude que ce serait contre des Prussiens qu'on aurait à combattre. Chouans, impérialistes, et républicains, tous manifestèrent la même animosité contre eux. On les accusait d'avoir voulu et de vouloir encore le démembrement de la France à leur profit, ce qui blessait la conscience religieuse des uns et la fierté patriotique des autres. Des flots de sang allaient peut-être couler sur plusieurs points de la Bretagne, si le général prussien, averti à temps par une lettre polie mais ferme que lui écrivit De Sol, n'eût rappelé auprès de lui à Rennes, où il avait son quartier-général, le détachement auquel il avait donné l'ordre de se porter sur Ploërmel.

CHAPITRE XIV.

Silence is the perfectest herald of joy; I were
but little happy, if I could say how much.

SHAKESPEAR, *Much ado about nothing.*

Pendant les deux mois qui s'écoulèrent entre la capitulation de Vannes et le licenciement définitif des chouans, péremptoirement ordonné par le gouvernement royal, les intrigants et les ambitieux, dont le nombre s'était prodigieusement accru parmi

nous depuis que les chances périlleuses de la guerre avaient cessé, s'agitèrent dans tous les sens pour que leur tardif dévouement ne restât pas sans récompense. Leur agitation, qui pour beaucoup d'entre eux ne fut pas improductive, formait un contraste assez curieux avec le naïf désintéressement des écoliers du collége, pour qui le plus grand avantage de cette courte campagne était de leur avoir procuré cinq mois de vacances au lieu de deux. Quand les classes furent rouvertes à la fin de l'automne, il n'y eut guère que les morts qui manquèrent à l'appel, et le zèle avec lequel les études classiques furent reprises, dissipa les justes inquiétudes que nos professeurs avaient conçues. Seulement ils durent se résigner à toutes les conséquences de la fausse position dans laquelle ils se trouvèrent vis à vis de nous. Ceux d'entre eux qui s'étaient le plus gravement compromis par leurs prédications serviles, se gardèrent bien de reparaître; leur disparution avait même précédé notre entrée dans Vannes; mais tous ceux qui venaient de remonter dans la chaire professorale n'étaient pas sans peur et sans reproche. Notre principal surtout avait à se faire pardonner bien des faiblesses, et ce n'était qu'à force d'indulgence et de concessions que ce pardon pouvait s'obtenir. Aussi ses remontrances étaient-elles descendues du ton magistral au ton paternel, et du ton paternel au ton suppliant, surtout vis à vis des élèves qui avaient occupé un grade ou qui

s'étaient fait un nom par leur bravoure. Toutes les fois qu'un grand personnage était envoyé en mission dans notre département, il venait voir le collége de Vannes comme on va voir un musée, et il nous adressait, en présence du pauvre principal, des félicitations dont il se serait abstenu par pitié, s'il avait pu voir tout ce qui se passait sur le visage de son introducteur. Ce genre de supplice se renouvelait trop souvent pour que la discipline scholastique n'en reçût pas de graves atteintes. C'était le gouvernement démocratique avec toute sa turbulence et même avec ses tribuns du peuple, rôle d'autant plus glorieux à cette époque qu'il était rempli par le même orateur qui s'en était chargé, non sans quelque péril, l'année précédente. Toutes les fois qu'il y avait une faveur extraordinaire à demander, ou plutôt une volonté commune à notifier, c'était lui qui portait la parole au nom de ses camarades, et cette parole avait trop souvent l'accent de la petite portion d'autorité militaire qu'il avait exercée comme officier de la compagnie. L'idée d'organiser le collége en un bataillon de garde nationale, qui aurait ses réunions et ses exercices périodiques et par conséquent des armes, lui ayant un jour passé par la tête, le pauvre principal n'osa pas la combattre, et l'organisation fut commencée sous ses yeux et, pour ainsi dire, avec sa coopération. Heureusement un coup d'autorité universitaire brisa cette œuvre folle, avant qu'elle eût porté ses fruits.

Nous avions une quantité d'anniversaires dont nous exigions impérieusement la célébration : anniversaire de serment, anniversaire de deuil, anniversaire de victoire, sans compter toutes les fêtes politiques qui se donnaient en ville, et pour lesquelles on nous avait habitués à croire qu'on ne pouvait pas se passer de nous. Quel enivrement pour celui qui, en l'absence de ses deux collègues lancés dans d'autres carrières, remettait son écharpe d'officier pour jouer le principal rôle dans ces grandes occasions! L'anniversaire de notre victoire de Sainte-Anne arriva. Plusieurs de nous avaient fait dans cette journée ou dans les journées plus sanglantes de Redon, de Muzillac et d'Auray, des vœux dont ils ne s'étaient pas encore acquittés. L'occasion était belle et la saison aussi. Pourquoi les enfants à qui leur âge n'avait pas permis de partager nos périls, ne partageraient-ils pas notre reconnaissance pour la sainte patronne que nous avions invoquée, et ne s'associeraient-ils pas au pieux pèlerinage que nous allions accomplir ? On eut beau nous objecter les dix lieues de marche qu'il faudrait faire en un jour, et l'embarras qu'allait causer à nos professeurs universitaires l'hospitalité des jésuites, qui, récemment établis à Sainte-Anne, étaient très-disposés à nous bien accueillir ; il fut décidé que nous partirions tous le dimanche suivant au lever de l'aurore. Notre procession, signalée de loin par la vue de notre drapeau, qui n'avait pas encore été bénit,

arriva dans l'enceinte sacrée au bruit du carillon des cloches, auquel se mêlaient les plus franches acclamations de joie. Le chevalier de Margadel, qui nous aimait toujours comme ses enfants, nous accompagnait en simple pèlerin. Il y eut une messe solennelle, puis un *Te Deum*, que nous chantâmes de manière à être entendus à une demi-lieue à la ronde. La foule était si grande et l'église si petite, que les neuf dixièmes des assistants durent rester agenouillés sur le gazon du cloître. Le banquet donné par les pères jésuites fut aussi cordial que splendide, et nous, après avoir ajouté un beau jour de plus à tant d'autres dont nous nous promettions bien d'éterniser la mémoire, nous reprîmes la route de Vannes, où nous arrivâmes encore plus épuisés par nos émotions que par la fatigue.

Ce fut à peu près vers cette époque qu'on nous parla pour la première fois de l'impression qu'avait produite dans de très hautes régions le bruit de nos exploits. Une relation très détaillée, rédigée sans doute par une main amie, qui ne s'était fait aucun scrupule de pécher par excès de bienveillance, avait été envoyée à Paris à l'époque de notre licenciement. L'on disait que certains membres de la famille royale, à qui on en avait fait la lecture, en avaient été touchés jusqu'aux larmes, et l'on ajoutait que le ministre de l'intérieur, M. Lainé, dont l'âme toute chevaleresque était spécialement faite pour nous comprendre, s'était exprimé devant nos députés de

manière à leur donner la certitude que la récompense réservée à notre dévouement ne se ferait pas longtemps attendre.

Ce qui nous empêchait de nous livrer avec trop de confiance à cet espoir flatteur, c'était la dureté toute fiscale avec laquelle nous avions été traités au retour de notre campagne par l'université *royale*, à laquelle nous croyions avoir donné le droit d'être fière de quelques-uns de ses enfants. La première chose qu'elle fit pour nous, après que nous nous fûmes docilement replacés sous son joug, fut d'exiger de nous l'arriéré de la rétribution universitaire, et de menacer d'exclusion une quantité de pauvres élèves qui n'étaient pas en état de la payer. Et c'étaient précisément les plus pauvres qui en général s'étaient montrés les plus braves! Et c'était pour les trois mois pendant lesquels tous avaient risqué leur vie et plusieurs versé leur sang, qu'on leur adressait cette impudente réclamation! Notre principal, non moins indigné que nous, mais charmé qu'on lui fournît une si bonne occasion de se réhabiliter à nos yeux, se chargea de répondre aux deux sommations consécutives qu'on lui avait ordonné de nous faire, et l'on peut lire encore aujourd'hui sur le registre des délibérations du conseil du collége la remontrance presque audacieuse que lui dicta le plus bel accès d'indignation qu'il eût éprouvé dans toute sa vie. Ce ne fut pas pour lui une médiocre satisfaction d'apprendre bientôt après, que ses frais d'éloquence n'avaient pas été en

pure perte, et que l'Université, dans son indulgence maternelle, voulait bien ne pas poursuivre à outrance le recouvrement de la dette contractée par nous au bivouac et sur les champs de bataille.

Ce début dans nos relations avec le nouveau gouvernement nous avait presque découragés, quand tout à coup le bruit se répandit en ville et dans le collége, qu'un maréchal de camp qui portait un des plus beaux noms de France, était arrivé pour prendre le commandement militaire du département, et qu'il était chargé par Sa Majesté Louis XVIII de distribuer des récompenses à ceux d'entre nous qui s'étaient le plus distingués par leur bravoure personnelle. En effet nous vîmes arriver à quelques jours de là un jeune marquis bien élégant, en uniforme de général, et nous eûmes quelque peine à nous contenir en sa présence, quand nous eûmes reçu de sa bouche la confirmation de tous les bruits qui l'avaient devancé parmi nous. Il disait en propres termes que le Roi lui avait donné une mission spéciale à remplir, et qu'il lui tardait de s'en acquitter auprès de ceux que leurs camarades auraient désignés comme les plus dignes. Il voulut que la désignation se fît le jour même et, pour ainsi dire, séance tenante, et le lendemain, les six élus (chaque classe avait nommé le sien) s'acheminèrent tout rayonnants d'espérance vers la demeure de l'illustre personnage, qui savait si bien représenter la Majesté Royale.

En attendant leur retour, on fit des conjectures à

l'infini. « On va leur donner des lettres de noblesse « ou les faire entrer dans des compagnies de gardes « du corps, » disaient les uns. « Peut-être reviendront-ils avec une croix d'honneur ou de Saint-« Louis à la boutonnière, » disaient les autres. Un petit bourgeois parla d'une gratification pécuniaire et fut honni par ses camarades. Enfin les six élus reparurent, précédés par notre principal en grand costume universitaire; tous avaient la tête basse comme des criminels revenant du pilori. Le noble marquis leur avait donné, au nom du Roi... la décoration du Lys (1) !

Après une pareille mystification, les bruits les mieux fondés durent naturellement nous trouver incrédules. On avait beau nous dire que M. Lainé nous destinait une récompense éclatante, et que le rapport qui nous concernait avait été rédigé par lui dans des termes qui ne pouvaient manquer d'emporter d'emblée la signature royale : toutes les promesses de ce genre nous étaient devenues suspectes, et notre incrédulité ne fut vaincue que le jour où nous pûmes enfin lire dans le *Moniteur* l'ordonnance si impatiemment attendue. Les dispositions en étaient magnifiques et allaient bien au-delà de nos

(1) Cette élection n'en fut pas moins honorable pour les six élèves désignés par leurs camarades comme s'étant plus particulièrement distingués par des actes de bravoure. Il est juste que leurs noms soient connus de mes lecteurs bretons : Lecorre, de Sarzeau; Lecorre, de Lanvodan; Valy, de Lanvodan; Allio, de Lanvodan ; Guillôme, de Malguénac, et Le Diffon.

modestes prétentions. Le dévouement des pauvres écoliers qui avaient été tués ou blessés, était récompensé par des pensions accordées à leurs parents ou à eux-mêmes; plusieurs bourses étaient fondées à perpétuité dans le collége de Vannes, au profit des familles auxquelles appartenaient les petits guerriers qui venaient de l'illustrer. Enfin les trois officiers, dont un seul était rentré au collége avec ses camarades, étaient nommés chevaliers de la Légion-d'Honneur. C'était à ce dernier qu'étaient réservées les joies les plus enivrantes.

J'ai dit dans le chapitre VIII de cet ouvrage qu'il y avait eu parmi nous des amis vraiment héroïques, que j'aurais pu en nommer un qui veillait avec une sollicitude toute paternelle sur un compagnon d'armes un peu plus jeune que lui, qui doublait ses veilles, ses privations et ses fatigues de tout genre, pour diminuer celles de son pupille, et qui le soir, après les plus longues marches, le faisait prier avec lui bon gré mal gré, pour que la mort ne le prît pas au dépourvu. Eh bien ! quand on eut dressé l'autel sur lequel devait avoir lieu la cérémonie de réception, ce furent ces deux amis qui vinrent s'y agenouiller ensemble, avec le délicieux pressentiment qu'une amitié consacrée par un pareil souvenir serait éternelle.

C'était sur la plate-forme de la promenade de la Garenne, lieu de lugubre mémoire, malgré ses frais ombrages et ses jolis points de vue. On peut dire que le sang y coula à flots après la catas-

trophe de Quiberon. Là moururent Sombreuil et l'évêque de Dol, et plus tard le terrible Guillemot, moins fameux, mais non moins héroïque. Un besoin analogue à celui qu'éprouvaient les païens d'apaiser les mânes de certaines victimes, suggéra l'idée de célébrer une messe expiatoire sur ce sol rougi et engraissé par tant de sanglantes exécutions. Les autorités civiles et militaires y assistaient en grand costume, la garnison y était avec ses tambours et sa musique. Les habitants de la ville et des faubourgs s'y trouvaient presque tous, les uns par sympathie, les autres par curiosité. Quant à ceux que le remords avait retenus chez eux, on les remarquait d'autant plus qu'on ne les y voyait pas. *Præfulgebant eo ipso quòd non visebantur.* Une foule de chouans des campagnes environnantes étaient arrivés dès le matin avec leurs femmes et leurs enfants, pour être témoins ou plutôt partie de la fête, qui cette fois-là avait été annoncée longtemps d'avance. Mais on n'y venait pas en habit ni en visage de deuil comme pour une commémoration funèbre, et les imaginations étaient bien plus préoccupées des vivants que des morts. En un mot, le bruit avait couru que les honneurs de la journée seraient pour les écoliers du collége, et c'était surtout pour eux que les jeunes filles s'étaient endimanchées.

Une messe expiatoire avec une cérémonie chevaleresque où les dames intervenaient comme au moyen-âge, ne parut à personne une disparate choquante.

Dès que le célébrant eut descendu les marches de l'autel, on y vit monter deux femmes élégamment vêtues, dont la vue fit comprendre aux deux amis destinés à être décorés par elles, que le souvenir de cette journée ne pouvait pas être également doux pour l'un et pour l'autre. Celle qui, en sa qualité d'épouse du premier magistrat du département, occupait la droite, était une vénérable matrone, pleine de cœur et de dignité; mais sa compagne, qui ne figurait dans cette cérémonie qu'à contre-cœur et par déférence pour l'autorité paternelle, était pour nous tous un objet d'admiration extatique, moins à cause de sa beauté qui pourtant était éblouissante, que par un charme indéfinissable répandu sur toute sa personne. Ce jour-là, l'enthousiasme, qui perçait visiblement à travers l'embarras que lui causait son rôle, semblait animer un peu son regard naturellement triste et voilé. L'officier qui présidait au cérémonial de la fête, après lui avoir dit quelques mots à l'oreille, vint trouver les deux récipiendaires, dont le plus jeune n'était pas trop flatté du sort que lui présageaient et son infériorité d'âge et son infériorité de grade. Qu'on se figure le pétillement de sa joie, quand il sut que ce serait précisément le contraire, que non-seulement il recevrait à genoux la croix d'honneur des mains de mademoiselle d'Olonne (1), mais qu'en

(1) Fille du comte d'Olonne, qui venait de succéder au marquis de Montmorency dans le commandement militaire du département. Elle lui aurait gagné tous les cœurs s'il avait eu besoin

se relevant de cette posture suppliante, il aurait le privilége de l'embrasser sur les deux joues. Il fallait toute la naïveté bretonne pour qu'on ne fût pas un peu effarouché de ce double baiser donné sur les marches mêmes d'un autel. Mais les imaginations étaient montées sur un ton qui rendait la critique impossible. Quand les deux élèves, à la fois amis, frères d'armes, et compagnons d'études, s'avancèrent pour s'agenouiller devant leurs dames, les applaudissements et les cris de joie éclatèrent de toute part; ils redoublèrent quand on en vint à la partie la plus intéressante de la cérémonie, ils furent assourdissants comme des coups de tonnerre, quand, déférant au vœu bruyamment exprimé par l'assemblée, mademoiselle d'Olonne, qui était devenue elle-même un objet d'enthousiasme, rendit gracieusement à son chevalier l'accolade qu'elle en avait reçue. Pour lui, il était dans un état d'ivresse qui ne lui permettait de rien entendre ni de rien voir, pas même les marches qu'il avait à descendre. Aussi eut-il besoin, pour ne pas tomber, d'être soutenu par ses camarades. Jamais tête si jeune n'avait été bouleversée à ce point par les vertiges de la gloire.

Et le bouleversement ne finit pas avec cette journée. Rentré au collége avec sa croix d'honneur à laquelle il joignait quelquefois la croix de sa classe, il offrit

d'auxiliaire pour cette conquête. Elle prit le voile très-peu d'années après, et mourut à la fleur de l'âge, dans un couvent de Lorraine.

encore pendant plusieurs mois aux visiteurs étrangers un spectacle nouveau, dont ses condisciples étaient fiers et qui mit le comble à sa popularité. Il passait deux fois par jour devant un corps-de-garde qu'on avait établi à côté de notre église, et deux fois par jour des groupes de curieux se formaient sur la Grande-Place pour voir la sentinelle lui rendre, souvent à contre-cœur, les honneurs militaires : et tout cela se passait devant cette même porte à laquelle on avait voulu naguère nous clouer à coups de baïonnette, et au-dessus de laquelle on avait voulu peindre, pour nous narguer, ce malencontreux oiseau, qu'on venait de remplacer par d'ingénieux emblèmes sur lesquels nous comptions pour transmettre aux générations futures le souvenir de nos exploits.

Nous comptions au moins autant sur un certain article de l'ordonnance royale rendue à notre sujet, article, selon nous, bien précieux, en vertu duquel cette même ordonnance devait être lue tous les ans, le jour de l'ouverture des classes, en présence de tous les élèves, pour servir de point de départ à une tradition locale. Cette belle idée, qui venait encore de M. Lainé, ne fut comprise ni par les autorités départementales ni par les autorités universitaires, qui ne furent pas fâchées de voir cet usage tomber en désuétude; de sorte qu'au bout de quelques années, nos communications avec la postérité par cette voie traditionnelle, furent tout à fait interceptées, et pour comble de désenchantement, la révolution de juillet

vint effacer de dessus la porte nos inscriptions et nos emblèmes, et traita nos croix d'honneur, nos fleurs de lys et nos drapeaux blancs de la même manière que nous avions traité l'aigle impériale.

Heureusement nos prouesses enfantines trouvèrent un panégyriste éloquent et compétent dans celui de tous les écrivains contemporains qui nous offrait les plus belles chances d'immortalité. Et cet écrivain était breton lui-même, et il avait travaillé par son génie à la résurrection du culte catholique pendant que ses compatriotes y travaillaient par les combats, et il avait rompu en même temps qu'eux, et par le même genre de répugnance, avec le despotisme impérial, et dans toutes les crises de la patrie il leur a donné de loin de si nobles exemples, que la Bretagne a fini par s'honorer encore plus de son caractère que de ses écrits. On devine sans peine que je veux parler du vicomte de Chateaubriand, dans les œuvres duquel on trouve un opuscule qui contient les lignes suivantes :

« Pendant les Cent-Jours, dans la terre du « royalisme apparut tout à coup une armée d'en- « fants : les vieux avaient vingt ans, les jeunes en « avaient quinze.

« Tout ce qui se trouvait entre ces deux âges, « parmi les élèves du collége de Vannes, échangea « ce qu'on peut posséder, au collége, de quelque « valeur, contre des armes, et courut au combat. « Quinze ou vingt élèves furent tués : les mères

« apprirent le danger en apprenant la mort et la « gloire (1).

Il n'en fallait pas davantage pour préserver ce petit fait historique de l'oubli où tant d'autres faits plus importants ont été ensevelis sans retour. Après cette première glorification, sont venues des consécrations poétiques, et pour cela il y a eu une sorte de rivalité entre les poëtes de la grande et ceux de la petite Bretagne. Parmi ces derniers il s'est trouvé un enfant du Morbihan, qui en donnant à la France le délicieux poëme de *Marie*, a pour ainsi dire rajeuni la gloire du collége de Vannes, d'où il vit sortir les derniers écoliers chouans au moment où il venait lui-même y cueillir ses premières palmes; et c'est en combinant ces vagues souvenirs de son enfance avec l'impression produite sur lui par la lecture de quelques pages de ce récit, qu'il a fait jaillir de son imagination et de son cœur le chef-d'œuvre par lequel je m'estime heureux de terminer mon ouvrage.

(1) Œuvres complètes, édit. Pourrat, t. XXVII, p. 331.

LES

ÉCOLIERS DE VANNES.

(1815)



I.

Leurs livres à la main, sous le bras leurs cahiers,
De Vannes chaque jour sortaient les écoliers;
Comme si, dans ce mois de séve et d'allégresse,
Ils voulaient au soleil déployer leur jeunesse,
Dans les prés lire Ovide, et, sous les buissons verts,
Aux appels des oiseaux répondre par des vers.

Mais les buissons cachaient des armes, les vallées
Par le seul maniment du fer étaient troublées;
Là, s'exerçant dans l'ombre à de prochains combats,
Les hardis écoliers devenaient des soldats;
Car déjà Bonaparte, ou le démon des guerres,
De son île arrivait pour désoler les mères.
Or, cette fois les fils crièrent : « C'est assez!
« Nos parents, nos amis pour lui sont trépassés;
« Leurs os semés partout feraient une montagne;
« Nous, puisqu'il faut mourir, nous mourrons en Bretagne! »

Un soir (nulle clarté sur terre, nulle au ciel),
Dans une humble maison fut construit un autel,
Et, par de longs détours marchant vers cette église,
Tous vinrent se liguer pour leur grande entreprise.
Kellec au rendez-vous arriva le premier,
Vert comme un jeune pin et franc comme l'acier;
Puis les deux Nicolas, frères mélancoliques,
Qui semblaient entrevoir leurs tombeaux héroïques;
Flohic, aujourd'hui prêtre; Er-'Hor, le joyeux gars;
Et l'éloquent Riô, l'enfant de l'île d'Arz.
Oh! ce fut un moment religieux, mais triste,
Quand, revêtu de noir, grave séminariste,
Le Ben-vel s'écria : « Mes amis, à genoux!
« Et prions pour les morts qui prîront Dieu pour nous. »

La prière fut dite, et, l'âme plus tranquille,
Tous posèrent la main sur le saint Évangile;
Puis chacun prononça l'engagement fatal.
Lorsque après Colomban (1), vint le tour de Can-dal (2),
Les cœurs furent saisis d'une tristesse amère :
« Oh ! Can-dal est trop jeune ! oh ! rendons-lui sa mère ! »
Seul, Tiec le chanteur retint le noble enfant :
« Si chacun d'entre vous, comme moi, le défend,
« Sans crainte il peut rester ; s'il meurt, chacun le venge.
« De grâce, mes amis, ne laissons pas notre ange ! »

Et le barde entonna son chant lugubre et fort,
Ce chant qui fut bientôt étouffé par la mort :
« Sortez de vos dôl-men, nos pères les Vénètes,
« Ombres qui gémissez encor sur vos défaites !
« O pères, voici notre jour :
« Combattez avec nous, César est de retour ! » —

A présent, jeunes clercs, et vous, soldats, aux armes !
Hélas ! de toutes parts et du sang et des larmes !
L'Armorique pleurant ses fils qui ne sont plus ;
La France, ses héros d'Arcole et de Fleurus !...

(1) Tué à Auray.
(2) Mort de fatigue.

II.

Ah ! j'aperçois les Blancs ! La légion entière,
Marins et laboureurs, combat sur la rivière ;
Au milieu de leurs rangs s'agite Cadou-dall ;
L'œil sinistre et hagard, souvent le général
Se tourne vers le bourg, et regarde et demande
Si Gam-berr, le meunier, arrive avec sa bande.
Les chemins sont déserts, et déserts les sentiers.
Là-bas, sur un coteau tiennent les écoliers ;
Mais leur poudre s'épuise, et, bravant la décharge,
Les Bleus, l'arme en avant, montent au pas de charge.
Au premier coup de feu tombe un des Nicolas :
Pleure, toi, son jumeau, qui dois le suivre, hélas !
Mais, leurs robes de chanvre à la hâte nouées,
Quel ange les conduit, ces femmes dévouées,
Hors d'haleine, apportant les balles que leur main
Fondait, durant la nuit, de leurs cuillers d'étain ?
Courage, ô jeunes gens ! sur ces hautes pelouses
Voici, derrière vous, vos futures épouses !
Vos mères, les voici debout à vos côtés !
Le pied sur votre sol, enfin, vous combattez !

O reine des Bretons, Liberté douce et fière,

As-tu donc sous le ciel une double bannière?
En ces temps orageux j'aurais suivi tes pas
Où Cambronne mourait et ne se rendait pas.
Dans ces clercs, cependant, ton image est vivante,
Et chantant leurs combats, Liberté, je te chante!
Ils n'avaient plus qu'un choix, ces fils de paysans:
Ou prêtres ou soldats; — ils se sont faits chouans;
Et leur pays les voit tombant sur les bruyères,
Sans grades, tous égaux, tous chrétiens et tous frères.
Hymnes médiateurs, éclatez, nobles chants!
Vanne aussi m'a nourri, mon nom est sur ses bancs;
J'ai nagé dans son port et chassé dans ses îles,
J'ai vu les vieux débris de ses guerres civiles;
Puis je connais le cloître où le moine Abeilard
Vers la libre pensée élevait son regard.
Planez sur les deux camps, ô voix médiatrices,
Et fermons aujourd'hui toutes les cicatrices!...

Ces enfants, accablés du poids de leurs fusils,
Ils partirent trois cents, combien reviendront-ils?
Toujours une fumée entoure la colline,
Voile où la Mort se cache et lâchement butine.
Barde, ô dans la mêlée écho retentissant,
Bouche d'or, te voilà toute pleine de sang!
Maudite soit la main et maudite l'épée

Par qui du cygne blanc la gorge fut coupée!
Mais Gam-berr, mais le chef si longtemps attendu,
Il vient! comme Grouchy, lui ne s'est point perdu.—
Ici, terreur soudaine; ici, nouveaux carnages.
Dieu soit en aide aux Bleus!—O chouans! ô sauvages!
Sur ces pâles fuyards lancés comme des loups,
N'aurez-vous point pitié de chrétiens comme vous?
Voyez! pour effacer vos traces meurtrières,
Vos fils vont relevant ceux qu'abattent leurs pères!
Le sang de ce soldat couché dans les sillons,
Le doux Can-dal l'essuie avec ses cheveux blonds?
Ce soir dans Muzillac célébrez vos batailles,
Eux ils entonneront le chant des funérailles;
Remplissez au banquet les verres jusqu'aux bords,
Dans la couche éternelle ils étendront les morts!

Mais, durant ces trois mois de haines enflammées,
Dois-je aux traces du sang suivre les deux armées
Jusqu'au Champ des Martyrs, quand, le front dans sa main,
Gam-berr vaincu pleura sur le bord du chemin?

III.

Un air joyeux circule autour des métairies :
Le foin remplit les cours, dans les grasses prairies

Les rires des faneurs partout sont entendus,
Et je vois les fusils aux foyers suspendus.

« Pour un jour de travail comme vous voilà belle !
« Votre galant du bourg, voisine, vous appelle?
« — Non, railleur ! non, méchant ! à Vannes je m'en vais
« Ouïr une grand'messe en l'honneur de la paix.
« Les prêtres ont dressé l'autel sur la garenne,
« Et mon brave filleul, s'il faut qu'on vous l'apprenne,
« Celui qui s'est battu pour vous durant trois mois,
« Sous les yeux de son chef doit recevoir la croix.
« — Oh ! Dieu veille sur lui ! c'est un brave dans l'âme.
« Moi, je vais à mon pré. Gloire à vous, noble femme ! »

Quelle foule ! soldats, ouvriers et marchands,
Les hommes de la mer et les hommes des champs,
Et leurs filles aussi, sous les coiffes de neige,
Brillant comme des fleurs au milieu du cortége,
Fleurs de Loc-Maria, de Lì-mûr, de Ban-gor ;
Tous les prêtres enfin avec leurs chappes d'or.
Mais, silence ! le diacre, à la main son calice,
Vient suivi de l'évêque et prépare l'office. —
Vous, pieux assistants, à genoux ! à genoux !
Et priez pour les morts qui prîront Dieu pour vous.
Surtout, pontifes saints, point d'hymnes de victoire,

Mais dites en pleurant la messe expiatoire
De ces fureurs de sang par qui sont envahis
Les fils d'un même père et d'un même pays.
Puis ces jeunes vainqueurs, purifiés et calmes,
Aux marches de l'autel iront cueillir leurs palmes.—

Hélas! loin de l'étude un moment attirés,
Combien du bruit des camps restèrent enivrés!
Comme les laboureurs au sol qui les fait vivre,
Quelques-uns cependant revinrent à leur livre;
Paré du ruban rouge, un d'eux, matin et soir,
Sur les bancs studieux fidèle vint s'asseoir;
Il déposa l'épée, il oublia ses grades
Pour lutter de science avec ses camarades,
Mais, en classe, toujours le ruban glorieux
Fixé sur son habit éblouissait leurs yeux;
Et quand l'enfant passait, souvent sa mère en larmes
A vu de vieux soldats qui lui portaient les armes.

IV.

Ainsi, de l'avenir devançant l'équité,
Quand l'atroce clairon n'est plus seul écouté,
Pour nos fils j'expliquais ta dernière querelle,

Au joug des conquérants race toujours rebelle,
Qui portes dans tes yeux, ton cœur et ton esprit,
Le nom de Liberté par Dieu lui-même écrit.
Et cependant, pleurez, fiers partisans de Vanne !
Celle que nous suivions depuis la duchesse Anne,
Dans le sang se noya ! Les noirs oiseaux du Nord
Volèrent par milliers autour de l'aigle mort :
Les corbeaux insultaient à cette grande proie
Et dépeçaient sa chair avec des cris de joie !

I.

For honest men of every blood and creed
Let green *la Vendée* rest a sacred spot!
Be all the guilt of Quiberon forgot
In the bright memory of its martyr-deed!
And let this little book be one more seed,

Whence sympathies may spring, encumbered not
By circumstance of birth or mortal lot,
But claiming virtue's universal meed!
And as those two great languages, whose sound
Has echoed trough the realms of modern time,
Feeding with thought and sentiments sublime
Each other and the listening world around,
Meet in these pages, as on neutral ground,
So may their nations' hearts in sweet accord be found!

II.

O France and England! on whose lofty crests
The day-spring of the future flows so free,
Save where the cloud of your hostility
Settles between and holy light arrests,
Shall ye, first instruments of God's behests,
But blunt each other? Shall Barbarians see
The two fair sisters of civility
Turn a fierce wrath against each other's breasts?
No! by our common hope and being, no!
By the expanding might and bliss of Peace,

By the revealed fatuity of war,
England and France shall not be foe to foe :
For how can earth her store of good increase,
If what God loves to make, man's passions still will mar?

R. M. Milnes.

FIN.

A la même librairie.

DE

L'ART CHRÉTIEN

PAR LE MÊME AUTEUR

Imprimerie de H. FOURNIER et Ce, rue Saint-Benoît, 7.